

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Sens et Sensibilités :

**Ethnographie de la consommation du don dans un projet
éco-volontaire à Salitre (Costa Rica)**

Auteure : Bouita Amélie Leila

Promoteur(s) : Servais Olivier, Laugrand Frédérique

Lecteur : Simon Lionel

Année académique 2019-2020

Master en Anthropologie

Je, soussignée Bouita Amélie Leila, déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

Avant-propos

Cette monographie est le résultat d'un terrain d'une durée de quatre mois, effectué de juin à septembre 2019 au Costa Rica au sein d'une communauté bribri située à Salitre dans la région de Puntarenas. Plus précisément, mon terrain s'est concentré sur le centre culturel Bribripa et son projet *Naturatica*, véritable institution locale. Mon intention ici est d'examiner en quoi l'éco-volontariat peut être envisagé comme un phénomène sensible total. Le volontariat pouvant être approché comme la rencontre entre l'offre et la demande d'une expérience *intense* et *utile*, une attention est spécifiquement apportée à la manière dont cette expérience est collectivement construite. Cette approche expérientielle du volontariat a la volonté d'analyser chaque dimension sensible de l'expérience, passant par les sens bien sûr mais aussi par les émotions et les valeurs partagées. Les analyses et les hypothèses qui les suivent devront toutefois être approfondies par de plus longs séjours sur le terrain. C'est pourquoi quelques pistes à poursuivre sont reprises à la fin de cette monographie.

Je tiens à remercier mes interlocuteurs de terrain pour leur patience et générosité à mon égard. Les hôtes du projet pour leur hospitalité infaillible, leur fraîche curiosité et leurs grandes sensibilités. Mes covoletaires pour leur soutien pendant le projet et post-celui-ci et pour les grandes amitiés qu'ils m'ont permis *d'expéier*.

J'adresse également mes remerciements à mes collègues de travail qui ont su comprendre l'importance de ce mémoire, qui m'ont soutenus pour la réalisation de celui-ci et lors de nombreuses complications techniques.

A ma famille également, qui a su supporter mon aigreur et mon impatience pendant cette aventure rédactionnelle toutefois passionnante.

1 SOMMAIRE

2	Introduction.....	5
2.1	Méthodologie – Le terrain têtù	6
2.1.1	Aquatica.....	7
2.1.2	Naturatica.....	8
2.1.3	De toute façon, le terrain n’en fait qu’à sa tête :	8
2.1.4	La Finca Escalante: Un chez soi public, la maison de tous les volontaires	11
2.1.5	AIESEC.....	14
3	Posture	17
3.1	De la culpabilité du terrain	17
3.1.1	L’oisiveté coupable.....	17
3.1.2	La culpabilité de ne pas ressentir comme les autres.....	23
3.1.3	Du désœuvrement et des regrets	25
3.1.4	Mes co-volontaires, de meilleurs ethnographes que moi ?.....	25
4	Le terrain	27
4.1	La rencontre	27
4.2	Le contexte	31
5	Le Don.....	34
5.1	Éléments de définitions : Don, échange, réciprocité	35
5.2	Le don est-il réciproque ou unilatéral ?	36
5.3	Un don libre et obligé.....	39
6	Le volontariat : une forme singulière de don	41
6.1	L’association marchande : entre contrat et liberté.....	42
6.1.1	Un don structuré:	44
6.1.2	Un don libre :.....	45
6.1.3	Le partage de nourriture :	49
6.2	Du don de soi et communauté élargie	55
6.2.1	Volontariat et perméabilité de l’identité	63
6.2.2	Le cas particulier du don dans l’art	64
6.3	L’échec d’Aquatica.....	71
6.4	Conclusions : un don mélangé.....	75
7	Don dans les événements	78
7.1	Sur l’hospitalité et les visites :	79
7.2	Système solidaire et système marchand.....	Erreur ! Signet non défini.
7.2.1	La valeur se situe ailleurs : dans le symbole et dans la pérennité	82

7.3	Ce qui ne se donne pas: patrimoine médicinal et patrimoine linguistique	83
8	Eco-volontariat : consommation de l'expérience du don	87
8.1	Consommer le vécu, consommer le ressenti	87
8.2	Un apprentissage initiatique	88
8.2.1	Le thème : Indigénisme et Nature	90
8.2.2	Le caractère positif de l'expérience :	92
8.2.3	Parce le vivre une fois n'est pas suffisant :	92
8.2.4	Polysensorialité et création d'un « trop » sensible :	94
9	Consommation culturelle et consommation sensorielle : la métaphore du théâtre.....	105
9.1	Le cas de la visite guidée : « jouer à l'indigène »	107
9.2	Consommer sensiblement la culture : un poison qui fait du bien ?.....	112
9.3	L'argent, l'âme et l'identité : aspects économiques de l'établissement du système écovolontaire.....	114
9.4	Un don acté ?.....	117
10	Au final: un don conditionné, complexe, polymorphe et sensible	119
11	Ethnographe et volontaire : le retour	121
	Bibliographie.....	123
	Résumé :	125



Chambre individuelle vue de l'extérieur, centre Bribriipa

2 INTRODUCTION

Le verbe « *compartir* », « partager », est probablement un des verbes le plus employé par nos interlocuteurs salitréens, peut-être même davantage que celui de « *trabajar* », « travailler ». Chaque famille offre une expérience différente de Salitre. Elles nous accueillent momentanément dans leur vie afin que nous puissions partager. Partager des repas, des connaissances, des anecdotes, des amitiés, des photos, des adresses, des dessins, des services, des affects.

C'est à partir de l'observation et du vécu de ces échanges réciproques entre volontaires et hôtes dans la constitution d'une communauté élargie aux étrangers (Titmuss, 1972 *in* Godbout, 2004) que j'investi le don et ses logiques à Salitre. Je tente également, par une approche sensible, de comprendre les manières de ressentir et de percevoir le projet par le prisme de l'expérience et

du caractère construit de celle-ci. Le titre, emprunté au roman de Jane Austen « Sense and Sensibility » (1811), renvoi de fait, à la dimension extrêmement sensible de l'expérience écovolontaire. Cette emphase sur les sentiments, sur les ressentis sensoriels et émotionnels rappelle les voyages vécus par les héros dans la littérature romantique en quête de sens et d'exaltation des sens. « Sens » étant ici employé dans son sens le plus complet.

Le caractère polysensoriel, hautement émotionnel et la quête de sens rattachés à ce type de vécu amène à considérer l'expérience écovolontaire comme une expérience sensible totale coconstruite entre les participants et les hôtes. La métaphore du théâtre servira à illustrer le degré avec lequel l'expérience extraordinaire (Pine et Gilmore, 1998, 1999 ; Wolf, 1999 in Bargain et Camus, 2017) et « submergeante » (overwhelming) est construite via la collaboration de tous dans la constitution d'une communauté élargie ou d'une plateforme collaborative rendue possible par l'institution volontaire.

2.1 METHODOLOGIE – LE TERRAIN TETU

Initialement, je suis partie dans l'idée d'investiguer le rapport à l'environnement et à sa conservation au Costa Rica en comparant deux projets organisés par AIESEC, une organisation internationale gérée “par des jeunes pour les jeunes”. Partir en m'impliquant dans des projets de conservation tels que *Naturatica* et *Aquatica* était une manière facile d'entrer sur le terrain, d'observer tout en participant, et ce, en étant sur place constamment, les volontaires étant logés par l'association en charge du projet.

On entend pas mal parler d'éco-tourisme dans certains pays dont les Etats et/ou la société civile ont pris conscience que la luxuriante nature, que des millions de visiteurs venaient admirer et *expérimenter* chaque année, faisait partie d'un patrimoine naturel à protéger absolument, tout en étant une source de revenus formidable. En 2004, L'Organisation Mondiale du Tourisme « avait mis en évidence le passage d'une économie de services à une économie d'expériences dans l'évolution du marché du tourisme davantage de touristes seraient en quête d'expériences nouvelles et uniques » (Arnould et Price, 1993 ; Bouchet et Lebrun, 2004 ; Carù et Cova, 2007

; Schmitt, 1999b in Anaba , Bodet, Bouchet, 2014 : 60). La dimension expérientielle de la consommation touristique est largement étudiée par les chercheurs en tourisme mais aussi par ceux en marketing et notamment en marketing expérientiel et sensoriel (Baillet, Berge, 2009 ; Howes, 1986,2005,Howes, Classen ;1984, Anaba, Bodet, Bouchet, 2014 ; Bargain, Camus, 2017, Hirschman, Holbrook,1982)¹

A côté de du phénomène d'éco-tourisme se pointe un autre phénomène : l'éco-volontariat qui est une forme de tourisme « à la frontière du tourisme vert et du tourisme solidaire » (Baillet, Berge :1) reposant sur la participation active du voyageur durant son séjour. « Il choisit une destination, une mission, un projet auquel il va participer durant son séjour » (Ibid. :2) et pour lequel il doit payer une certaine somme couvrant (en partie) son séjour sur place. Ce phénomène s'appuie également sur un autre, celui du don : « le volontariat est un acte d'échange mutuel entre une personne (...) qui offre son temps, son travail (...) au bénéfice d'un projet d'intérêt général et d'une collectivité d'accueil qui offre au volontaire un terrain d'apprentissage, d'expérimentation et de construction personnelle » (Baillet, Berge, 2009 : 2)

Dans une volonté d'étude comparative, j'avais sélectionné des mois avant le départ, deux projets relativement différents : *Naturatica* et *Aquatica*. Le but étant de faire deux terrains de deux mois chacun dans chacun des projets. Les projets étant de six semaines chacun, j'ai dû négocier l'ajout de deux semaines supplémentaires pour chaque projet moyennant le paiement d'un prix forfaitaire. Ainsi, les deux premiers mois seraient consacrés au projet *Naturatica*, les deux derniers mois à *Aquatica*. Mon terrain fut donc parfaitement préconstruit et structuré. Du moins, je le croyais. Les choses ne se sont pas passées comme prévu une fois sur place comme nous allons le voir à la section suivante.

2.1.1 *Aquatica*

Ce projet se situe à Playa Ario, une plage non touristique dans le nord-ouest de la région de Puntarenas à la frontière de la région de Guanacaste. Le projet est géré et encadré par Cirenas (Center for Investigation of Social and Natural Resources), une organisation dévouée à la protection des tortues marines et au développement durable de la région, suivant la description sur le site web d'AIIESEC. Le prix de trois cent quatre-vingt euros comprend le

¹ Liste non exhaustive

logement des volontaires ainsi qu'un repas, celui du petit-déjeuner pour une durée de six semaines. J'ai choisi de m'inscrire à ce projet malgré son prix élevé car il me permettait d'étudier un sujet qui me passionne, la conservation de la vie marine, tout en pouvant comparer les pratiques de conservation et le sens donné à ces pratiques au sein d'une organisation, certes privée, mais qui semblait plus importante que celle du second projet, *Naturatica*. En faisant mes recherches, j'appris que Cirenas était gérée par une famille états-unienne dont seule la petite-fille du fondateur vivait sur place quant à *Naturatica* ce projet était organisé par une association locale bribri.

2.1.2 Naturatica

Ce deuxième projet a lieu à Salitre, également dans la région de Puntarenas mais dans la partie montagneuse au sud-ouest, à l'intérieur du pays non loin de la frontière avec le Panama. L'organisme encadrant le projet est le centre culturel Bribripa Kaneblo, une association locale gérée uniquement par des locaux. Etant donné que mon terrain s'est finalement concentré sur ce projet j'aurai l'occasion de revenir plus amplement sur le centre Bribripa dans le chapitre premier. Le prix pour ce projet d'une durée de six semaines s'élève à trois cents euros et contient le logement et trois repas par jours les jours de travail, à savoir du lundi au vendredi.

La page web dédiée au projet le décrit comme suit :

“La population indigène a toujours coexistée avec la nature, mais l'augmentation de la population et les changements sociaux menacent son style de vie, partant, Bribripa Kaneblo est une ONG qui aide à la conservation culturelle et à la croissance économique de la communauté”

Nonobstant le caractère cliché de la chose, ce projet semblait à bien des égards un terrain relativement classique mais non pas moins passionnant du point de vue ethnographique.

2.1.3 De toute façon, le terrain n'en fait qu'à sa tête :

Cependant, comme déjà annoncé, la réalisation du terrain n'a pas du tout suivi mon organisation. Premièrement, je butais sur l'obtention d'informations concernant mon objet d'étude initial, celui de la conservation de l'environnement, lors du projet *Naturatica*. Disons

qu'entre la description du projet et les discours et pratiques sur le terrain il y avait un discret décalage, que je perçus tout de même étant donné que le décalage se trouvait justement au niveau de ce que j'étais venue chercher. Dans les faits, on assiste bien à ce qu'on appelle de la permaculture (même si ce terme n'a pas été utilisé comme tel par les personnes du terrain à Salitre), une forme d'agriculture durable, et dans les discours il est mentionné quelques fois l'importance de la conservation de l'environnement seulement, avec le temps, ce ne fut pas l'argument le plus central du projet. Je compris plus tard que la logique locale à l'égard de l'environnement suivait comme principe "agir plus, parler moins", du moins pour les personnes investies à Bribripa. Pour ces personnes, nul besoin de discourir des heures sur l'importance de la conservation de l'environnement, ce qui importe c'est l'action quotidienne en cohérence avec les principes de développement durable. Reste que je n'avais pas compris cela au début. A force d'interroger sur les pratiques de conservation écologique à Salitre et de n'obtenir que des non-réponses, je fini par entrer dans une phase de repli sur soi.

Ensuite, mon expérience d'*Aquatica* fut de très courte durée. Une semaine au lieu de deux mois. Que s'est-il passé ? La confrontation encore une fois entre ce qui est marqué sur le papier (ou, en l'occurrence, sur l'écran) et la réalité. Un énorme flou communicationnel (peut-être souhaité ?) entre Cirenas, les volontaires et AIESEC. Sans entrer dans les détails de ce cauchemar organisationnel, un conflit s'installa dès la première semaine entre les volontaires et les employés de Cirenas quant aux heures prestées et au repas offerts. Les tâches de conservation de tortues marines demandaient à être réalisées la nuit pour ne pas attirer l'attention des chasseurs humains et parce que les mères porteuses se déplacent la nuit. En soi, cela ne dérangeait pas les volontaires qui étaient assez dévoués à la cause mais ça n'était pas non plus indiqué dans la description du site qui indiquait "8-12h". En outre, en plus des heures de patrouille la nuit, des tâches en lien avec la permaculture (ici bien employé par les personnes locales) étaient à faire au matin. Très peu d'heures de sommeil dans l'absolu donc et qui dit manque de sommeil dit frictions dans la cohabitation avec les autres volontaires. La tension montait de jour en jour. Nous avions l'impression d'être pressés comme des citrons alors que Cirenas ne montrait que peu d'empathie ou de compréhension à notre égard. Le point culminant de cette tension fut probablement notre échec face à notre tentative d'attirer l'attention de l'association sur ces problèmes et nos ressentis via un dialogue constructif. Un moment fut organisé le samedi entre la fin du petit déjeuner et le début d'une activité afin d'en parler mais ce moment fut avorté car il fallait préparer l'activité et effectuer les tâches

journalières. Nous avons eu en tout et pour tout dix minutes avec la présidente de Cirenas pour nous exprimer.

De plus, il y eut un malentendu sur la répartition et la durée totale du projet. Sur les six semaines dédiées au projet, trois étaient réellement consacrées à celui-ci. Une première semaine, celle à laquelle j'ai participé, ensuite trois semaines de "congé" et finalement deux semaines encore de travail. Ce qui posait problème au niveau de la nourriture et du logement à prévoir les semaines où nous devons quitter les lieux. Pas mal de volontaires n'avaient pas nécessairement les moyens financiers de couvrir leurs besoins trois semaines en plus du prix du projet.

Alors effectivement on retrouvait très clairement la dimension du développement durable et de la conservation de la biodiversité dans les discours de Cirenas. Les personnes investies à Cirenas, qu'ils soient employés ou bénévoles, sont réellement passionnés et engagés dans ce qu'ils font. Ils sont convaincus du bienfondé de leur mission, au point peut-être pour certains d'avoir oublié la dimension relationnelle dans leur boulot. En effet, mon impression fut celle d'une instrumentalisation du volontariat en faveur de la cause soutenue par l'association et de la pérennité de celle-ci, sans réel échange entre les volontaires et l'association.

J'ignore si on peut qualifier d'approche comparative les connaissances tirées de mon très court séjour à *Aquatica*, mais cela a eu comme mérite de souligner la diversité des approches du volontariat et les diverses expériences vécues par les participants. Même si la majeure partie de mon enquête ethnographique et de mon analyse se focalise sur Salitre, je fais un certain nombre de références à *Aquatica* afin de souligner les différences ou similitudes entre les deux projets.

La raison pour laquelle j'ai quitté *Aquatica* après une semaine n'est pas seulement financière. Je me sentais coupable de quitter Salitre et ses gens. J'avais fait la promesse de revenir quelques jours avant mon départ vers la Belgique mais le fait même de quitter Salitre pour un autre projet me semblait mal. Je m'étais déjà créé un quotidien confortable à Salitre. J'avais mes habitudes, je connaissais la plupart des personnes gravitant autour de Bribripa et je commençais à saisir certaines logiques liées à celui-ci. Mon *intuition* me disait de rester. Sans parler du fait qu'après deux mois j'avais à peine effleuré les intrications sociales locales et ce n'est certainement pas en quatre mois que je pourrais prétendre à une compréhension correcte des relations complexes entre les familles locales, le centre culturel, le système de volontariat, ... mais j'avais commencé quelque chose. Laisser le terrain en friche derrière moi relevait du non-sens. Je

regrettai de m’être engagée dans deux projets différents, d’avoir vu trop grand. Au final, que les choses se soient mal passées à *Aquatica* m’a aidé en fait à prendre la décision de partir et de ne plus revenir. Je retournais “chez moi”, là où m’attendais la sécurité d’un foyer, là où m’attendais des personnes avec qui j’avais lié des amitiés et qui étaient prêtes à m’aider dans ma compréhension de Salitre.

Finalement, ce que ces “tribulations”, si je peux appeler ça comme ça, m’ont appris, c’est que le terrain est volatile, incontrôlable, mouvant. Il nous échappe, il nous glisse entre les doigts comme du sable. Inutile de chercher à l’apprivoiser par une sur-préparation *a priori*. Il faut se laisser porter par lui, se mouvoir en même temps que lui, s’adapter sous peine d’être dépassée. L’objet initial du terrain m’a échappé, l’organisation m’a échappée, je ne contrôlais rien, comme cela est supposé être. Ce manque de contrôle a généré de la culpabilité, sujet qui sera discuté dans la dernière section de ce chapitre en lien avec ma posture en tant que volontaire et étudiante anthropologue.

La méthode utilisée dans la récolte de données est bien celle de participation observante en tant que volontaire moi-même puis par la cohabitation simple avec Briana une volontaire Peace Corps. Il y eut également une récolte post-terrain rendue possible grâce aux contacts gardés pour la plupart des co-volontaires. J’ai pu ainsi recueillir les ressentis post-expérience de quelques-uns, l’évaluation de réussite d’un projet éco-volontaire se mesurant volontiers à l’aune de l’intensité des émotions ressenties (Bargain, Camus, 2017).

Le terrain n’est jamais terminé une fois qu’on le quitte (Mazzocchetti, 2015) et c’est pareil pour le projet *Naturatica* pour quelques volontaires ayant vécu le projet comme une expérience hautement émotionnelle.

2.1.4 La Finca Escalante: Un chez soi public, la maison de tous les volontaires



Finca Escalante et son jardin, mai 2019

Mes premières images de San Jose furent quelques peu altérées par un soleil un peu trop éclatant. Après plus de quinze heures de vol et un trajet lourd dans un bus non climatisé, arriver dans l'effervescence de la capitale me faisait l'effet d'un étourdissement sensoriel. Le centre-ville de San Jose a cette faculté de vous drainer de toute votre énergie si vous y restez plus de quelques heures. Bruyant. Quand j'évoque San Jose, bruyant est l'adjectif qui s'impose en premier à mon esprit. Entre les klaxons, les vendeurs ambulants, les signaux sonores des passages piétons et les piaillements de millions d'oiseaux, l'oreille se sature. C'est encore pire lorsque, à cette symphonie infernale, s'ajoute les percussions assourdissantes des pluies torrentielles. Mais aujourd'hui pas de pluie, uniquement un grand soleil tapant et les sons précédemment cités. Je n'ai pas le temps ni la patience de chercher un moyen de transport moins cher, je fonce vers un chauffeur de taxi qui doit être bien content de ne pas faire l'effort de trouver un client. Direction *La Finca Escalante (FE)* dans le quartier "*Barrio Escalante*" de la capitale. L'auberge FE est le lieu de rendez-vous et point de convergence de tous les volontaires AIESEC Costa Rica (AIESEC CR). Fiévreuse et désorientée, c'est avec un énorme soulagement que j'atteins l'ombre offerte par les lieux. La bâtisse blanche, une ancienne villa de style

coloniale, donne des allures de luxe tout en conservant un aspect chaleureux avec ses terrasses et rambardes en bois ainsi que les arbres et jardins l'entourant. Les lieux sentent bon la résine dû aux boiseries et au parquet qui ont chauffés toute la journée.

A peine installée, je reçois déjà via l'application WhatsApp des propositions d'autres volontaires d'aller faire des activités touristiques. Avant le départ, des groupes WhatsApp furent effectivement créés afin que AIESEC et les volontaires puissent organiser le départ et le projet volontaire en lui-même. Trois projets principaux rassemblaient la totalité des volontaires : Naturatica, Aquatica et Educatica. Je ne le savais pas encore mais je me situais dans un des points nodals d'un gigantesque réseau volontaire. La FE et, dans une moindre mesure, le Backpackers Hostel, sont les deux bases centralisant les volontaires internationaux avant que les instances organisatrices des volontariats ne les dispatchent dans tout le pays selon la mission choisie. Plus que de simples lieux où passer la nuit, ces deux auberges sont le foyer de la rencontre (physique) entre l'association organisatrice des projets (l'offre), et les volontaires en recherche d'expériences volontaires (la demande).

Le hall n'est pas un simple non-lieu transitionnel (Ladwein, 2002, in Bargain, Camus, 2017), mais un lieu de rassemblement. Le gros de la vie vécue à la Finca Escalante se passent davantage dans ce hall qui accueille coin salon et table à manger, que dans les dortoirs ou les chambres privatives. Ces lieux servent à la création de l'expérience, ils sont « dans le coup », complices de l'aventure en train de se vivre. Le Costa Rica étant le pays de l'éco-tourisme et du volontariat par excellence, la plupart des établissements hôteliers se sont formés et « jouent le jeu » de l'expérience et de l'aventure. Comme les auteurs Bargain et Camus expliquent : « Ce sont autant d'espaces que l'organisation touristique se doit d'appréhender comme des leviers potentiels de création et de vie, à intégrer dans le design d'expérience. La théâtralisation de l'ensemble des lieux participant de l'expérience totale représente donc un enjeu essentiel d'attractivité des touristes » (Bargain, Camus, 2017 : 16). Les canapés à disposition, l'espace jardin, les terrasses, la bibliothèque,... tout est pensé de sorte à donner d'une part, un côté chaleureux et intimiste aux lieux, on est « comme à la maison », et d'autre part, à « susciter des initiatives individuelles et collectives des publics » (Ibid.). Les rencontres entre volontaires de plusieurs organisations différentes, des séminaires, et toutes sortes d'événements en rapport avec le voyage sont donc possibles dans ces lieux.

Les volontaires s’y rencontrent et un sentiment d’appartenance se fait ressentir. Pour avoir logé dans de nombreuses auberges au Costa Rica durant mon séjour, j’ai pu comparer les réactions lors de rencontres entre des volontaires et celles entre simples touristes. Lorsque deux volontaires se rencontrent, on peut même dire *se reconnaissent*, un sentiment très particulier semble animer l’interaction. Un mélange entre complicité, respect et affection nous saisit. Un enthousiasme et un intérêt démesuré pour l’autre se manifeste, comme si nous avions reconnu “l’un des nôtres”. Tandis qu’à l’égard d’un touriste lambda nous sommes simplement courtois et manifestons seulement un intérêt quant à son pays d’origine et ses plans de voyages. Envers un autre volontaire nous allons agir avec un degré d’excitation plus grand, un respect et une reconnaissance que nous n’aurons pas envers un touriste. Nous avons ou allons partagé une expérience similaire que nous avons volontairement (dans les deux sens du terme) choisis de réaliser.

2.1.5 AIESEC

“AIESEC is a global platform for young people to develop their leadership potential through international internships and volunteer opportunities. Founded in 1948, AIESEC is a non-governmental, and not-for-profit organization entirely run by youth for youth”

Comme indiqué ci-dessus, AIESEC est une organisation non gouvernementale et à but non-lucratifs entièrement gérée par et pour les jeunes. Cette plateforme globale soutient le développement du leadership jeune au travers l’organisation d’opportunités de volontariat et de stages professionnels. AIESEC propose ainsi un certain nombre de volontariats selon le pays, le domaine dans lequel on veut agir ainsi que les périodes de l’année. Etant donné leur statut consultatif auprès de l’organe de l’ONU ECOSOC (Conseil économique et sociale), les domaines d’action sont répertoriés selon les “ODD” ou Objectifs de Développement Durable de l’Agenda 30 adopté par l’ONU en 2015. Ainsi, l’ODD relatif à *Aquatica* est le numéro dix-sept “vie sous-marine” et celui pour *Naturatica* est le treize “action climatique”.

Une fois que l’on soumet notre inscription en ligne, une personne de contact est assignée. Cette personne va encadrer le volontaire avant pendant et après le projet. C’est également cette personne qui fera office d’intermédiaire entre AIESEC du pays du volontaire et l’AIESEC du

pays de destination. Il s'agira de faciliter la préparation et l'intégration du volontaire dans le pays d'accueil et veiller au bon déroulement de tout le processus volontaire. AIESEC travaille en collaboration avec les ONG et associations locales en servant d'intermédiaire entre le corps volontaire et les associations les accueillant/encadrant. Néanmoins, même si AIESEC oriente le choix de ses partenariats en fonction des Objectifs du Développement Durable, l'objectif même d'AIESEC est centré autour de la personne du volontaire. On cherche, par l'offre de l'expérience volontaire, à créer de la plus-value humaine, faire du volontaire un citoyen plus averti, plus conscient et soucieux de l'impact qu'il peut avoir sur la société dans lequel il s'insère. Le volontaire s'intègre dans un groupe et le volontariat prend place dans un réseau collectif et associatif mais c'est sur l'individu qu'AIESEC cherche à agir. Sur la première page de leur site web on peut retrouver en lettres capitales :

“Develop yourself through a cross-cultural experience abroad.

Work towards a cause you care about and for your personal and professional development”

(développs toi à travers une expérience interculturelle à l'étranger. Œuvre pour une cause qui te tient à cœur et pour ton développement personnel et professionnel »

La préparation et le suivi est personnalisé via l'assignement d'une personne de contact spécifique. Un séminaire est également organisé avant afin de faire le point sur les objectifs et attentes personnelles du volontaire vis-à-vis du projet ainsi qu'à la fin du projet lors du retour du volontaire dans son pays d'origine, afin d'évaluer si les objectifs ont été atteints, si les attentes ont été rencontrées.

Lorsqu'on arrive au pays d'accueil, c'est l'AIESEC du pays qui prend la relève. Dans le cas présent, AIESEC Costa Rica, basé sur le campus de l'*Universidad de Costa Rica* à San Jose. La plupart du temps ils prennent en charge l'accueil des volontaires à l'aéroport dans la mesure du possible et les mène à bon port, à savoir pour la majorité, l'auberge *La Finca Escalante*. La veille du départ vers les projets, un séminaire est organisé par les responsables AIESEC pour présenter ces différents projets, histoire de fournir des informations capitales aux volontaires avant de les lâcher dans la nature, littéralement. Ce séminaire contient, entre autres, des informations sur la localisation du projet et comment s'y rendre, ce qui est une aventure en soi. Se déplacer au Costa Rica est relativement périlleux. La superficie du pays est quasi le double de celle de la Belgique, ce qui en soi n'est pas énorme, mais le Costa Rica présente cette

particularité d'être pleine d'aspérités et de relief. Les deux projets sont localisés à des endroits reculés, difficiles d'accès. *Naturatica* se trouve à Salitre, au pied des montagnes dans la partie sud de la région de Puntarenas. Le trajet à partir de la capitale dure cinq heures à travers les montagnes avant d'arriver à la petite ville de Buenos Aires où un bus local est à prendre vers Salitre. *Aquatica* se situe à Playa Aria, une plage non touristique faisant partie de la partie nord de la région de Puntarenas. Pour s'y rendre, on doit prendre un bus à partir de San Jose jusque Punterenas, puis un ferry jusqu'à Paquera. A Paquera un bus nous conduit jusque Cobano où des voitures tout terrain nous amènent jusqu'à Playa Ario. Le trajet vers les projets est déjà toute une aventure et fait partie de l'expérience recherchée par le participant.

3 POSTURE

Congédier une partie de soi ou la séparer scrupuleusement, éliminer du texte savant tout ce qui est vagabondage, tâtonnement, hésitation, effroi devant le risque de la contamination dont il vient d'être question, c'est ce à quoi nous conduit la semi-modernité. Elle nous contraint à des « productions » séparées, elle nous pousse à haïr une partie de nous-mêmes, elle nous force à mener une double vie

(Laplantine, 2005 : 46 in Carmon, 2015 : 62)

3.1 DE LA CULPABILITE DU TERRAIN



Vue du hamac, jardin de Briana

3.1.1 L'oisiveté coupable

Il y a peu de moments où l'on se sent exister. Où l'on a un tel degré de conscience de soi et de sa propre existence, une existence située, placée dans un espace-temps très spécifique. Où l'on

se dit, je suis Leila, et je me trouve ici et maintenant. Les matins seule chez Briana, lorsque cette dernière était déjà absente, partie effectuer quelques visites ou quelques courses, me permettaient d'accéder à ces moments d'hyper-conscience de soi et du monde m'entourant. A peine levée et déjà un café à la main, je m'installe dans le hamac préféré de Briana, celui donnant sur le jardin et les bois. Le soleil encore timide procure une chaleur suffisante sans suffoquer, une brise légère fait parler les arbres, le hamac balance lentement par la force de mon poids. Mon regard est posé sur ce camaïeux de verts qui m'entoure, les rayons du soleil filtrant à travers le feuillage et faisant briller les feuilles tels un million d'émeraudes. Seuls les chants incessants des cigales et autres insectes percent le silence des lieux mais n'enlève en rien la quiétude du moment.

Ces matins-là ne me permettent pas seulement de me réveiller d'un état de torpeur après une nuit souvent trop étouffante mais également de me réveiller sur le monde, sur la vie, sur mes deux vies, celle présente et celle laissée en suspens. La plupart du temps sur le terrain mon sentiment général est celui de vivre une autre vie, détachée de celle "d'avant-terrain", comme une vie entre parenthèse à l'intérieur de ma vie laissée en plan. Je n'arrive pas à relier ces deux vies tellement elles semblent faire partie de deux mondes totalement différents. Mais lors de ces matins extra-lucides, j'accède à un état de conscience plus important qui me permet de relier ces deux bouts de vies ensemble dans un tableau global. Ils me permettent par ailleurs de prendre distance, d'ajuster mes stratégies et mes approches, de me poser la question plus proactive "et maintenant je fais quoi ?" à la place de la question relativement désespérée "mais qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je suis en train de fabriquer ?". Cette dernière question était cependant la plus fréquente et engendrait un sentiment d'impuissance face au manque de contrôle du terrain. Loin de moi l'idée de gérer et orienter les personnes et activités sur le terrain. Plutôt, je ne me m'attendais pas à perdre très vite mon objet premier et à me retrouver penaude et, finalement, assez oisive. Cette oisiveté sur le terrain a généré un sentiment de culpabilité qui fut omniprésent pendant une grande partie du terrain.

J'ai pris conscience de la culpabilité que générait cette oisiveté à deux moments distincts de mon terrain. Je situe le premier moment durant ma participation au projet *Naturatica*. Les six premières semaines, celle du projet, furent caractérisées par un certain repli sur soi. Ce repli résultait certes de mon manque de compréhension de la langue, m'empêchant de me lier aux locaux comme certains de mes co-volontaires. Mais il venait également tout simplement de moi, de ma personnalité. Même si je m'investissais pas mal dans le travail en tant que tel, je ne

fournissais pas assez d'effort pour me rapprocher des salitréens, préférant passer mon temps libre dans ma chambre ou à Buenos Aires. Je m'étais enfermée dans une zone de confort et m'étonnais de stagner dans ma compréhension du terrain. Je n'avais pas compris qu'à côté d'une éthique du travail particulièrement prononcée, ce qui était fondamental pour les interlocuteurs c'était l'entretien des bonnes relations notamment via le partage et la démonstration d'une soif d'apprendre face à ce monde nouveau qui s'offrait à nous. Au-delà du langage articulé, le partage et la curiosité pouvait être exprimés par bien d'autres manières. Il suffisait d'être franc et honnête. J'imagine que je ne le fus pas assez. Je manquais très certainement de bonne volonté. J'avais bien essayé d'aller à la rencontre de l'objet initial. D'investiguer la relation à l'environnement et sa conservation, mais lorsque je me suis rendu compte que je n'aboutissais à rien j'ai progressivement laissé tomber. Il était beaucoup plus amusant et confortant de faire ce que je savais faire. La fête, le tourisme et le dur labeur c'était dans mes cordes. Pourtant, je ressentais un pincement au cœur lorsque j'observais mes co-volontaires entretenir de meilleures relations que moi et d'en apprendre beaucoup plus sur les gens du terrain que j'en étais capable. Ma foi, ils faisaient de meilleurs ethnographes que moi, avec leurs carnets de notes, les visites répétées aux locaux et les grands moments d'émotions partagées. C'est ce que je me disais lors de mes profonds moments d'amertume.

A la fin de ces six semaines, la séparation avec le groupe premier de volontaires fut comme un choc électrique qui me permit de sortir de ma torpeur, ou de ma "cabane" comme écrivait Sarah, une volontaire mexicaine qui est devenue une de mes meilleures amies, dans une lettre qu'elle m'avait laissée avant de partir. Elle m'enjoignait à « aller à la rencontre des gens de la communauté qui sont pleins de chaleur, de sagesse et de lumière ». Elle s'était, en effet, fortement attachée à Kosme et sa famille, elle entretenait même une relation amoureuse avec Keyvin, l'un des fils de Kosme et Leonor. Celle-ci, avait également exprimé son souhait de l'avoir comme belle-fille. Bien sûr, la plupart des volontaires ne vont pas tous jusque-là dans leur attachement aux locaux, mais certains parviennent à entretenir des relations privilégiées avec un membre ou une famille entière.

La lettre de Sarah, que j'ai lu dans un bus en direction de San Jose où je passerai quelques jours afin de faire mes adieux aux volontaires, m'a bouleversée. Sarah a su trouver les mots pour me faire prendre conscience qu'il ne tenait qu'à moi d'améliorer mon séjour ici au lieu de le gaspiller à faire l'autruche. Globalement, leur départ a engendré une double rupture. Emotionnelle d'abord, je me sentais perdue, comme lâchée dans le néant, de devoir me

débrouiller réellement seule pour la première fois. Le départ de mon premier groupe de volontaires m'a forcé à sortir de ma zone de confort. Ce qui a entraîné une deuxième rupture, méthodologique cette fois. En tant qu'ethnographe apprentie, je me devais de faire mon boulot, d'être proactive dans ma démarche d'investigation. Je n'étais pas ici en vacances, j'étais en mission. J'allais donc reprendre le contrôle de mon investigation, m'adapter, trouver d'autres objets et les creuser. Forte de ce nouvel état d'esprit, je repris le chemin vers Salitré quelques jours plus tard.

J'ai pu identifier un deuxième moment d'oisiveté producteur de culpabilité dans la deuxième phase de mon terrain qui correspond à ma vie avec Briana. Cette culpabilité, latente, comme une deuxième peau qui démange et titille la conscience s'est finalement manifestée lors d'une conversation nocturne avec Briana. La conversation eu lieu tard dans la nuit, un moment propice aux confessions et aveux :

Briana : C'est difficile, tu vois, de faire ce qu'il faut faire avec une personnalité comme la mienne et je finis par ressentir beaucoup de culpabilité

Moi : tu veux dire quoi par-là ?

Briana : Dans le sens où, j'aime mon confort, j'aime ma tranquillité et ma solitude. Je suis comme ça, je ne cherche pas à être toujours accompagnée ou voir des gens. Mais ici... ça ne passe pas trop d'être comme ça. Les gens ils viennent à l'improviste ou alors tu es invitée parfois deux voire trois fois par jours chez des gens pour boire des cafecito. Et même si j'adore faire ça, je n'ai pas l'habitude de toujours aller chercher le contact humain tu vois ce que je veux dire ?

Moi : Oui très bien même, je suis pareille...

Briana : Voilà, et donc en plus de ça, disons qu'ici ben c'est assez confortable comme vie, on ne va pas se mentir. J'ai un logement que j'essaye de rendre le plus chaleureux possible ("homey")

Moi : et c'est très réussi !

Briana : (rires), merci ! Mais donc plus c'est confortable et moins on a envie d'aller voir ailleurs ! Au final, je reste beaucoup chez moi à travailler dans la maison et le jardin, à faire mes tâches ménagères et à travailler de mon ordinateur mais je sens que je néglige le travail pour Peace Corps et ils finiront par me demander de rendre des comptes et j'aurais à peine avancé

(milieu du mois d'aout, maison de Briana, Salitre)

Cette culpabilité est ressentie de la même manière par Briana qui est tenue par un contrat professionnel au sein de Peace Corps. Elle perçoit en effet un (maigre) salaire qui lui permet de vivre sur place, en échange elle doit pouvoir justifier de son séjour de presque deux années maintenant. Cependant, Briana et moi-même *expérimentons* la vie à Salitre. On finit par être prises dans un système régulé par des principes de vie au ralenti, caractéristique de l'endroit, et par des traits de personnalité relativement solitaires. A Salitre, personne n'est pressé, il importe de prendre son temps et de ne pas perdre de vue ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas. Ce qui est essentiel, et on le verra tout au long, c'est bien la préservation des bonnes relations avec le voisinage, avec la famille, avec les amis, avec les volontaires. La préservation du tissu social est ce qui maintient le fonctionnement de Salitre, et donc sa pérennité, en équilibre. Comme nous le verrons, se hâter c'est aussi ne pas se donner les moyens de se poser et de réfléchir, de réfléchir à nos paroles et à nos actes. C'est prendre le risque de courir après des objectifs futiles, superficiels ou du moins secondaires et donc miner le tissu social. Tout se tient sur des ajustements constants entre la recherche de bénéfices économiques, indispensables à la survie de la communauté de Salitre et le maintien d'un mode de vie *adagio*. Il est donc tout à fait compréhensible que lorsque Briana est sommée de produire des résultats "à l'occidentale" avec un projet dont les objectifs et stratégies sont clairement définis, lorsqu'elle est confrontée aux réalités du terrain elle fait l'expérience d'un décalage générateur de culpabilité. Ajoutons à cela une personnalité fort autonome qui aime la solitude en contraste avec des pratiques de sociabilité parfois ressenties comme contraignantes, il n'est pas étonnant que ces dissonances éprouvées engendrent de la culpabilité.

Pour ma part, ma culpabilité rejoignait celle de Briana dans le sens où, pleine de bonne volonté après mes adieux au groupe premier, je m'étais promise d'endosser le rôle d'ethnographe en herbe digne de ce nom. J'allais effectuer de longs entretiens, m'investir dans le groupe de femme Kanina, donner des cours d'anglais à l'école primaire, m'investir du mieux que je pouvais dans la communauté salitréenne tout en continuant à effectuer mes tâches en tant que volontaire. Le travail de volontaire m'aurait permis d'en apprendre plus sur les techniques agricoles, sur la permaculture, sur l'histoire de Salitre et des personnes vivant ici. Bref, j'avais à faire. Dans ma tête. Dans la réalité, ce fut tout autre chose. Pareillement que Briana, je me laissai emportée par le tempo lent de la vie quotidienne de Salitre. Il faisait bon vivre ici, une vie simple, un quotidien simple, sans empressement, sans pression, si ce n'est celle qu'on s'impose soi-même. De toute manière, organiser une activité, une action ou un entretien relevait

de l'impossible. Chaque chose organisée paraissait être un treizième travail d'Hercule. Les gens ont tous leurs tâches à effectuer, ils sont bien assez occupés comme ça. Qui plus est, sans couverture réseau, impossible de communiquer en instantané. Pour parler il faut se rendre directement chez la personne en espérant que celle-ci se trouve chez elle. Beaucoup de rendez-vous se prenait verbalement à un moment où l'on se voyait en face à face, mais très peu se tenait réellement. Après un moment, on prend le pli et on s'adapte au rythme et à la manière de fonctionner des gens ici. Ça ne servait à rien de forcer. Alors j'ai fait comme tout le monde. Mon quotidien était composé du travail (quoique beaucoup plus sporadique) en tant que volontaire, la gestion de la maison ainsi que les voyages à Buenos Aires pour accéder au wifi et faire les courses. La participation aux nombreux événements organisés et les visites à Juanita et Blanca finissent de compléter l'emploi du temps que nous partagions en grande partie Briana et moi.

Comme Briana, j'aime beaucoup ma tranquillité et solitude. J'aime avoir le contrôle des moments dédiés à la sociabilité. Si ces moments me sont imposés je risque de ne pas être de très bonne compagnie. Je pensais pouvoir faire fi de ces traits de personnalité une fois sur le terrain pour le bon fonctionnement de celui-ci, mais il est très difficile d'étouffer certains attributs personnels, et de toute manière il est préférable de faire le point sur les traits de personnalité qui, a priori, feraient obstacle au bon déroulement de l'enquête ethnographique au lieu d'essayer de les ignorer. Ceux-ci referont en effet surface à un moment ou un autre au risque de nous déstabiliser comme ce fut le cas pour ma part, en particulier durant la première phase de terrain. On ne peut effacer sur le terrain qui nous sommes sous prétexte que nous menons une enquête ethnographique. Nous ne sommes pas que des ethnographes ou que des étudiants ethnographes. Nous venons avec une histoire particulière, des sensibilités, des attentes, des valeurs et des peurs bien à nous. Nous n'arrêtons pas d'être "nous" lorsqu'on endosse la casquette de l'anthropologue. J'ai arrêté de m'en faire lorsque j'ai compris ça après moult conversations avec Briana et après de précieux moments de réflexivité (dans le fameux hamac lors des matins sacrés décrits en début de chapitre).

Ainsi, l'oisiveté a cessé d'être une source de culpabilité pour moi. Comment, en effet, me rendre coupable de vivre la vie quotidienne de nombreux habitants de Salitre ? Pour du terrain ethnographique ça aurait été paradoxale. Quant à ma tendance à la solitude et au repli sur soi, je l'ai acceptée, je ne pouvais faire autrement. Ce faisant, je pouvais gérer de manière plus sereine les moments où je devais aller à la rencontre des personnes du terrain, que ce soient des

locaux ou des volontaires des différents groupes, tout en respectant ma propension à l'isolation.



Devant de la maison de Briana



Arrière de la maison de Briana

3.1.2 La culpabilité de ne pas ressentir comme les autres

Cependant une toute autre forme de culpabilité était latente, comme un nuage sombre de ressentiment et de frustration envers ce que je n'arrivais pas à faire ou plutôt ressentir.

Nous verrons comment l'expérience proposée et vécue à Salitre peut être appréhendée comme une expérience sensible totale pour la plupart des personnes rencontrées. Je ne fais pas exception à cela. Je ne suis pas hermétique aux offres sensorielles et émotionnelles du terrain. Néanmoins, je n'arrivais pas à ressentir les choses avec la même *intensité* que mes co-volontaires, en particulier lorsqu'il s'agissait d'émotions. Le qualificatif "*overwhelming*" au sens de "submergeant" était celui qui était le plus utilisé par les trois groupes de volontaires pour décrire leur expérience au Costa Rica et en particulier du projet *Naturatica*.

Les émotions ultra positives que ressentait les volontaires, et que je n'arrivais pas moi-même à ressentir, leur permettaient de tisser des liens et entretenir des relations entre eux et avec les locaux, et leur ouvraient un champ des possibles auquel je n'avais pas accès. Cette plus faible intensité du ressenti à l'égard des relations humaines comparée à la majorité de mes compagnons volontaires est assurément en lien avec mon amour de la solitude. Mon incapacité à m'ouvrir émotionnellement et donc à recevoir en retour affectait la manière dont je percevais, expérimentais et approchais le terrain, comme j'ai pu le développer ci-dessus.

Par ailleurs, le fait de ressentir dans une moindre mesure cette effusion de sentiments débordants pour autrui m'a conduit à analyser le terrain de manière plus froide, plus sceptique aussi. Si le tableau global de l'expérience éco-volontaire à Salitre fut sans aucun doute celui d'une rencontre humaine profonde, intense et haute en couleurs, je ne peux m'empêcher d'avoir à l'esprit l'image d'une pièce de théâtre grandeur nature. Une pièce de théâtre colorée, parfumée et bruyante mais qui invite à dépasser la scène et pénétrer dans les coulisses plus grises et silencieuses.

Cette vision est c'est sans nul doute aussi la raison pour laquelle j'ai *choisi* de m'orienter en partie vers une lecture du terrain en termes de marketing sensoriel et de consommation de l'expérience sensible. Sans nier *l'authenticité*¹ des émotions éprouvées ou des relations tissées par les personnes du terrain, et sans vouloir extrapoler ou forcer l'analyse, j'aimerais montrer par-là ma conscience d'un texte *construit* à partir des ressentis du chercheur. Comment, en effet, ma manière de *ressentir* le terrain m'a conduit à le *percevoir* sous une lumière précise et à l'approcher sous des angles particuliers qui auraient été tout autre si j'avais ressenti différemment. Il y a autant d'ethnographies qu'il y a d'ethnographes. Tout est construction, interprétation, transformation, modelage via les perceptions et ressentis du chercheur.

Outre ma singularité sensible, la distance prise résulte aussi du fait de porter la casquette d'ethnographe en même temps que celle de volontaire, et ce, de manière consciente. L'état de pleine conscience induisant inévitablement de la distance par rapport à ce qui se vit. On est moins dans l'impulsion et la spontanéité, plus dans l'analyse froide. Ou du moins c'est ainsi que je vis mes états de pleine conscience, états qui occupent une majeure partie de ma vie.

3.1.3 Du désœuvrement et des regrets

Que se passe-t-il lorsque le sujet d'étude du terrain choisit initialement ne s'avère pas ou trop peu pertinent ? En lien avec ce qui est explicité ci-dessus, le chercheur a beau définir son objet a priori, rien ne peut le préparer aux aléas du terrain. J'ai cru me rendre à Salitre afin d'y étudier les manières dont les bribri géraient leurs relations à l'environnement et sa conservation et finalement les choses se sont passées différemment.

Ce sera à l'ethnographe de s'adapter, de se laisser emporter par les vagues du terrain, et de voir vers quel objet les paroles, les actes, les sensations, vont nous faire accoster. Autant dire que dans mon cas il était inutile de tenter de définir l'objet a priori. C'est bien des mois après mon retour du terrain que certains faits et certaines paroles me sont revenues à l'esprit comme une belle claque. Et de me dire "mince, c'était donc ça". J'ai grandement été tentée d'y retourner pour creuser ces nouveaux sujets mais je ne pouvais raisonnablement pas le faire et le regret et le sentiment d'être passé à côté de quelque chose fut fulgurant. Je découvre à travers cette situation et les émotions qu'elle suscite toute l'importance pour un ethnographe des allers et retours sur le terrain dans une optique de temps long.

3.1.4 Mes co-volontaires, de meilleurs ethnographes que moi ?

Par cette culpabilité à ne pas ressentir comme les autres, par l'oisiveté et le sentiment de peu d'accomplissement, le sentiment que mes co-volontaires faisaient de meilleurs ethnographes que moi était fort. Avec leurs carnets, leurs dessins, leurs visites répétées aux locaux, ils accumulaient plus de connaissances en six semaines que moi en deux mois. Ne pouvant pas toujours me cacher derrière la barrière de la langue, il est clair qu'une partie de ce qui se vit sur le terrain tient à nous. Comme on le verra dans la suite de ce travail, les possibles dénouements

du vécu dépendent des relations initiées et maintenues, qui dépendent à leur tour des impulsions initiées par les individus en présence. Aller à l'encontre de ma nature et fournir un effort supplémentaire m'aurait peut-être ouvert d'autres champs de pistes, d'autres manières de voir et d'appréhender.

4 LE TERRAIN

4.1 LA RENCONTRE



Guillermo dans le rancho

Nous prenons le bus de 7h vers Buenos Aires, ville se trouvant à trente minutes en bus de Salitre. Une unique route traverse le parc national montagneux Quetzales du nord au sud. Nous sortons d'abord tout doucement de la capitale, passons des campagnes et après une heure et trente minutes nous faisons une unique halte à l'aire de repos « La Union » à l'entrée du parc. Nous embarquons ensuite pour une longue progression serpentant à travers les géantes montagnes vertes. Je partage tout le voyage avec Sarah la volontaire mexicaine que j'ai rencontré la veille et qui deviendra une de mes plus proches amies.

Après un voyage de presque cinq heures nous arrivons à la gare des bus de Buenos Aires, la ville la plus proche de Salitre. Il fait une chaleur étouffante comparée au climat presque tempéré

de la capitale. San Jose paraissait comme Bruxelles en été. A Buenos Aires, la différence de position géographique se fait ressentir dans son climat et la végétation que présente la région de Puntarenas. Les rayons du soleil arrivent davantage à la verticale et leur ressenti est plus manifeste. La végétation se compose de nombreux palmiers et d'arbres à fruit sur une terre rouge orangé semblable à de la terre battue. Buenos Aires est une petite ville agricole divisée selon la norme du pays en quadrillages, son centre lui-même est composé de quadrillages de seulement cinq rues sur six.

Il est une heure de l'après-midi et nous devons attendre quatre heures pour le prochain bus vers Salitre. Il y a deux bus partant de Buenos Aires à Salitre, le premier est à midi et le second à quatre heures de l'après-midi. Nous décidons de nous substanter dans un soda, un petit restaurant traditionnel servant des plats typiques comme les *gallo pintos*, *casados* et *tamales*. Il est ensuite nécessaire d'aller faire quelques courses pour la vie quotidienne au centre comme le savon lessive, les produits anti-moustiques et les crèmes solaires. La chaleur humide est par trop suffocante mais le temps change bien vite et très vite des gouttes de pluies commencent à tomber. En quelques minutes on passe d'une pluie modérée à une réelle averse torrentielle, je fais l'expérience de la saison des pluies pour la première fois.

Lorsqu'il est temps de prendre le bus, la pluie a cessé, le ciel est bleu électrique assombri de nuages, l'air est chargé et humide. Le bus est très ancien et sent le fer et la poussière. Nous peinons tous avec nos valises à bord mais l'excitation est palpable parmi les volontaires. Je remarque que la majeure partie des voyageurs de bus en dehors des volontaires se compose d'indigènes. Salitre est en effet en territoire indigène Bribri mais des peuples indigènes variés sont établis dans la région de Puntarenas (boruca, teribe, curri,...) Les Bribri de Salitre ne représentent qu'une partie des Bribri installés dans la région et ailleurs dans le pays, une grande majorité étant installée de l'autre côté de la montagne Talamanca donnant sur la province de Limon.

La route vers le Centre Bribri est très cabossée et je me demande plusieurs fois comment le chauffeur réussi à conduire dans le noir, la route n'étant éclairée que par les phares de son bus. Les ravins bordant la route ne rassuraient guère non plus. Nous arrivons enfin à notre destination et sommes accueillis par un sol extrêmement glissant et boueux lorsque nous descendons du bus. D'ailleurs cette boue nous accompagnera au quotidien durant toute la saison des pluies. Un homme au visage jovial paré d'un immense sourire et habillé de pantalons classiques fourrés

dans des bottes en caoutchouc et d'une chemise en coton claire se présente comme étant Alberto le président de Bribripa. Il nous guide vers les dortoirs du centre en empruntant un chemin de terre et de pierre toujours aussi glissant. Les chemins sont bordés d'arbres qu'on aperçoit très peu en raison de la relative obscurité des lieux. Relative car le ciel reste d'un bleu clair électrique mais rendu sombre par les nuages de la pluie tombée plus tôt. Nous dépassons un lopin de pelouse vierge, un espace réfectoire sans mur mais possédant un toit et deux grandes cabanes de bois. Un escalier creusé à même le sol et stabilisé par des pierres mène aux chambres principales, toutes rassemblées sous une grande structure centrale carrée en bois. La bâtisse possède des murs mais qui ne rejoignent pas le plafond de sorte que la structure n'est pas fermée, un espace figure entre les murs et le toit pyramidale en tôle. Sous cette structure centrale, huit chambres sont constituées et séparées par des murs en ciment, chaque chambre possédant en moyenne trois lits et une douche en pierre. Je partage un lit double avec Sarah et le reste de la chambre est occupée par Tara une volontaire des Etats-Unis et Valeria, membre de Aiesec. Nous sommes invitées à nous rendre au « *rancho* », une structure derrière le réfectoire qui semble servir de lieu de cérémonie officielle. Le lieu comporte des bancs formant un carré avec un espace vide au centre pouvant accueillir des danses, des discours, des chants. Il n'y a pas de mur, seulement des poutres soutenant un long toit de paille conique. Alberto est présent ainsi qu'un deuxième homme, Guillermo, le cousin d'Alberto. Ils se tiennent au centre et attendent que tout le monde se soit installé sur les bancs en bois autour d'eux. Le silence tombe et Guillermo prend la parole. Son discours est mesuré, posé et clair, du moins aussi clair que possible à mes oreilles pas encore habituées à l'espagnol. Une personne se porte volontaire pour traduire. Il nous explique les règles de vie au centre : il est strictement interdit de fumer ou de boire sur les lieux. Les jours de travail commencent par un petit déjeuner servi à huit heures, on travail de neuf heures à midi trente ensuite un repas de midi est servi au réfectoire puis nous avons l'après-midi de libre, le repas du soir étant servi vers dix-neuf heures. Il nous mentionne les personnes vers qui s'adresser en cas de problème ou de question : Alberto et Guillermo pour des questions d'organisation du travail ou des questions administratives, Blanca et Estreya les femmes d'Alberto et Guillermo pour tout ce qui a trait à la cuisine, aux chambres ou à la lessive.

Guillermo laisse la parole à Alberto, ce dernier nous demande quelles sont nos attentes par rapport au projet et travail effectué ici. Il est à chaque fois curieux de connaître les attentes des volontaires venant des quatre coins du monde et ainsi il lui est possible de s'adapter à ces attentes. Certains volontaires hispanophones répondent d'emblée que ce qui les intéresse c'est

d'en apprendre davantage sur la culture Bribri, vient en seconde position le souhait de s'investir au service de la nature. Ce à quoi Alberto répond que ce qui est important dans cette expérience c'est l'échange, l'apprentissage mutuel. Apprendre les uns des autres en s'ouvrant à l'autre. Alberto parle toujours d'une voix posée, sa posture est droite mais relaxée, un sourire flotte quasi constamment sur son visage à l'aspect serein. C'est une personne qui attire assez facilement la sympathie. Quant à Guillermo, il affiche un visage davantage fermé, sérieux mais non pas moins amical. Chacun de nous est très calme, concentré sur les paroles de nos interlocuteurs qui vont nous accueillir ces prochaines semaines. Leurs paroles sont accompagnées des chants infernaux de criquets et de quelques insectes encore inconnus dont le cri est pour le moins inquiétant. J'observe les alentours, la nuit est tombée, les lieux ne sont éclairés que par de faibles ampoules accrochées à chaque bâtisse plongeant le reste dans l'obscurité la plus totale. Sûrement dû à toute l'humidité retenue dans la journée, de la fumée remonte des sols donnant un aspect fantomatique et mystérieux aux lieux. Des odeurs de résines, de terre et de bois mouillé imprègnent l'air. Cette ambiance toute nouvelle bercée du chant staccato des insectes m'emporte malgré moi vers un état entre le rêve et l'éveil. Je me rends pleinement compte à ce moment du caractère étranger de ma situation, comme si je me trouvais dans un espace-temps absolument différent de celui dans lequel j'ai l'habitude de vivre.

Le dîner est ensuite annoncé et nous nous rendons dans le réfectoire qui se trouve juste à côté du « *rancho* ». Les cuisines se composent de deux pièces, la première est relativement grande et comporte une grande table sur laquelle cuisiner, des armoires et deux éviers. L'espace donne sur le réfectoire et n'est séparé de celui-ci que par un comptoir. Une petite pièce est annexée au fond, elle y accueille le *fogon*, une cuisinière à bois. L'entièreté de l'espace cuisine-réfectoire ne dispose que de deux murs sur les côtés opposés. L'ensemble des meubles sont entièrement fait d'un bois relativement humide et odorant vu la chaleur et l'humidité qui règnent. Deux dames servent le repas et du jus et pose les assiettes et les verres sur le comptoir pour que nous venions nous servir. Ce système perdurera pour tous les repas. Ces derniers seront toujours composés d'une base de riz et d'haricots rouges ou noir, accompagnée de petits légumes, de yuca ou de bananes frites. Les membres d'AIESEC nous avaient expliqué que les Bribri servaient et consommaient la plupart des légumes qu'ils faisaient pousser eux-mêmes.

Ma première nuit à Salitre me fit me rendre compte que j'étais effectivement à l'autre bout du monde. Rien n'était familier, les sons de la nuit me paraissaient assourdissants, le lit me

semblait trop dur, mes co-locataires trop présents. Finalement, la fatigue prit le dessus sur mes sensations d'étrangeté et je sombrai dans un sommeil sans rêves.



Chambre commune, Bribripa

4.2 LE CONTEXTE

Salitre semble être divisé en une longue route principale, c'est celle qu'a emprunté le bus la veille et celle que nous empruntons en ce moment même. Puis de plus petites rues faites de cette terre argileuse caractéristique de la région partent de part et d'autre de la rue principale, la structure du village semble être en forme d'arête de poisson. Une arête de poisson avec beaucoup de dénivellement puisque ne l'oublions pas nous sommes en région montagneuse. Les maisons sont généralement très basses, la plupart sont de pleins pieds, pour d'autres quelques fenêtres en hauteur indiquent la présence d'un étage au maximum. Les murs des maisons sont de couleur vive et clair et sont surmontés de toits pentus en tôles. Au moins un hamac tressé de cordon coloré délavé avec le temps et la pluie est suspendu à des poutres soutenant les toits des maisons.

Naturatica est né du partenariat entre AIESEC et Bribripa. Le centre culturel constitue une communauté singulière à Salitre. Tout le monde ne faisant pas partie de celle-ci. Elle représente un centre autour duquel gravitent des familles « phares » qui vont jouer un rôle important dans

l'expérience vécu par les participants du projet. Kosme et sa famille, Juanita et sa famille, Alberto et la sienne. Ensuite des « personnages » orbitant autour du centre tels des électrons libres Eduardo, Claudia, les couples Guillermo et Estraya et Heriberto et Michelle, Jezùs, Marco. Ces personnes vont et viennent selon les envies et besoins et prennent donc une importance relative selon leur investissement du moment.

Ce qui est intéressant, c'est qu'on pourrait considérer Bribripa comme une affaire familiale. Tout le monde est de près ou de loin affilié les uns aux autres à Salitre. Mais Bribripa a cette particularité de concentrer en son sein un noyau dur familiale. Le centre est géré par Alberto et Guillermo qui sont cousins. Un autre cousin, Jezùs, est marié à Leidy la sœur de Léonor, l'épouse de Kosme. D'autres liens de parenté existent entre les membres du noyau de Bribripa mais je ne les connais pas ou je ne les ai pas retenues. Au bout de quatre mois de terrain, j'arrivais à peine à démêler les relations entre les différentes identités rencontrées. Briana qui était sur place depuis deux ans était à même de m'expliquer mais tout était tellement imbriqué qu'il aurait fallu des schémas et arbres généalogiques pour mieux comprendre. La seule explication orale ne suffit pas pour tout retenir et comprendre.

Le centre Bribripa réunit donc toutes ces familles et tous ces individus qui ont décidé de faire partie de cette communauté organisée autour du centre (ou par lui). Le centre procure des bénéfices comme un revenus supplémentaire et des logiques solidaires. Si l'une ou l'autre personne a besoin d'un coup de main pour son champ ou quelques travaux manuels ils peuvent en faire la demande à Bribripa qui organisera la main d'œuvre disponible selon les groupes de volontaires présents. Le travail effectué par les volontaires provient soit directement de la demande des membres de la communauté soit, lorsque peu de travail est en fait disponible, pour ne pas les désœuvrer on les envoie chez Kosme ou Juanita qui sont chargés de les faire apprendre des choses, qu'elles soient techniques ou qu'elles tiennent de la valeur.

La communauté gravitant autour du centre ou rendue possible par ce dernier agit comme une vie à l'intérieur de la vie à Salitre, du moins si on envisage le temps du projet (six semaines). Les volontaires n'ont pas le temps d'apercevoir ce qu'il y a en dehors de Bribripa ou n'en aperçoivent que quelques miettes par exemple lors des soirées organisées dans l'espace festif. Ces soirées, qui n'ont rien à voir avec Bribripa, rassemblent une grande partie des locaux qu'on ne fait que croiser dans les rues ou à la *pulperia* (épicerie) mais avec lesquels on n'interagit pas. C'est seulement en vivant avec Briana et en sortant un peu du centre que je pu apercevoir cette

autre partie de la vie à Salitre. Une partie un peu moins belle, un peu moins extraordinaire. Une partie où la boisson et la parenté juvénile est chose courante.

Avec la fondation de Bribripa, ses membres ont probablement eu le souhait de s'extirper d'une vie précaire voire immorale. La plupart ne boive pas d'alcool, vont à l'église et tiennent à transmettre des valeurs aux participants du projet. Bribripa serait une sorte de protection économique et morale pour ses membres. Cependant je ne peux me prononcer de manière sûre n'ayant eu l'occasion de creuser ce point.

5 LE DON

“La terre, la nourriture, tout ce qu’on donne, sont d’ailleurs personnifiées, ce sont des êtres vivants avec qui on dialogue et qui prennent part au contrat. Elles veulent être données. La terre parla autrefois au héros solaire, à Rama, fils de Jamadagni ; et quand il entendit son chant, il la donna tout entière au roi Kaçyapa lui-même ; elle disait en son langage, sans doute antique

Reçois-moi (donataire)
donne-moi (donateur)
me donnant tu m'obtiendras à nouveau”

(Mauss : 80 : 1923-1924)

Dans la culture bribri les histoires sont importantes. Nous les appelons histoires et non légendes car les légendes impliquent que les histoires ne sont pas réelles, or, elles le sont pour nous. Chez nous, les animaux et les plantes sont des personnes et elles ont leurs propres histoires. Aussi, je dois préciser que dans les livres d’université sur les cultures indigènes il est mis que nous sommes polythéistes. Nous, les bribris nous sommes monothéistes. Nous croyons en Sibó. Je vais donc vous raconter l’histoire de Cacao et de Pataste :

Cacao et Pataste étaient deux sœurs très très belles (morena), Sibó le remarqua et questionna leur intérieur, « est-il aussi beau que leur extérieur ? ». Alors il se déguisa en un vieux mendiant, sale et infirme avec une forte odeur sur soi. Il toqua aux portes des deux sœurs pour demander l’hospitalité. C’est Pataste qui alla ouvrir, elle jugea son apparence et l’odeur du vieil homme et lui demanda ce qu’il voulait en faisant la grimace. Le vieil homme répondit qu’il était infirme et fatigué et qu’il cherchait refuge pour la nuit. N’étant pas rassurée par l’apparence du vieux mendiant, Pataste alla chercher Cacao qui accepta tout de suite de l’héberger, elle l’invita à s’installer dans la chambre juste à côté de la leur, de sorte que s’il avait besoin de quoique ce soit il n’avait qu’à toquer à leur porte. Pataste n’étant absolument pas contente que sa sœur place juste à côté d’elles qui étaient si belles, un vieil homme qui sentait mauvais et qui n’était pas beau à voir, alla installer un hamac dans la grange,

en hauteur loin de la mauvaise odeur de l'infirme. Sibona nota que malgré sa grande beauté extérieure, Patate était laide de l'intérieur et n'avait pas de cœur. Malheureusement pour elle, son hamac se brisa pendant la nuit et elle se brisa la nuque en tombant. Son cadavre non plus ne sentait pas bon.

(Alberto, mois de juin 2019, Salitre)

Derrière cette histoire tragique, on retrouve le primat de la bonté intérieure sur la beauté physique. « La beauté extérieure n'est rien si nous sommes pourris à l'intérieur ». Seul compte la beauté du cœur et la manière dont on traite les autres et notre environnement. Alberto continue en expliquant qu'après cet incident, Sibona changea Cacao et Patate après leur mort en plantes qui poussèrent de la même manière qu'elles vécurent sur Terre :

« La plante de patate a cette faculté de pousser très très haut mais lorsque ses fruits tombent et s'écrasent, ils ne sentent pas bon et le patate ne fournit que de faibles services par rapport au cacao. Tandis que la plante de cacao ne pousse pas bien haut, elle présente énormément de qualités utiles et utilisés par les peuples indigènes. Le cacao est un antioxydant puissant, il aide à l'immunité, il limite aussi les problèmes de stress, de dépression, il favorise la circulation du sang, il a des propriétés cardiovasculaires et c'est un anti-inflammatoire efficace »

Comme Mauss, nous pouvons dire d'après cette histoire que "la chose donnée produit sa récompense dans cette vie et dans l'autre (Mauss : 1923-1924 : 79)". Ce principe éthique et spirituel va se retrouver dans presque chaque discours adressé aux volontaires. Et bien sûr il dépasse le simple discours et se donne à observer dans les gestes quotidiens ainsi que dans l'offre globale aux volontaires. Plus précisément, dans ce chapitre seront abordées les logiques de don et de réciprocité à l'œuvre dans le système de volontariat et lors des nombreux événements organisés à Salitre.

5.1 ÉLÉMENTS DE DÉFINITIONS : DON, ÉCHANGE, RÉCIPROCITÉ

D'après, Pierre Beaucage (1995) « la notion d'échange englobe à la fois les biens, les personnes et les symboles [...]. A la limite, [...] l'échange, sous ses diverses formes et avec ses diverses connotations [...] est la société même. » (Cattacin, 2001 : 71)

Pour Karl Polanyi (1944) la réciprocité correspond à “l’économie familiale de subsistance et inclut des groupes extrafamiliaux sur la base d’échanges symétriques. Elle demande l’existence de groupes intégrés de manière horizontale. La motivation à la réciprocité n’est pas le profit personnel, mais la peur d’être socialement rejeté.” (Ibid. : 77)

Aristote lui distingue deux types de réciprocité : la réciprocité proportionnelle et la réciprocité dans l’amitié qui relie les humains entre eux (Ibid. : 71). La première donnerait lieu à des échanges de type marchand, transactionnels tandis que la réciprocité amicale serait celle du don. Ainsi, (...) l’économie politique reprend cet aspect de la réciprocité d’Aristote qui est représenté par l’échange utilitariste et, selon Marx, aliéné (Caillé, 1989). Ce sont seulement les anthropologues et les sociologues modernes au tournant du dernier siècle, en particulier les pionniers Malinowski et Mauss, qui vont actualiser la deuxième version de la réciprocité d’Aristote, celle déduite de l’amitié. D’une autre manière que le philosophe grec toutefois. En effet, les analyses ne partent plus d’une recherche de la vertu qui créerait la réciprocité, elles circonscrivent désormais les contraintes sociales reliant les individus (Cattacin, 2001 : 73)

Ces deux types de réciprocité qu’on oppose régulièrement, présentent tous deux comme caractéristique d’être rattachées à des obligations, à des impératifs de comportements qui leurs sont propres. Au sujet de la kula étudiée par Malinowski, Cattacin résume le principe suivant : *(...) il existe une morale généralisée de la réciprocité qui définit certaines actions et certaines obligations. La réciprocité figure, dans cette morale, comme l’obligation d’offrir une compensation pour des dons ou des avantages reçus. L’échange et la réciprocité ne sont pas guidés par des intérêts immédiats, mais par une moralité et une confiance exigée par la vie en société* (Ibid.). Ce principe peut s’appliquer à la notion de réciprocité observée dans le don en général.

e

5.2 LE DON EST-IL RÉCIPROQUE OU UNILATÉRAL ?

En sciences sociales, le don est souvent compris comme un don archaïque, intéressé, tendant vers l’équivalence (Godbout, 2004 : 178). On pense notamment au potlatch, à la kula et aux autres formes de don décrites dans *l’Essai sur le don*. Cependant, en dehors de la sphère des sciences sociales, dans le langage courant et dans la pensée courante des sociétés occidentales,

lorsqu'on évoque le don, une autre expression de celui-ci apparaît à l'esprit, celle du don (a priori) purement gratuit et unilatéral qu'on retrouve dans la philanthropie, le bénévolat et le don humanitaire (Ibid.). Dans ces cas, le don est défini comme gratuit au sens de sans retour (Ibid.). Ainsi se forme une dichotomie entre don archaïque d'une part et don moderne unilatéral gratuit d'autre part. Je ne souhaite pas ici entrer dans le débat entre moderne et archaïque qui représente une dichotomie que je trouve par ailleurs relativement caduque et qu'il est nécessaire de dépasser. Mais alors, quelle définition donner au don ? Le don est-il univoque, unilatéral ? Purement gratuit et altruiste ? Ou bien implique-t-il toujours une réciprocité, l'attente d'un contre-don plus grand ou égal programmé dans un temps plus ou moins long ?

Lorsqu'on donne on reçoit toujours et dans le cas de l'éco-volontariat ce que l'on reçoit se mesure autant en termes expérientielles que symboliques. On donne de son temps, de son énergie, de son argent, on donne de soi mais on reçoit toujours en retour que ce soit en termes de reconnaissance de soi et des autres, d'auto-gratification, d'apprentissage, de vécu. Ainsi, ce qu'on reçoit n'est pas toujours palpable ni même conscient mais le retour est toujours présent. Il faut penser le don comme un boomerang qui prendrait des formes particulières selon les époques, les lieux, les personnes et les fins et qui nous revient après une durée variable. Il induit toujours de la réciprocité, qu'elle soit consciente ou non, volontaire ou non, recherchée ou non. Là se trouve le paradoxe du don : "soit le don n'est pas désintéressé soit il n'existe tout simplement pas" (Godbout et Caillé *in* Kowalski, 2011 : 190). Mauss, quant à lui, affirme que le retour peut ne pas exister, et que ce risque est même une condition nécessaire pour que le don existe : qu'il soit incertain (Godbout, 2004 : 181)

Une autre définition, celle tirée du dictionnaire de sociologie de 1999 dans un article écrit par Alain Testart (Ibid. : 178), permet une réflexion plus leste sur le caractère réciproque du don : *« C'est le juridique qui permet de distinguer les deux phénomènes [don et échange] : le droit d'exiger une contrepartie caractérise l'échange et manque dans le don. Donner, c'est donc se priver du droit de réclamer quelque chose en retour »* (1999, p. 68)

Comme Godbout le fait remarquer, "cette définition n'affirme pas qu'il n'y ait pas de retour (conception courante) ni que le retour est équivalent (conception des sciences sociales). En fait, cette définition ne se prononce tout simplement pas sur le retour effectif" (Ibid. : 178). Cette définition a le mérite de ne pas être (trop) clair. Sans se prononcer sur le retour supposé ou non du don, elle laisse une plus grande marge de possibilité de ce que *peut* être ou non un don

En place de se prononcer normativement sur ce que *doit* être un don, je propose que nous laissions le terrain parler. Le système de volontariat à Salitre, on le verra, n'applique pas cette dichotomie. Premièrement, les hôtes ne sont pas tenus de rendre l'équivalence ou plus aux volontaires. Déjà par contrainte de temps, puis parce que là n'est pas le but. On le verra, les personnes s'engageant dans le projet *Naturatica* et *Aquatica* ont à cœur d'œuvrer pour un projet qu'ils considèrent comme bon au sens éthique du terme. Ils sont prêts à payer quelques centaines de dollars pour ça, à vivre dans des conditions rudimentaires peu confortables parfois même difficiles. En contrepartie, ils souhaitent que ce pourquoi ils ont chèrement payé de leur poche et de leur sueur soit honoré. Que le projet se porte bien grâce à leur contribution et que l'expérience soit à la hauteur de leurs espérances notamment grâce à une offre sensible extraordinaire (Arnould, Price, 1993). Les hôtes du projet quant à eux demandent de l'aide bénévole en plus d'une contribution financière mais le but n'est pas de saigner à blanc la source de main d'œuvre et de revenus (du moins pas à *Naturatica*).

Deuxièmement, en ce qui concerne le don supposé gratuit sans retour, celui qu'on considère comme réel et seul valable pour mériter le qualificatif de don dans les sociétés occidentales, penser le don en ces termes c'est négliger la relation qui s'établit entre les parties. On ne peut pas dire que le volontariat, et en particulier l'éco-volontariat, qui est un système très actuel de don (don de main d'œuvre, de nourriture, de soi, d'art, de divertissement, ...) requiert la gratuité et l'unilatéralité pure. Ça n'a aucun sens. Tout d'abord parce que c'est faux. Les volontaires payent (et pas une mince somme) pour pouvoir faire partie de ce projet et pour assurer leurs besoins sur place. Ensuite parce qu'on observe une réciprocité, un échange. En échange de ce qu'apportent les volontaires, un apprentissage leur est accordé, une expérience singulière leur est proposée, des valeurs sont transmises, des relations sont créés. Donner sans rien vouloir en retour n'est d'ailleurs pas souhaitable puisqu'il couperait court au potentiel qualitatif de la relation (Rigaux, 2004 : 7) Au travers de cet échange, de cette réciprocité, la relation est vivante, vibrante. Imaginez ce que ce serait si la relation était unilatérale, quel gouffre relationnel ce serait, quelle expérience stérile, aride. On retrouve ici au contraire un enchevêtrement de logiques de don variées, polymorphes se mêlant à d'autres logiques notamment marchandes.

5.3 UN DON LIBRE ET OBLIGÉ

Le don est un système d'échange s'inscrivant toujours dans un cycle à trois temps, où à l'obligation de donner répond le droit de recevoir et l'obligation de rendre (Rigaux, 2004 : 7).

Rigaux se base ici sur une définition relativement classique au sein des sciences sociales depuis la parution de *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss. Ce qui est interpellant dans cette définition ce sont les utilisations des termes "obligations" et "droit". L'auteure utilise soit l'un, soit l'autre selon les étapes du don, or, le don se constitue de droit *et* d'obligations *simultanément* pour chaque étape. Cette simultanéité d'obligations et de liberté rend le phénomène de don extrêmement complexe à saisir. Sans liberté, il serait une simple règle sociale, sans obligations, la relation a moins de chance de perdurer.

Ainsi, obligations et liberté du don ouvre le champ des possibles ce qui mène à une "irréductible incertitude, indétermination et risque" (Kowalski, 2011 : 195). Chaque relation basée sur du don demeure dans un "état structurel d'incertitude" de sorte de que de la confiance puisse être générée entre les parties en relations (Ibid.). Cette confiance est liée à la temporalité de la relation maintenue. Un horizon temporel long conduit à un risque plus grand de ne pas voir de retour et donc la cessation de la relation et demande des lors une plus grande foi de la part des parties. Alors que, selon Godbout et Caillé (2000), "le temps est au cœur du don et de la réciprocité, l'élimination du temps est à la base des relations mercantiles" (Kowalski, 2011 : 192).

Cette incertitude inhérente au don, c'est ce qui le rend si complexe et précieux. On ne sait jamais si et quand va avoir lieu le retour qui peut prendre bien des formes : une invitation à manger, un service rendu, un moment partagé, un savoir transmis, une reconnaissance publique...une multitude de petits gestes anodins de la vie de tous les jours lorsqu'ils sont improvisés, inattendus, surprenants, se voient dotés d'une plus grande efficacité sociale, rendant la relation davantage qualitative dans le temps (Mauss 2002 *in* Kowalski, 2011 : 195) Moins l'acte de réciprocité sera libre, moins valorisé il sera dans la relation (Godbout ; Caillé 2000 *in* Kowalski, 2011: 196). Si tout était stipulé comme dans un accord contractuel entre des parties, sans l'ambivalence et l'incertitude, on lui enlèverait son essence, sa magie, le don ne deviendrait plus que contrat froid et distant. *Dire* le don via un langage explicite serait donc contreproductif et contradictoire (Ibid.). De plus, un effort est systématiquement opéré afin de brouiller les

pistes, de cacher la fonction de l'acte (Bourdieu, 1992 in Kowalski, 2011), les attentes sous-jacentes. Tout est mascarade, mise en scène, dissimulation rendant le phénomène presque insaisissable, fuyant. Dans le don, parler de retour, d'argent ou d'intérêt relève de l'embarras, on ressent une gêne pour la chose économique, on la masque, on en blague. Mais même si le don est le plus souvent minimisé, dédramatisé, le retour, lui est bien attendu. Ne pas rendre pourra être retenu contre soi. C'est à celui qui doit rendre de décrypter les codes et d'estimer les modalités de retour. Pas trop tôt pour que le retour ne soit pas perçu comme tel, pas trop tard pour pas qu'il ne soit considéré comme un oubli, assez de valeur pour ne pas offenser le donneur, mais pas trop pour ne pas lui contracter une dette.

Ici, plusieurs raisons expliqueraient l'impératif de donner, d'accepter de recevoir et de rendre en retour. Certains jugent que l'intérêt ou le contrôle social suffisent à l'expliquer, d'autres y ajoutent une dimension plus mystique pressentant que les seuls arguments "rationnels" ne suffisent pas à rendre compte d'un phénomène aussi complexe pour lequel les mots s'en trouvent parfois trop impuissants. Encore que la rationalité d'un argument soit tout à fait discutable et puisse présenter en lui le piège de l'ethnocentrisme.

Au final, ce qu'on a c'est un mélange d'obligation et de liberté, qui rend le phénomène de don complet, totale. Le don exprime d'un même temps de la liberté et crée des liens obligatoires. Il peut être motivé par de la générosité, du calcul ou les deux en même temps (Osteen 2002 in Kowalski, 2011) Sans liberté ce qu'on retrouve à Salitre ou à Playa Ario ce n'est plus du don mais un contrat (de travail). Or, a priori personne n'est obligé de travailler sur place puisque c'est le volontaire même qui paye pour avoir le privilège de choisir de travailler ou non, cependant il est toujours mal vu de ne pas accomplir les tâches, ce pour quoi on est venu participer. A *Aquatica* ce fut un peu différent, l'on avait intérêt à avoir une bonne excuse de ne pas être présent au travail sous peine d'être exclu du projet mais j'y reviendrai plus amplement lorsque j'aborderai l'analyse d'une expérience volontaire réussie versus décevante dans la prochaine section.

6 LE VOLONTARIAT : UNE FORME SINGULIÈRE DE DON

« la sensation d'exotisme n'est autre que la notion de différent, la perception du divers, la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et que le pouvoir d'exotisme n'est que le pouvoir de concevoir autre »

(Segalen, 1986 : 41 *in* Vuilleminot, 2015 : 126)

L'analyse du don demande à prendre en compte le rapport préexistant entre donneur et receveur (Godelier, 2008 : 23). Dès lors, que nous renseigne les logiques de volontariat et les rapports entre volontaires et associations locales ? Le volontariat, puisque fondé sur un contrat, peut-il continuer à être considéré comme du don ?

Comme on l'a vu avec les auteurs plus haut, pour que le don puisse avoir lieu il est impératif qu'il n'y ait pas de motifs visibles, qu'il n'y ait pas de limite de temps ni de réponse claire et nette en termes de retour ou d'équivalence (Kowalski, 2011 : 195). Si l'on suit cette définition, le volontariat ne serait pas du don. Les volontaires ne donnent pas de leur énergie, de leur temps pour le travail à effectuer, les hôtes ne donnent pas de leur temps afin d'initier les volontaires aux pratiques agricoles, aucun échange ou transmission de valeurs n'a lieu, aucun partage de nourriture, d'anecdote, de savoir entre les groupes et individus, aucune relation contenant des sentiments ne se crée. C'est faux, bien sûr. Cependant, tout cela se passe selon un cadre prédéfini par les associations locales Cirenas et Bribripa ainsi qu'AIÉSEC, cadre qui va structurer l'expérience et, dans une moindre mesure, les rapports entre les participants et les locaux. Par-dessus ce cadre structurant ajoutons un horizon temporel relativement serré (six semaines). Comment du don peut-il avoir lieu dans ces conditions ? Premièrement par le dépassement de cette définition trop étroite pour le cas particulier du volontariat. Ensuite parce que même si contrat il ne peut tout stipuler, tout contrôler. Il y a des limites à ce qu'un contrat peut administrer, l'offre expérientielle du volontariat ne peut structurer qu'à un certain point. Une grande marge de manœuvre est laissée aux volontaires et associations. C'est à eux de coconstruire leur expérience, ils sont pleinement acteurs des dénouements de l'expérience volontaire.

« Par définition, le volontaire est celui qui offre librement de son temps et de sa personne » (Rigaux, 2004 : 7). Si on accepte l'idée que le volontariat est bien une forme de don, alors le volontaire donne deux fois. Une première fois en forme monétaire, il paye pour participer à un projet, mais un projet particulier où il va donner une seconde, fois, en termes plus personnels cette fois, de sa personne, de son temps, de son énergie. En fait, on peut dire que dans ces conditions, le volontaire paye pour donner, l'argent étant un *moyen* d'assurer le don à venir. Mais le volontariat est une forme de don qui s'inscrit dans un système de réciprocité. Le don gratuit pur est fiction (Ibid.). Les projets de volontariat tels que *Naturatica* et *Aquatica* apparaissent comme un phénomène de don structuré par des logiques de marché où la demande d'un projet volontaire rencontre l'offre. Cependant, comme le stipule Rigaux: "On ne peut réduire le don à sa valeur d'échange (autant d'équivalents temps plein) ou à sa valeur d'usage (tels types de services gratuits, correspondant à telle économie) : l'essentiel est dans la valeur du lien créé" (Ibid. : 8). Cette idée est très bien résumée dans cet extrait de *L'esprit du don* :

"La société veut retrouver la cellule sociale. Elle recherche, elle entoure l'individu, dans un curieux état d'esprit, où se mélangent le sentiment des droits qu'il a et d'autres sentiments plus purs : de charité, de « service social », de solidarité, Les thèmes du don, de la liberté et de l'obligation dans le don, celui de la libéralité et celui de l'intérêt qu'on a à donner, reviennent chez nous, comme reparaît un motif dominant trop longtemps oublié" (Mauss, 1923-1924 : 93)

On va donc retrouver des logiques proches de celles de marché dans les projets de volontariat comme observé à *Naturatica* et *Aquatica* quoique de manière très différente, mais aussi et surtout des logiques humanitaires, des logiques de don, premières motivations des volontaires et (a priori) des associations-hôtes. Si la cause sociale et environnementale est bien l'impulsion première de la rencontre entre volontaires et hôtes, c'est en revanche par des mécanismes institutionnels et marketing qu'elle va être rendue possible.

6.1 L'ASSOCIATION MARCHANDE : ENTRE CONTRAT ET LIBERTÉ

"le don, c'est rendre le receveur libre de donner. Ou encore : donner, c'est une forme de circulation des choses, une forme de transfert qui libère les partenaires de l'obligation

contractuelle de céder quelque chose contre autre chose. Et, inversement, on définirait le contrat comme le fait de priver l'autre de la liberté de donner. Ce faisant, on renverse la façon habituelle de poser la question : au lieu de se demander pourquoi on donne, on se demande pourquoi il peut être préférable de priver l'autre de sa liberté de donner” (Godbout, 2004 : 179)

Cette définition nous laisserait penser qu'on a soit le contrat soit le don, ou encore soit l'obligation, soit la liberté. Sur le terrain, j'ai pu observer un système où les deux jouaient de concert, se servant mutuellement. La volonté de don des volontaires les pousse à s'engager dans des projets qui sont encadrés par des contrats réalisés par et entre les associations en présence. Ces contrats, par la structure qu'ils offrent, rendent possible à leur tour la réalisation du don volontaire conventionnel mais également d'autres formes de don et réciprocity initiées par les participants sur le terrain. C'est, on le verra, par les interstices de liberté laissés entre les mailles de la structure (de Certeau 1990, 1994 in Bargain et Camus, 2017) que vont se jouer d'autres formes de réciprocity via la cocréation de valeurs dans l'expérience (Bargain, Camus, 2017 :12). Un cadre, une scène, un scénario va être cocréé entre les hôtes et les volontaires, rendant possible une plus grande richesse expérientielle du projet.

En fait, durant celui-ci, je ne pouvais m'empêcher d'avoir cette impression de jeu, d'expérience surjouée comme si tout était théâtre et marketing. Et pour cause, la plupart de mes co-volontaires décrivaient l'expérience qu'ils étaient en train de vivre en termes de : extraordinaires , *overwhelming* (submergeant), incroyable, intense,...Des qualificatifs qui me paraissaient un peu exagérés, un peu forcés, comme si l'expérience devait absolument coller à *l'image* qui en est vendue. Image prévoyant une juste manière d'interagir et de ressentir, structurant les interactions.

Je les voyais se lier d'amitié avec quelques locaux en une vitesse à peine croyable, je me disais que ce n'était pas possible de se lier aussi aisément et aussi rapidement à autrui. Moi je n'y arrivais pas. Était-ce dû à la langue ? A ma personnalité ? Probablement en partie mais même si ces éléments peuvent jouer, ils ne sont pas suffisants pour expliquer pourquoi certains arrivaient à rendre leur expérience si émotionnellement intense. Et puis je compris qu'accéder à une certaine intensité dans l'expérience, ça se travaillait. La plupart des volontaires qui savent nouer des liens intenses (ou du moins qui en avait l'air) sont proactif quant à leur expérience.

Ils vont chercher l'émotion, ils la provoquent, très peu de relations sont ainsi spontanées et spontanément intenses. D'où mon impression de jeu, d'acte théâtrale, d'exagération.

Cet acte de de cocréation de sa propre expérience volontaire est possible grâce au jeu de structure/liberté auquel le partenariat AIESEC/Bribripa donne lieu.

6.1.1 Un don structuré:

Au niveau du don structuré, le contrat stipule les obligations et responsabilités dans le chef des participants et dans celui d'AIESEC du pays d'origine. Les obligations de participation aux événements préparatifs, assurer ses propres besoins sur place, être en possession des documents légaux, ... Des règles et des obligations sont donc à respecter afin de pouvoir faire partie du projet (et de pouvoir y rester).

En dehors du contrat lié à AIESEC, certaines règles de vie et de sécurité sur les lieux du centre Bribripa sont de mise : interdiction de fumer, de boire de l'alcool, de consommer des drogues. "Car on estime que chacun doit se respecter et doit respecter son corps, et cela passe par laisser ces choses derrière nous" (Alberto, 3 juin 2019, Salitre)

Les heures de travail et de repas sont également des règles à respecter pour le bon fonctionnement de tout le projet. Certains jours de travail n'ont pas été respectés lorsque des volontaires partis voyager dans le pays le weekend ne sont pas revenus à temps pour travailler le lundi voire le mardi également, ce qui chamboule l'organisation du projet et témoigne d'un manque de respect à l'égard des hôtes :

"La semaine dernière, certains volontaires sont arrivés très tard dans la semaine parce qu'ils étaient coincés à la frontière du Panama. Nous on n'a pas de problème à ce que vous partiez le week-end visiter le pays, on n'a pas non plus de problème à supprimer le vendredi afin que vous puissiez partir plus tôt. Mais il faut que vous reveniez pour la reprise du travail sinon l'organisation est compromise. Parfois on organise telle journée de travail chez untel mais si on se retrouve avec moitié moins de volontaires alors que c'était un gros travail on est embêté. Alors s'il vous plait, pensez à ceux qui organise, pensez à vo co-volontaires qui reviennent à temps." (Guillermo, aout 2019, Salitre)

Des règles basiques mais qui permettent le bon déroulement du projet et la bonne cohabitation avec les co-volontaires et les hôtes. Ces règles surplombent le projet mais “en dessous” jouent les libertés des acteurs. Les horaires de travail et de repas sont là pour faciliter la vie de tous et plus particulièrement des hôtes qui ont également leur vie à côté de Bribripa mais si les volontaires décident de ne pas aller travailler ou de ne pas manger, aucune sanction n’est prévue... jusqu’à un certain point. Si un volontaire venait à disgresser trop souvent il serait soit exclu physiquement du projet soit socialement. L’exclusion physique me fut rapportée par un volontaire *Aquatica* rencontré lors d’un de nos week-ends de congé :

Guy: Moi et mon pote on n’a pas su se lever à l’heure deux fois de suite et donc ils nous ont éjecté du projet alors maintenant ben on visite...

-mais vous aviez payé pour ce projet, ils ne peuvent pas faire ça

-si, c’était stipulé dans le règlement, on l’a lu et signé donc voilà on était d’accord en soi

Alors que Cirenas n’a pas hésité à exclure deux volontaires pour l’effraction d’une règle, a Bribripa pas de renvoi, c’est plutôt une exclusion sociale qui se passe, exclusion soit générée par le volontaire lui-même inconsciemment ou consciemment soit malgré lui. Tout se joue au niveau de la liberté disponible pendant l’expérience.

6.1.2 Un don libre :

On pourrait mesurer la réussite d’une expérience éco-volontaire par le degré d’intensité avec laquelle celle-ci est vécue, qui dépend elle-même comme nous le verrons, au degré d’implication et d’intégration des volontaires au projet et surtout aux personnes.

Globalement à Salitre, les personnes sont enclines à aider, à partager avec toi mais seulement s’ils remarquent que tu fais aussi un effort pour aller vers eux. J’ai connu des volontaires qui n’ont jamais rien partagé de plus que les stricts moments de travail avec les bribris. Tara, une volontaire états-unienne s’autoexclue constamment de l’expérience. Non pas qu’elle n’apprécie pas ce qu’elle vit mais cela ne correspond pas à sa personnalité. La nature luxuriante oui, le travail et l’inconfort non. Au final, Tara passe la moitié de son séjour à dormir ou à regarder des séries sur son téléphone. De ce fait, elle finit par être le sujet de brimades de la part des autres volontaires sur sa propension à dormir, non pas qu’elle ne soit pas appréciée mais son attitude est jugée anormale. Isaiah, un volontaire états-unien est, quant à lui, exclu malgré-lui.

Ce n'est pas faute de faire preuve de bonne volonté mais il ne place pas son énergie au bon endroit. Il se tue à la tâche pendant les heures de travail et paraît effectivement curieux des apprentissages locaux, mais Isaiah, trop silencieux et solitaire, ne prend aucune initiative pour aller chercher le contact. Il suit le groupe mais reste en retrait et passe donc inaperçu, presque *inexistent* dans l'espace que prennent les autres volontaires. Isaiah ne parle pas espagnol, ce qui rend la communication effectivement difficile. Cependant ce n'est pas la raison de son exclusion. Florian, un volontaire allemand du deuxième groupe a tout à fait réussi à faire de son expérience la plus intense possible sans qu'il ne parle espagnol. Ce qui est différent entre Isaiah et Florian c'est la propension à aller chercher le contact, à provoquer la relation. Florian n'hésite pas à rendre visite aux personnes et n'a pas peur d'être embarrassé lorsqu'il s'exprime dans un espagnol approximatif. De toute évidence, la parole ne fait pas tout. Tout un travail intuitif est à l'œuvre. On dépasse le simple langage verbal pour aller chercher d'autres moyens communicationnels. On passe par les ressentis, les émotions, les sensations pour guider l'interaction (Bargain, Camus, 2017 : 14). Tout comme moi, il a demandé à rester plus longtemps au sein de *Naturatica* avant de se rendre à *Aquatica*. Rester plus longtemps prouve déjà sa franche curiosité et bonne volonté à s'impliquer à Salitre. Ensuite, il a su s'arranger avec Claudia, une des cuisinières pour Bribripa dont le petit fils s'apprêtait justement à partir pour l'Allemagne, pour avoir des cours d'espagnol en échange de cours d'allemand. A force, il s'est créé une relation plus forte avec cette famille que les autres volontaires. Il est fréquemment invité à manger et partager des anecdotes. Ses efforts ont payé et Florian repartira de Salitre plus riche en expérience et connaissance que ceux n'ayant pas eu le courage de dépasser leur timidité, fénéantise, ou quoi que ce soit qui empêchait la proactivité. Cela rejoint le point dans l'introduction sur mon sentiment d'être moins bonne ethnographe que mes co-volontaires. Cela montre surtout à quel point l'expérience vécue, ressentie, dépend entièrement de qui nous sommes, de sa propre histoire, de son propre vécu, comme un extra bagage avec lequel nous venons et que nous oublions parfois un peu trop vite.

C'est donc entre les interstices de la structure se jouent donc la liberté des individus qui se voient la possibilité de participer activement à la création de leur expérience volontaire. Il est courant qu'un groupe entier de volontaires se lie à une famille en particulier. Bien sûr, la probabilité de se lier davantage à une famille tient beaucoup du volume de travail effectué auprès de cette famille. Ainsi, trois familles ont occupé le devant de la scène lors de l'expérience Salitréenne : celle de Kosme et Leonor, Blanca et Alberto et Juanita. Celle de Kosme et Leonor et celle de Juanita étaient les plus importantes au niveau du volontariat

pratiqué à Salitre. Ils se “partageaient” les volontaires, pour le travail à effectuer certes mais aussi et surtout pour tous ces moments extras organisés qui faisaient la richesse de la venue des volontaires.

Ainsi, le premier groupe de volontaires entretint de multiples connexions avec la famille de Kosme et Leonor. Sarah et Merari du groupe premier se rendaient très régulièrement jusqu’à la *finca* de Kosme pendant leur temps libre pour lui tenir compagnie, en apprendre davantage sur la botanique et l’agriculture bribri. Elles se rendaient également très souvent au foyer de Kosme afin d’y discuter et cuisiner avec son épouse, Leonor. Je me rendais quelques fois chez eux avec elles. Nous dégustions du riz au lait préparé par Sarah et du café pendant que Leonor, très fière, nous montrait les bijoux confectionnés par sa fille aînée. Ces bijoux, faits de matériaux naturels comme certains bois et résines trouvés sur le territoire salitréen, représentaient des papillons Morpho, des colibris et des fleurs, symboles de la culture bribri selon Leonor. Ils étaient ensuite vendus à la capitale où sa fille aînée a élu domicile.

D’autres fois, c’est Kosme qui initiait des repas avec tous les autres volontaires, il pêchait le *tilapia* qu’il élevait en pisciculture à sa ferme et les volontaires mexicains préparaient du *ceviche*, spécialité froide à base de poisson cru et de citron. Lorsque les volontaires étaient brésiliens, Kosme leur proposait de fabriquer un dérivé du *brigadeiro*, sorte de dessert à base de chocolat avec le cacao de sa ferme. Kosme, très enthousiaste, me confia un jour avoir mangé des crêpes préparées par une volontaire française avec du *brigadeiro* brésilien et qu’il avait adoré ça. Plus que de simplement déguster de bons petits plats, ce que Kosme adore par-dessus tout c’est bien de partager une expérience culinaire interculturelle.

Pour le deuxième groupe, c’est celle de Juanita qui fut mise à l’honneur dans les relations entretenues. Plusieurs événements extra ordinaires furent organisés par Juanita et sa famille. Parmi ceux-ci, l’élaboration de *chicha*, boisson de maïs fermentée à propos de laquelle Kosme avait dit qu’elle était généralement réservée aux membres de la communauté. La famille avait également proposé au groupe de passer une nuit à la *cabana*, une grande structure de bois située en contre-bas dans une partie boisée de leur domaine, près de la rivière. Ils expliquaient qu’il y a quelques années les hommes se rendaient parfois là pour y passer du temps entre eux ou pour y faire des siestes en journée. Il fallait monter un petit escalier pour accéder à l’entrée de sorte que la cabane se trouvait en hauteur par rapport au sol. Le toit était recouvert de *Zacatón*, un feuillage séché utilisé pour ce type de structure, et l’intérieur était complètement vide. Je n’ai malheureusement pas participé à cette expérience nocturne puisqu’à

ce moment j'habitais chez Briana et l'invitation fut faite une des journées de grosse pluie. Il plut ainsi toute la journée et toute la nuit et me rendre jusque chez Juanita aurait été trop dangereux avec un sol glissant et un pont à traverser. J'interrogeais néanmoins les volontaires ayant passé la nuit à la cabana, la nuit ne fut pas du tout reposante selon eux, ils avaient l'impression de dormir directement en forêt avec les bruits de la nuit et de la pluie et les intrusions incessantes des moustiques. Mais le plus important fut leur participation, leur enthousiasme dans leur volonté d'expérience et d'apprentissage. Heriberto, l'ex-mari de Juanita nous expliqua que la cabane n'allait pas rester vide éternellement, ils comptaient installer des hamacs au pied de celle-ci et à l'intérieur pour que la famille et d'autres volontaires puissent s'y reposer. Heriberto est d'origine boruca, il vient de Boruca, situé non loin de Buenos aires et Salitre. Il possède une habitation là-bas mais fait des allers retour jusqu'à Salitre car c'est là qu'il a de la terre à travailler. Alors il loge un temps chez Juanita le temps de travailler ses terres puis il repart un moment chez lui et ainsi de suite. Il n'a pas eu d'enfants avec Juanita mais fait tout de même partie de la famille. Lui et Jimmy, le gendre de Juanita, ont l'habitude de travailler ensemble et c'est avec eux que les volontaires ont énormément travaillé durant le mois d'aout et de septembre.

Enfin, la dernière famille à avoir joué un rôle important durant mon expérience de terrain fut celle d'Alberto, particulièrement les dernières semaines de mon séjour. Ils ont été la famille d'hôte de Briana lorsqu'elle est arrivée à Salitre et ils l'ont adoptée comme un membre de la famille. Même lorsque Briana a loué sa propre maison, pas très loin de chez eux, ils sont restés très proches. Il est rare que Briana passe une journée sans aller rendre visite à un des membres de la famille, que ce soit pour offrir son aide ou tout simplement prendre des nouvelles. Briana a beau se sentir coupable de ne pas en faire assez pour la communauté, elle est tout de même très dévouée à cette famille. Par conséquent, comme je suivais de plus en plus Briana dans son quotidien, je fus très vite introduite dans cette famille et je me senti aussitôt à l'aise avec eux. Je participai ainsi à bon nombres d'anniversaires, de *baby showers*, de fêtes d'enfants, de repas. En dehors de ces événements extra ordinaires, je pu également avoir le loisir de partager quelques fragments de leur quotidien.

C'est donc dans les interstices de liberté, entre les mailles du filet (de Certeau 1990, 1994 *in* Bargain et Camus, 2017), que se crée les possibilités de relation et donc d'expériences de don. Les points qui vont suivre portent plus particulièrement sur les différentes dimensions dans lesquelles apparait le don à Salitre : le partage de nourriture, le don de soi (et dans l'art), les

transmissions de savoirs et finalement le don dans l'évènementiel qui s'applique à la communauté globale de Salitre.

6.1.3 Le partage de nourriture :

C'est probablement, avec le travail, le domaine où le don est le plus visible, le plus manifeste. Symbole de vie, de richesse, de réunion, partager sa nourriture est un acte altruiste et solidaire par excellence. Elle se trouve "au seuil du social et du biologique, de l'idéal et du matériel, du sensoriel et de l'imaginaire, du médical et du symbolique" (Van Troi, 2019). C'est aussi le moyen le plus facile pour manifester l'envie d'initier et de maintenir une relation avec autrui. Trois événements en particulier illustre bien cette importance du partage de nourriture dans le rapprochement et renforcement du lien entre groupes et individus : le Food Village, le dîner d'adieu chez Kosme pour le groupe premier et les adieux entre le groupe deux et Juanita

6.1.3.1 Le Food Village

Environ à la moitié de chaque projet, AIESEC organise un évènement à la capitale : le « Food Village ». Les volontaires des différents projets organisés par AIESEC Costa Rica sont invités à faire découvrir des spécialités de leur pays et à passer un moment convivial entre eux et les membres AIESEC. Le groupe premier, étant donné la situation financière serrée de certains, décide de rester à Salitre au lieu de se rendre à la capitale pour assister à l'évènement. Les plus investis prennent alors l'initiative d'organiser leur propre Food Village à Salitre en invitant les locaux proches de Bribripa à y assister. L'idée est que les volontaires cuisinent pour eux les plats de leur pays respectif. *"C'est mieux hein cette idée que d'aller à la capitale avec AIESEC, au moins là on peut se rapprocher des locaux, organiser quelque chose d'amusant, de voir Salitre différemment que de toujours partir les weekends"* (Paloma, 19 ans, Mexique)

L'évènement est prévu toute l'après-midi à Bribripa. Les volontaires s'affairent à cuisiner la matinée des spécialités de leur pays. On a droit à du *mofongo*¹ et du *coquito*² du Puerto Rico, du Mexique on nous offre leur traditionnel guacamole accompagné de tequila, les USA décident de servir des pancakes et du *mac and cheese*. Matthias, le seul volontaire français décide de servir du vin rouge d'Espagne à défaut d'avoir du français mais le clin d'œil est là... Quant à moi, étant d'origine marocaine je décide de cuisiner un plat marocain à base d'œuf et de tomate

en expliquant que la Belgique accueille une relative grande population d'origine marocaine et que celle-ci fait totalement partie de l'expérience belge à mes yeux. Nous avons dressé les tables en bois brut avec de larges nappes de papier rouge et des fleurs cueillies plus tôt sur le domaine Bribripa et alentours sont disposées dessus. L'endroit est presque méconnaissable tant il y a de l'animation, des couleurs et du bruit. Les invités arrivent par familles les unes après les autres. D'abord Alberto et Blanca accompagnés de leur fils Isaac et de leur beau-fils Ricardo. Ensuite un couple, Heriberto (qui n'est pas Heriberto, ex-mari de Juanita) et Michelle. Puis Juanita accompagnée de sa fille Vanessa, Jimmy, leurs enfants et Greybin. Kosme et Leonor ne sont pas là mais les jumeaux Keyvin et Keilor sont présents. Et finalement Guillermo et sa femme Estraya se joignent aux autres. Ils s'installent tous aux tables et paraissent être dans l'expectative, ne sachant pas trop à quoi s'attendre. Je doute en effet que de tels événements sous l'initiative de volontaires se produisent souvent à Salitre. Mais l'ambiance festive et la bonne humeur générale régnant parmi les volontaires affairés les font sourire. Avec cette initiative, les volontaires du groupe premier ont réussi à se réappropriier les lieux et d'une certaine manière espèrent ainsi « rendre » à leur tour aux salitréens l'invitation. C'est également une façon de les remercier pour la patience et le dévouement que la plupart des personnes ont à l'égard de l'encadrement des volontaires. Cuisiner pour eux c'est dire merci à Estraya, Blanca et Leonor pour la nourriture qu'elles cuisinent tous les jours pour les volontaires. C'est dire merci à Kosme, Alberto, Guillermo, pour leurs enseignements sur leur philosophie de vie. C'est dire merci à Jimmy pour sa transmission d'une éthique du travail forte. Et enfin, c'est dire merci à Juanita pour son incroyable hospitalité et pour la figure maternelle qu'elle représente.

Cependant, une gêne persiste pendant l'événement, celle d'une prise de conscience de deux groupes formés, les locaux d'une part, les volontaires d'autres part, ce que l'on voulait justement éviter. Cette séparation s'est faite de soi puisque d'une part eux étaient les invités et donc prenaient place à table et les volontaires cuisinaient dans l'espace cuisine, ce qui fait qu'au moment de s'installer à table les groupes étaient déjà formés. J'entendais en cuisine des chuchotements qui témoignaient de ce malaise : « ça ne vas pas, y a à trop de séparation là », « il faut que des gens aillent s'installer avec eux pendant qu'on continue de cuisiner ». Avec deux autres volontaires, je pars m'installer à une grande table, celle à laquelle est attablée Juanita et sa famille ainsi que le couple Heriberto et Michelle.

Les plats sont servis, les boissons aussi. Une autre gêne apparaît et réside dans le fait des bouteilles d'alcool trônant sur la table. L'alcool, en effet, ne fait pas partie du quotidien des

gens respectables à Salitre. Il est assez mal vu d'en consommer sauf en de rares occasions comme en ce jour ou pendant des soirées dansantes organisées par des associations à Salitre, et en des quantités très limitée. Les personnes qui consomment de l'alcool régulièrement sont très mal vus dans ce village chrétien où la sobriété et la modération sont prônés. C'est pourquoi les personnes autour de la table où sont déposées les bouteilles d'alcool rigolent avec gêne de se trouver si près et retirent les bouteilles du champ de l'objectif lorsque des photos sont prises. Heriberto fait le clown en prenant la bouteille de tequila et en faisant mine de poser avec pour la photo. Juanita rigole beaucoup moins et paraît réellement gênée. La gêne se dissipe cependant assez vite et tout le monde profite du repas. Après le repas, les volontaires sont invités à regarder un match de foot chez Marco tandis que tous les autres invités retournent chez eux.

Ce Food Village, malgré quelques petits moments gênants fut une réussite, il a aussi été une activité centrale dans le renforcement des liens entre le groupe premier et les locaux. L'initiative fut une démonstration forte de l'envie des volontaires de s'engager dans une réelle relation avec eux. D'utiliser la liberté dont ils disposent au bénéfice d'une relation basée sur l'échange, l'amitié, l'entraide.

6.1.3.2 Adieux officiels, adieux officieux

La sixième et dernière semaine du groupe premier à Salitre n'est pas une semaine dédiée au travail mais bien aux adieux. Pour les locaux c'est un cycle qui se boucle, la séparation d'un groupe de volontaires et, dépendant de la période de l'année, l'accueil d'un autre groupe. C'est également le moment de parachever les apprentissages, d'aller glaner les quelques informations qu'il manque. Bidirectionnels, ces apprentissages sont finalisés par une dernière série d'échanges : D'informations d'abord, les volontaires compléteront leurs connaissances de la culture bribri par des visites à domicile ou des conversations individuelles avec l'un des locaux. Pour le groupe premier, cette sortie est organisée le lundi et c'est le mardi soir qu'a lieu le dîner chez Kosme.

Ce dîner fut en quelque sorte le résultat des relations privilégiées entretenues avec certains volontaires comme Sarah, Merari, Dalia, Sullyam et Ruben qui, régulièrement, montaient jusqu'à sa ferme afin de discuter avec lui et d'apprendre davantage. Ces volontaires le faisaient lors de leur temps libre, de manière tout à fait spontanée. En plus de ces visites à la ferme, ces

volontaires rendaient également visite au reste de la famille à leur domicile, y restait des heures à discuter et boire du café. De ces visites naissaient des initiatives ouvertes aux autres volontaires. Ainsi quelques diners furent organisés dont celui d'adieu, apothéose de cette expérience submergeante vécue et décrite par les volontaires.

Ce soir-là, un mardi pour être plus précise, tous les volontaires sont invités à prendre le repas chez Kosme. Léonor a cuisiné du riz, des haricots et des légumes, repas très classique, mais marque le coup en préparant du *arroz con leche* / riz au lait à l'écorce d'orange avec l'aide de Sarah. En plus de ce repas du guacamole est servi préparé par les autres volontaires mexicains. Voir tous les volontaires réunis dans la pièce de vie de Kosme et Léonor, rend le moment extrêmement festif et intimiste, la pièce n'étant pas très grande et uniquement éclairée par quelques ampoules à la lumière chaude. Tout le monde bouge autour de la table et sert de guacamole et de riz au lait. Cette petite effervescence humaine est agrémentée des aboiements des minuscule chiens vivant dans la résidence. Seuls les jumeaux Keilor et Keyvin se tiennent légèrement à l'écart et observent...tout comme leur père qui se tient dans un hamac dans un coin. Kosme observe en silence le déroulement du repas, il ne dit rien mais sourit, l'air satisfait. Pendant que tout le monde mange, Sullyam a l'idée que l'on s'échange tous nos carnets afin d'y écrire des petits mots, des souvenirs et des adieux. Souvenez-vous, je n'étais pas la seule à posséder des carnets. En véritables reliques commémoratives de l'expérience vécue et partagée, ces carnets atteignent une dimension supérieure alors qu'ils accueillent les traces du passage des autres volontaires et les relations créées entre eux. A la fin de la soirée, nous avons droit à un traditionnel discours façon « Kosme », c'est-à-dire long et passionné, quoique celui-ci était particulièrement long. Malgré l'exceptionnelle longueur de son discours et notre état de fatigue émotionnelle et physique avancée, chacun de nous écoute avec respect ce qu'il a à dire.

A la fin, Kosme nous sort un grand carnet d'adresse en cuir et nous demande de tous y inscrire notre nom et nos contacts afin que nous puissions garder le contact après notre départ. Avant de nous le passer, il explique qu'il a ce carnet depuis quelques années et qu'il est déjà pas mal rempli, il dit cela avec beaucoup de fierté en tournant les pages pour que nous puissions voir les pages noircies de noms et de numéros de téléphone. J'ai eu comme l'impression d'un collectionneur montrant les collections acquises au fil des années. Seulement, les contacts des anciens volontaires ne sont pas les seules choses que Kosme était fier d'avoir rassemblées. Pendant que nous inscrivions nos données dans le carnet, Kosme sort des photographies prises avec d'anciens volontaires et nous explique qui ils sont avec un grand sourire. Il est touchant et même surprenant de voir à quel point l'accueil des volontaires à Salitre affecte de manière

relative les personnes ici. J'avais tendance à penser, avec la grande rotation de volontaires qu'il y avait, que les locaux faisaient en sorte de ne pas s'attacher aux personnes qu'ils rencontraient. Mais c'est tout le contraire qui se passe, les salitréens cherchent à garder contact avec certains volontaires, à garder trace de leur passage dans leur vie. Il peut y avoir de l'attachement qui se crée entre les personnes des deux groupes rendant la séparation plus difficile encore. Lorsque j'interroge Sarah sur son ressenti deux mois après son départ de Salitre, elle m'explique que les semaines qui ont suivi son retour à la maison elle se sentait vide, comme si elle y avait laissé une part d'elle-même. Cet attachement émotionnel peut même subsister des années plus tard comme en témoigne Jezùs lors d'une soirée passée en sa compagnie :

« Je me souviens d'une volontaire chilienne il y a quelques années. J'étais très attachées à elle. Je lui ai même écrit une chanson. J'ai toujours rêvé d'écrire une chanson à une femme, alors je l'ai fait. On était très proche mais malheureusement avec les problèmes de guerre des terres que Salitre a connu, j'ai dû partir m'occuper de ça. » (Jezùs, septembre, 2019)

6.1.3.3 Du yuka, du chicharrón et des adieux

Le volontariat du groupe deux s'est déroulé de la mi-juillet à fin août. C'est chez Juanita que la plupart du travail agricole est effectué. C'est donc avec Juanita et sa famille que le deuxième groupe partage le plus. On peut dire que le groupe de volontaires raffole de Juanita et son sens de l'hospitalité. Le travail à cette période n'est pas spécialement difficile mais les pauses goûter chez Juanita peuvent durer assez longtemps. Elle prend soin de cuisiner quelque chose de différent à chaque fois sachant que le groupe est assez gourmand. Après quelques heures de travail dans la partie boisée pendant lequel on attend impatiemment que l'heure de la pause soit annoncée, on remonte vers la maison, on enlève nos bottes à l'extérieur et on s'installe soit sur les différents fauteuils dépareillés et usés installés dans la cuisine, soit sur le carrelage brillant et frais. Des verres de jus de maracuja ou de canne sont déjà servis et alignés sur la table attendant d'être pris par chacun. Le reste du jus repose dans un très grand seau qui fut probablement un pot de sauce avant d'être le récipient assigné du jus. Le jus est fait maison et parfois, lorsqu'il s'agit de jus de canne en particulier, si l'on va trop loin avec la louche dans le seau on remarque des fourmis dans le fond. Elles sont inévitables et il suffit de ne pas racler le fond pour ne pas les prendre avec. Mais ce qui attire l'attention de tous, c'est ce qui repose dans les casseroles ou assiettes couvertes. Serait-ce des galettes de maïs ? Du yuka et du chicharrón ?

Des *arepas* ? Cela devient presque un jeu de devinette entre les volontaires. Après que tout le monde se soit servis, on s'installe, on déguste et on discute avec Juanita. Sa fille, Dayana, et Greybin, son petit-fils assistent régulièrement à ces moments. Les conversations portent sur la nourriture des pays respectifs, les endroits visités au Costa Rica, de la famille, les projets agricoles de Juanita qui est très fière de son domaine. Les conversations sont régulièrement interrompues par les enfants de Dayana et Jimmy ou par les animaux du domaine de Juanita.

Tout comme les adieux entre Kosme et le groupe premier, les adieux entre Juanita et le deuxième groupe représentent le résultat de relations bâties et entretenues durant six semaines. L'initiative de marquer le coup est venue de Juanita et Heriberto. Cet ancien couple souhaitait cuisiner le yuka et le *chicharrón* « à l'ancienne », dans la partie boisée en contre bas de la maison, là où se trouve la *cabana* où les volontaires ont passé la nuit une fois et là où le gros du travail chez Juanita s'est effectué. Le moment est organisé pendant les heures de travail du dernier jour de travail prévu chez Juanita. Sont présents Jimmy, Dayana et leurs enfants, Greybin et bien sûr Juanita, Heriberto et l'entièreté du groupe deux. Juanita s'occupe de faire bouillir le yuka dans une casserole déposée sur des braises tenue par des blocs de ciments et Heriberto a pour soin de rôtir la viande et de la faire passer dans une huile ensuite. La préparation génère de la fumée donnant à l'atmosphère des lieux un rendu d'autant plus dense et trouble que le soleil ne filtre que par quelques trouées à travers les arbres.

La nourriture est servie ensuite avec du sel et du citron sur une grande feuille de bananier. Chacun s'installe sur des grosses pierres au sol, dans les hamacs en dessous de la *cabana* ou sur les marches menant à celle-ci. Heriberto vient s'installer dans un des hamacs à côté de moi et me raconte avec de grands gestes sa mésaventure de la nuit passée :

Cette nuit, une chenille a traversé mon visage, mais c'était une chenille venimeuse, une grande chenille venimeuse. Elle a traversé mon visage comme ça, je n'ai rien senti sur le moment puis j'ai eu mal, très, très, très mal, c'était insupportable ! J'ai appliqué de l'arnica² et après un moment ça a été mieux. Là ça va mieux mais je sens encore un peu.
(Heriberto, Aout 2019, Salitre)

Il est très facile de discuter avec Heriberto malgré mon espagnol limité. Il adore parler, il est très énergique et à soixante ans passés, il tient sa forme. Ce qu'il aime par-dessus tout c'est

² L'arnica appliquée est encore sous sa forme végétale. On fait macérer les feuilles dans de l'eau bouillante et on les applique à l'endroit désiré.

manger, déguster quelques *Bohemia*, une bière nationale, et travailler la terre. Il prévoit de défricher une grande parcelle de terre plus haut dans la montagne, défrichage auquel j'aurai l'occasion de participer avec le groupe trois.

Lorsque tout le monde a terminé de manger, Heriberto demande à tous de se mettre en cercle main dans la main. Il initie quelques petits jeux comme ceux qu'on pourrait retrouver dans les colonies de vacances pour enfant. Il est marrant de voir les adultes se prendre autant au jeu que les jeunes volontaires, l'esprit est bon enfant, dans la simplicité, au milieu des arbres et du reste de fumée qui s'élève vers la cime des arbres. Le jeu ne prend qu'une dizaine de minutes. Le moment des adieux en tant que tel est arrivé. Juanita et les membres de sa famille font le tour des volontaires, des étreintes et des mots d'adieux sont échangés. Quelques larmes sont également versées parmi deux volontaires brésiliennes. Lorsque Juanita arrive à moi, elle dit en rigolant « Ah non toi tu ne pars pas toi, tu vas rester pour toujours ». Elle fait bien sur référence au fait que je sois restée malgré que mon premier groupe soit déjà reparti il y a six semaines.

6.2 DU DON DE SOI ET COMMUNAUTÉ ÉLARGIE

Globalement, le volontariat et dans ce cas-ci, l'éco-volontariat peut être vu comme un don de soi par la co-construction de l'expérience volontaire. Le volontaire peut être défini comme une « personne porteuse d'un projet existentiel, à la recherche d'une activité de loisirs conciliant à la fois une activité de récréation et de récréation (Équipe MIT3, 2008) au sens de « reconstitution du corps et de l'esprit » (Knafou, 1997, p. 198 *in* Bargain, Camus, 2017 : 5). En s'impliquant "corps et âme" chaque volontaire transfère un peu de soi dans l'expérience et créent ensemble une expérience collective sensible, ou, phénomène sensible total, pour paraphraser Mauss et son concept de phénomène social total (1923-1924). Ce que je veux dire par là c'est que le contexte de l'éco-volontariat réunit tous les éléments propices à la création d'une expérience sensible collective intense. Selon Mauss, "Le « temps » est nécessaire pour exécuter toute contre-prestation" (Godbout, Caillé, 2000 : 95) mais le temps étant justement limité dans le cas du volontariat, les conditions doivent pouvoir offrir de l'intensité afin de permettre la réciprocité, de sorte que le programme soit "court mais intense", ou en d'autres termes, efficient. Des individus étrangers les uns aux autres (la plupart du temps), convergent dans un but commun, vivent ensemble six semaines dans un univers social et environnemental

différent du leur et relativement clos. Le projet leur promet une aventure intense et utile qui se construit collectivement et qui apporte des bénéfices tant pour la collectivité qui les accueille que pour les individus qui y participent. L'expérience intense est apportée via une offre polysensorielle et émotionnelle pour autant que les participants y *mettent du leur*. Ainsi, les volontaires s'engagent librement dans une relation à l'autre, via le don de soi. Et c'est bien cela que fait le don, il engage la relation et la maintient.

Au don de soi s'ajoute des bénéfices pour soi. Chaque partie est susceptible de retirer des bénéfices de la relation engagée. Quand bien même les volontaires sont mus par une volonté de s'engager dans un projet honorable, altruiste, ils en retirent des bienfaits personnels.

Premièrement, une telle expérience a des effets "au niveau de leur vie, du sens de leur existence, de leur cheminement personnel (Rigaux, 2004 : 9). S'engager dans un projet qui fait sens pour eux leur permet d'apporter de la cohérence à leur existence, de rapprocher l'action aux valeurs défendues. Il apporte une plus-value prospective quant à leurs études ou carrière professionnelle. Certains volontaires sont en effet déjà très investis dans l'agriculture durable et se sont engagés dans les projets pour cette raison précise :

« J'ai choisi Naturatica parce que dans la description ça disait avoir un lien avec l'environnement et la reforestation. Et ça a un lien avec mes études et je voulais en apprendre plus sur les techniques agricoles indigènes. Je voulais apprendre et expérimenter de nouvelles choses qui pouvaient m'aider pour mon futur. (Sullyam, 20 ans, Puerto Rico, groupe 1)

Sullyam a déjà un lien avec l'environnement et sa conservation via ses études et c'est notamment parce que *Naturatica* peut lui apporter connaissance et expérience supplémentaires bénéfique pour son avenir qu'elle décide de s'y engager.

Pour Dalia, une volontaire mexicaine, le projet lui permet de mieux appréhender d'autres perspectives, de confronter sa vision du monde à d'autres, éloignées de ce dont elle a l'habitude tout en lui offrant un cadre agréable :

« Il y a plusieurs raisons qui expliquent pourquoi j'ai choisi Naturatica, je voulais élargir mes idées, intégrer d'autres perspectives sur des choses simples comme la vie, l'agriculture, les communautés. En tant que concepteur industriel on se doit d'avoir de l'empathie afin de pouvoir s'entendre avec les gens et comprendre leurs besoins afin de pouvoir les aider au mieux. J'ai toujours voulu être au plus près de la nature et de la mer. Du coup le pays me

donnait l'opportunité d'être proche de la mer et entourée d'une belle nature, d'être proche de personnes qui en prennent soin et la respectent d'une manière plus spirituelle » (Dalia, 19 ans, Mexique, groupe 1)

Les projets *Naturatica* et *Aquatica* offrent une expérience sensorielle originale, intense puisqu'il prend place dans un cadre environnemental particulièrement coloré, dense et vivant. Le choix des volontaires d'effectuer des projets au Costa Rica ou dans d'autres pays tropicaux est motivé, en partie, par la promesse d'une expérience immersive exotique, sauvage, dans une nature brute, loin de tout confort moderne. L'idée de s'éloigner du confort auquel on est habitué permettrait une meilleure immersion de l'expérience, un meilleur processus de la quête de sens, de sa place dans le monde, à la manière d'un voyage initiatique ou d'un retrait spirituel :

« Après, d'un point de vue plus personnel, mon but était de réellement faire une introspection sur ma vie et comment j'allais la guider dans le futur. Ici, j'ai l'espace parfait pour méditer le matin avant le travail mais aussi pendant le travail. Je voulais sortir de ma zone de confort et vivre des expériences qui ne font pas et ne feront pas partie de ma vie quotidienne, comme le fait de prendre l'avion toute seule et voyager seule sans ma famille. Je cherchais un projet qui me permettait de me connecter à l'univers, de ressentir les réelles et naturelles connections entre la Terre et moi-même et entre les gens de tous horizons, disciplines et pays » (Dalia, 19 ans, Mexique, groupe 1)



Sanitaires des chambres et araignée « domestique », Bribripa

A côté de cela, le volontaire *signe* pour un apprentissage personnalisé et singulier. On apprend non seulement à travailler selon les techniques agricoles enseignées, mais aussi à adapter notre corps au travail, à la chaleur, à la montagne, à la nourriture locale. On apprend à cohabiter avec des êtres vivants qu'on n'a pas forcément l'habitude de côtoyer (scorpions, singes, cigales,

araignées, grenouilles, lézards, chiens, mais aussi...humains). On apprend à les tolérer dans notre intimité et à les respecter ou au contraire à les chasser voire tuer selon ce qui est acceptable de faire ou ce qui est requis :

Le projet était une expérience épanouissante et le travail était réellement axé sur la connaissance de la communauté, des plantes qui poussent là, de la culture durable d'une communauté, au milieu de la jungle, la manière dont ils vivent. Je pense que par le fait de vivre le projet tu as une chance de changer ta perspective de bien des façons. En vivant avec des gens qui étaient au début des étrangers et en devant partager une chambre à deux ou trois, manger tous ensemble et travailler avec eux permet d'embrasser les différences entre nous mais d'une façon qui nous aide à les accepter et à apprendre d'eux. C'est vraiment génial la manière dont la communauté nous enseigne sur leur cosmovision et partage leurs connaissances spirituelles. Le seul point négatif fut probablement que l'eau pour prendre la douche soit si froide ! (Dalia, 19 ans, Mexique)

Finalement, on apprend à exercer notre humanité, non pas dans un sens dichotomique à celui de "nature", mais dans le sens de tout ce que peut nous apporter l'altérité. La rencontre du vivant, retrouver le respect et la promiscuité de l'environnement entier. Autant de personnes venues de contextes différents ne peut que nous mener à questionner notre propre contexte, à nous décentrer afin de mieux assimiler ce que l'autre a à nous apprendre.

Les bribris l'ont bien compris lorsqu'ils ont mis en place le projet. Plus qu'un projet technique de travail agricole et de conservation de l'environnement local, c'est un projet de valeurs humanistes qui est visé :

Les gens de la communauté sont si accueillants, ils ont l'habitude de nous inviter chez eux pour parler et partager une conversation sur n'importe quel sujet : notre pays, la nourriture, leur culture, sur les volontaires passés et les expériences vécues avec eux... Aussi, avec le groupe de volontaires on a créé une sorte de famille puisqu'on voyageait ensemble partout dans tous les endroits qu'on voulait. (Dalia, 19 ans, Mexique, groupe 1)

Six semaines avec des étrangers, ça crée forcément des liens. D'autant plus que les expériences vécues impliquent des moments émotionnels et sensoriels forts, intenses. Des couples et des amitiés durables se sont formées et dissout, des tristesses ont été adoucies, des joies partagées, des peurs révélées. Comme Dalia le dit, le groupe premier fut une sorte de famille pour

beaucoup de volontaires, y compris pour moi. Lors du projet *Naturatica*, un groupe WhatsApp du groupe premier est créé s'intitulant « Los Bribris ». Aujourd'hui encore ce groupe est actif grâce à l'implication des mêmes personnes qui étaient particulièrement impliquées dans le projet. Comme beaucoup de ces volontaires proviennent du Mexique et du Puerto Rico, certains d'entre eux s'arrangent pour se rencontrer quelque part. Mais surtout, la plupart partagent leur quotidien et inquiétudes avec tout le groupe, en ce moment plus que tout, l'année 2020 connaissant des phénomènes mondiaux touchant d'une manière ou d'une autre la planète entière. A l'instar du premier groupe, les groupes deux et trois ont également créé un groupe WhatsApp. Alors que pour le deuxième groupe de volontaires, dont les membres furent particulièrement proches émotionnellement, le groupe WhatsApp continue à être alimenté aujourd'hui, celui du troisième est mort, une fois le projet fini, la plupart des volontaires l'ont (progressivement) délaissé. Ceci dit, comme expliqué plus haut, les liens entre les membres du groupe trois manquaient d'intensité, l'expérience relationnelle entre ses membres fut moindre.

Ce lien qui persiste entre les membres du groupe un et deux peut s'expliquer par le fait que ses membres ont vécu des expériences hautement émotionnelles. Peu importe l'endroit d'où ils proviennent, leur histoire personnelle, leurs origines sociales ou culturelles (Graburn, 1983 *in* Bargain et Camus, 2017) ils sont tous reliés par une même expérience intense émotionnellement qui transcende les différences. Un peu à la manière d'inconnus ayant vécu une expérience traumatisante et se sentant reliés par elle longtemps après, mais sur une note plus joyeuse. Ce lien qui réunit un certain nombre d'étrangers autour d'un même projet en partie altruiste crée un espace particulier, une communauté élargie d'étrangers (Titmuss, 1972, Godbout : 2004)

A ce propos, Rigaux explique : “il est nécessaire que des associations favorisent un agir éthique des individus, orienté vers d'autres valeurs que l'intérêt personnel. C'est ici que l'on retrouve toute l'importance du milieu associatif où s'engagent des bénévoles, rendant possible par le cadre qu'il propose, la rencontre avec des inconnus” (Rigaux, 2004 : 9). L'auteure exprime bien ici la manière dont est impulsé la rencontre entre individus venus des quatre coins du monde, réunis par une volonté commune de faire partie d'un projet éthiquement valorisé impliquant le don de soi à des inconnus. Globalement, on a un groupe d'inconnus qui se mobilisent afin d'aller à la rencontre d'un autre groupe d'inconnus. Ainsi se crée un espace particulier, une communauté de destin avec des inconnus (Ibid. : 8). Espace de dons, espace de partage, espace d'expériences individuelles et collectives, sensibles et sociales. Rigaux résume en ces termes la signification de cet espace particulier collectivement créé : “Le lien entretenu par l'engagement

volontaire, s'il se situe effectivement comme un échange, renforce l'adhésion à un monde commun et revivifie l'espace public : l'étranger est devenu familier, l'inconnu intéressant pour ma vie personnelle (...) Par l'effort renouvelé de s'intéresser à la vie d'inconnus, les volontaires élargissent chaque fois les limites du monde commun - celui que l'on partage avec des inconnus - et renforcent leur investissement de ce monde" (Rigaux, 2004 : 8-9)

Dans le chef des locaux à présent, parmi les bénéfices retirés par le système de volontariat par les locaux on compte bien sur les avantages pécuniers, le projet *Naturatica* créant une source de revenus pour les familles investies à Bribripa. A ce sujet, des conflits peuvent survenir entre les différentes familles. Comme cette histoire entre Léonor et Blanca, cette dernière étant l'épouse d'Alberto, président de Bribripa, a un avantage quant au choix du volume de travail effectué, le salaire suivant ce volume de travail. Lors d'un weekend d'août, je croisai Léonor pendant que j'allais laver mon linge au coin lessive près des chambres. Elle était occupée à nettoyer les chambres et faire laver la literie. Cela faisait un moment que je ne l'avais plus croisée étant donné que j'avais mis le travail volontaire de côté et que je me concentrais sur d'autres aspects du quotidien. On se salue et on échange quelques paroles mondaines mais notre échange est bref. Je retourne chez Briana et lui raconte avoir vu Léonor laver les chambres. Elle paraît surprise :

« Léonor lavait les chambres ? C'est bizarre. Normalement c'est Blanca qui s'occupe des chambres. Mais je sais que Léonor s'était plainte parce que Blanca s'occupait trop des volontaires... dans le sens où elle « prend tout le travail » et Léonor aimerait aussi toucher un peu plus d'argent tu vois ? » (Briana, août 2019, Salitre)

De la concurrence intervient donc entre les membres de la communauté, chacun voulant profiter d'une source de revenus supplémentaire. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de creuser l'aspect économique de Bribripa. Il aurait été très éclairant de comprendre comment le revenu généré par le volontariat est ensuite redistribué entre les membres de la communauté, qui décide de ces questions, comment sont réparties les tâches dans le temps, ... Je me souviens d'une remarque de Briana quant au fait que la concurrence entre Blanca et Léonor, qui sont amies je précise, avait également lieu au sujet de qui allait héberger les volontaires Peace Corps chez eux, cela étant également une source de revenu. Kosme et Léonor ayant hébergé deux fois de suite les volontaires précédent Briana, Blanca s'en fut se plaindre auprès de Guillermo et

d'Alberto. C'est ainsi que Briana atterrit chez eux à la place de chez Léonor et Kosme, ce qui la réjouit :

« Loger chez Blanca et sa famille est vraiment quelque chose pour lequel je suis reconnaissante. Pas que j'aurais pas aimé chez Léonor, mais ça se serait sûrement passé différemment et bon j'ai pas un lien top avec eux, je me sens souvent comme jugée. Je ne sais pas comment expliquer comment je me sens mais la manière dont les jumeaux me regarde, j'ai l'impression qu'ils ont un regard jugeur. C'est peut-être mon imagination mais j'ai jamais eu ça avec Blanca et sa famille. Au contraire, ils m'ont accueilli comme une des leurs. D'ailleurs c'était très difficile au début parce que Blanca ne savait pas très bien quoi cuisiner pour moi alors que...elle aurait très bien pu me donner la même chose qu'à eux tu vois ? Mais elle voulait absolument que l'argent que Peace Corps leur versait pour moi soit bien dépensé pour moi et donc elle achetait du thon et de la viande alors que eux ne mangeait pas spécialement carnivore puisque ça coute cher. Je me sentais trop mal. Surtout que bon, elle m'ouvrait une boîte de thon et me la déposait sur la table, comme un chat (rires). Jusqu'au jour où, quand je me suis sentie plus à l'aise, je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle n'était pas obligée de dépenser jusqu'au moindre centime l'argent de Peace Corps pour moi qu'elle pouvait garder une partie pour elle et la famille. » (Briana, aout 2019, Salitre)

Blanca avait sûrement peur du « qu'en dira-t-on » et souhaitait être la plus transparente possible au niveau des finances jusqu'à se Briana la rassure et lui permette de considérer l'argent de Peace Corps comme une source supplémentaire d'aide financière pour la famille entière.

Ensuite, la communauté bénéficie bien sûr de main d'œuvre pour le travail agricole et les menus travaux manuels à faire au sein de Bribripa ou chez les personnes investies dans celui-ci. D'ailleurs, à ce propos, chacun bénéficie de manière décalée du travail effectué par les volontaires. Tout ce travail s'insérant dans un système cyclique où les volontaires de cette année bénéficient de l'œuvre des volontaires de l'année passée. Le travail étant de nature agricole, un temps long doit être envisagé. Il y a donc décalage entre le moment où le travail est réalisé et le moment où son fruit est récolté. Nous mangions donc parfois du riz et des haricots qui avaient été plantés par les volontaires des groupes précédents, il y a des mois de ça. C'est Kosme qui, lorsqu'on coupait le maïs mûr, nous en fait la remarque en souriant : *« ce maïs a été planté il y a quelques mois par un groupe brésilien si je me souviens bien... et maintenant il va être mangé*

par vous ». Ce constat ajoute au sentiment de lien qui réunit tous les acteurs de ce système particulier qu'est le volontariat et renforce l'idée d'une communauté élargie d'étrangers, qui ne se rencontre pas, certes, mais qui ne font non pas moins partie de cette même communauté. On pourrait dire qu'à ce niveau, le volontaire donne deux fois encore, mais décalé dans le temps cette fois. Une première fois par le don de main d'œuvre, une deuxième fois par le fruit du premier don.

Par ailleurs, le volontariat n'apporte pas que bénéfices matériels. Avec Rigaux on peut, en effet, imaginer que le volontariat mène également à une plus grande reconnaissance de l'existence des membres de la communauté d'autant plus que le volontaire est là par choix personnel (Rigaux, 2004 : 9). La relation est bénéfique pour les deux parties, l'enjeu étant de "réaffirmer la valeur de toutes les existences, (...) de redire l'attachement de tous à la vie de chacun (Ibid. : 10)

6.2.1 Volontariat et perméabilité de l'identité

Qui dit don de soi dit transfert identitaire dans la chose donnée. Il ne s'agit pas forcément d'une chose matérielle même si j'examinerai ce point plus précisément lorsque j'aborderai la relation à l'art plus bas. L'identité n'est pas un bloc fixe qu'on transporte avec nous de la naissance à la mort, elle change au gré des rencontres et du vécu. C'est pareil pour ce qui concerne le volontariat. L'identité des participants s'en trouvent changée, bouleversée. Elle joue d'ailleurs un rôle dès le départ. Prenons pour commencer l'impulsion même de l'engagement dans un projet de volontariat, qu'elle vienne des volontaires ou des hôtes organisateurs. Cette impulsion, cette volonté de faire partie d'un projet précis et l'intensité avec laquelle il va le *vivre* dépendra de l'identité du participant, de ses goûts et de sa propension à s'identifier à certaines causes mais aussi de sa propension à l'empathie et l'identification aux personnes faisant partie de cette communauté élargie discutée plus haut. Comme affirmé par Godbout et Caillé (2000) : "seul le don peut en réalité... transcender l'opposition entre l'individu et le collectif, faisant des individus partie d'une entité concrète plus large" (Kowalski, 2011 : 190)

« Je ne sais pas... cette expérience fut tellement submergeante.. quand je suis rentrée j'ai fait une dépression pendant deux semaines. Je ne voulais même pas voir ma famille. Je me sentais mal d'agir comme ça avec eux mais bon ils ont été très compréhensifs, ils

m'ont laissé le temps de revenir spirituellement parlant. J'étais au Mexique mais ma tête, mon esprit était toujours à Salitre. C'était horrible de ressentir ce fossé, je ne me sentais pas à ma place. J'aimais déjà pas ma ville à la base mais c'est pire maintenant (rires). Je savais que ça allait être difficile mais il a fallu vraiment le temps de me réadapter au Mexique. Mais j'ai même changé ma chambre (rires). J'ai tout jeté, de ma vie passée et je l'ai redécorée avec ma nouvelle personnalité, pour que ça corresponde à la Sarah d'après Salitre. » (Sarah, 19 ans, Mexique)

Cet extrait provient d'une conversation téléphonique que j'ai eu avec Sarah lorsqu'elle est retournée au Mexique tandis que j'étais encore sur le terrain. Elle avait besoin de vider son sac, de faire part de son mal-être quant au fait d'être retournée chez elle, de ressentir le manque de Salitre, des personnes rencontrées ici. Elle ressentait un tel décalage entre l'expérience vécue, ses aspirations et ce le retour qu'elle expérimentait que cela la faisait souffrir. Tandis que j'étais encore « là-bas » pour elle, je lui fournissais des comptes-rendus de la situation (qui était un « ici » pour moi).

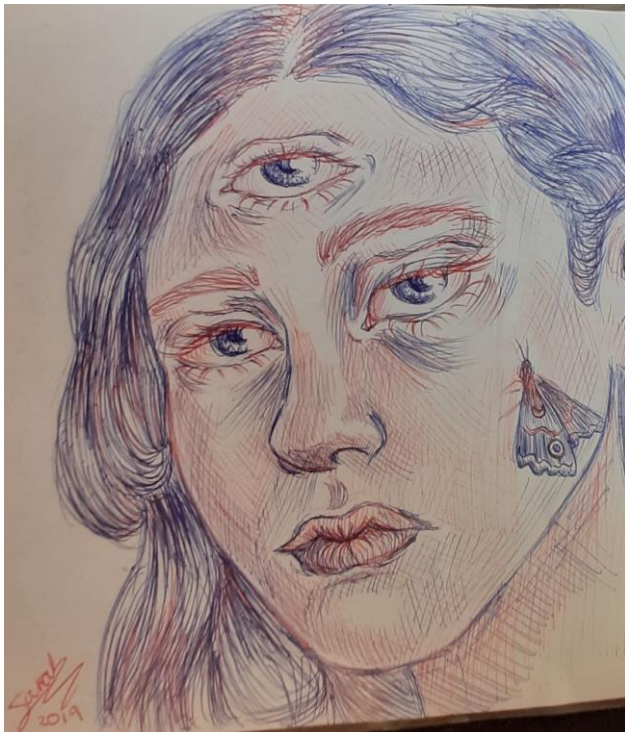
Pour résumer, “on peut [aussi] prendre en considération l'échange symbolique entre deux humains aux histoires, aux ressources, aux manières d'être un humain, différentes : en se donnant, le volontaire peut aussi recevoir l'autre dans sa différence, celle-ci étant utile, intéressante, pour sa vie, lui permettant de quitter sa province d'humanité” (Rigaux, 2004 : 8) C'est l'occasion pour le volontaire de mieux se situer dans le monde (Ibid.), de jauger son identité par rapport à l'autre, par le jeu de miroir d'une altérité manifeste qui nous renvoi différences et similitudes. “Par l'effort renouvelé de s'intéresser à la vie d'inconnus, les volontaires élargissent chaque fois les limites du monde commun - celui que l'on partage avec des inconnus - et renforcent leur investissement de ce monde” (Ibid. : 9)

6.2.2 Le cas particulier du don dans l'art

Et puis il y a cette forme de don que l'on retrouve dans l'art. L'acte artistique qui est un acte tellement personnel qu'on transmet toujours un peu de soi dans ce qu'on crée. On parle de transfert d'énergie dans notre art, de l'énergie que l'art dégage, de son aura (Corrion, Marcoux, 2006).

Si l'acte en soi demande un investissement personnel conséquent, par le temps qu'on y passe, par l'émotion qui nous pousse à exercer cet art, par celle qui nous traverse pendant qu'on exerce, par cette empreinte de nous qu'on laisse lorsqu'on crée, on peut imaginer ce que ça signifie quand cet art est donné, offert à autrui ou plus encore, lorsqu'il est exercé *pour* autrui. Quatre exemples illustrent à des degrés très différents un tel transfert de soi dans la chose artistique : trois dessins me furent donnés, un par Sarah, un par Keilor et un par Michael, puis un moment artistique fut organisé entre Briana, Michael et moi.

6.2.2.1 Le dessin de Sarah :



Un peu avant le moment des adieux, Sarah prend l'initiative d'offrir des dessins pour chaque personne avec qui elle a lié des liens forts. Elle pensait réaliser ces dessins sur place avec l'inspiration des lieux et de l'expérience qui touchait à sa fin. Cependant elle en a pas eu le temps. Ce qu'elle fait à la place, c'est qu'elle distribue des dessins déjà dessinés provenant de son carnet à dessin, des dessins qu'elle a réalisés chez elle au Mexique. Elle m'offre ainsi un dessin, au stylo bleu, représentant le visage d'une femme, son air est triste, inquiet. Elle présente un troisième œil, symbole de vision, de voyance. Ce dessin je le connais déjà, on en avait discuté auparavant. De la signification symbolique qu'il m'évoque. En clin d'œil à cette conversation passionnante partagée, Sarah décide de me le laisser avant de partir. Il représente quelque chose

qu'on a partagé Sarah et moi. Pas seulement cette conversation en particulier, mais toutes nos conversations philosophiques un peu tirées par les cheveux parfois, toutes nos tristesses irrationnelles et nos joies incontrôlables. Même si ce dessin n'est pas directement le fruit de son expérience à Salitre, son don l'est. C'est un don d'adieu considéré comme fort approprié par Sarah, qui signifie beaucoup plus qu'un mot écrit ou un bracelet acheté.

6.2.2.2 *Le dessin de Keyvin :*



Comme déjà mentionné en début de monographie, Sarah et Keyvin ont vécu une histoire d'amour à Salitre. Il se trouve que Keyvin est également artiste avec un style bien particulier et tout à fait différent de celui de Sarah. Les dessins de Keyvin représentent des motifs entrelacés, réalisés au stylo bille noir. La première fois que je vois ce qu'il réalise c'est lorsqu'il offre un de ses dessins à Sarah justement. Suite à mon expression émerveillée, il me dit qu'il m'en fera un également. Je réponds qu'il ne doit pas, je ne veux surtout pas qu'il se dérange pour moi. Sarah étant Sarah, elle a insisté (sans que je le sache) auprès de Keyvin pour qu'il me réalise un dessin quand même. C'est la semaine après le départ du groupe premier (et donc de Sarah), lors d'un repas avec les volontaires du groupe deux chez Kosme que Keyvin me donne mon dessin qui est juste magnifique. Il m'explique : « j'ai dessiné des roses en références à ton tatouage, avec les entrelacs des tiges et des épines ». Malgré des références à ma personnalité (le tatouage, la rose) cet acte artistique comporte une moins grande dimension affective envers la personne pour lequel il est destiné (moi en l'occurrence). Cependant, je soupçonne Keyvin

de l'avoir réalisé avec une pensée pour sa bienaimée qui a insisté pour qu'il réalise ce dessin. Et parce que ma personne représente un lien vers cette dernière, comme un témoin de sa présence passée.

6.2.2.3 *Le dessin de Michael et la fresque :*



Michael, est le premier fils d'Alberto, il est aussi le fruit de la liaison qu'Alberto a entretenu avec une femme pendant ses premières années de mariage avec Blanca. Michael est un artiste complet, il chante et compose ses propres chansons, il accompagne à la guitare son père qui joue de l'accordéon, il dessine et il peint. Michael préfère dessiner aux crayons et user de magnifiques dégradés afin d'illustrer par des symboles la culture Bribri ainsi que tout ce qui revêtent de l'importance pour lui. Des éléments culturels et symboliques sont imbriqués les uns aux autres formant un tout homogène sans que l'on puisse directement distinguer ces éléments

entre eux. Il utilise le même procédé en peinture avec des couleurs très vives, souvent le rose et le bleu. Ainsi, le cacao, le papillon Morpho bleu emblématique de la région, le maïs et le colibri reviennent très souvent dans ses œuvres.

Lors de notre première rencontre il me présente un dessin qu'il vient de finir pour une amie à lui :

« le maïs, ici, représente notre naissance au monde, les bribris sont nés d'un épi de maïs. Ici le cacao représente le sang bribri, pour nous le cacao a une très grande importance. Et ici j'ai mis le papillon bleu de notre région, lui représente l'âme des bribri » (Michael, 29 ans, Salitre, aout 2019)

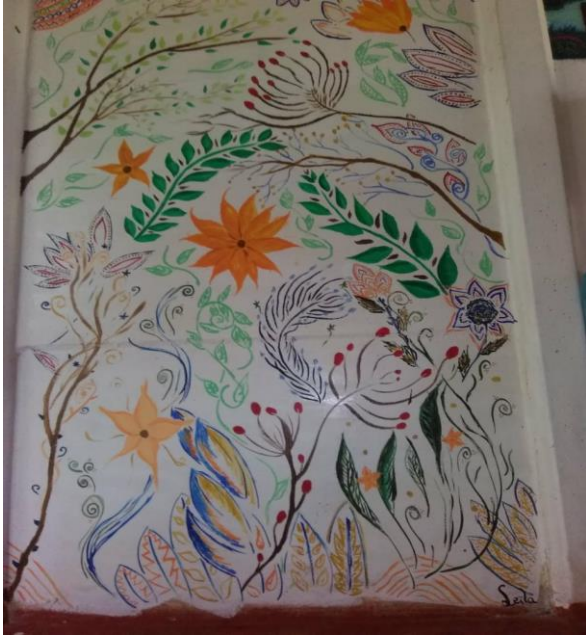
Ce même jour, Briana a l'idée d'une collaboration entre Michael et moi-même pour que l'on peigne sur un pan de ses murs afin d'égayer sa maison. Briana est également quelqu'un de très artistique et créative mais ce qu'elle aime par-dessus tout c'est d'initier des moments où l'échange humain sera enrichissant, que ce soit par l'art, la nourriture, les travaux manuels, les cours d'anglais ou les visites à domicile :

Briana: Penser que deux personnes que j'apprécie énormément ont laissé leur marques dans ma maison, transmis leur énergie dans quelque chose qu'ils ont créé ensemble me rend vraiment heureuse. J'suis super excitée à l'idée que vous veniez peindre mes murs

Pour Briana ce moment initié est plus qu'un moment artistique décoratif. Il est question d'y laisser son empreinte durablement. Par la création artistique, c'est l'identité des créateurs qui est projetée. Dans ce cas, on projette un peu de soi sur les murs de la maison de Briana.

La séance est prévue l'après-midi suivante. Il est question de peindre le mur que l'on voit à droite directement en entrant. Briana est à Buenos Aires et compte rentrer avec le bus de seize heures. Aucune heure n'a été décidée bien entendu donc je ne sais pas à quelle heure Michael compte venir. J'en profite pour faire du rangement, brûler de l'encens et mettre de la musique afin que la maison soit accueillante. Je décide après un moment de commencer à tracer sur l'encadrement de la porte donnant à ma chambre des motifs orientaux trouvés sur internet la veille. Michael arrive une trentaine de minutes plus tard. Il me donne le dessin qu'il a réalisé pour moi et qui est absolument magnifique. Il a utilisé ses couleurs favorites, le dessin représente encore une fois des éléments de la culture bribri ainsi que des éléments symbolisant

ma personne. Un pinceau pour ma passion pour la peinture, des livres, une rose représentant mon tatouage sur le bras, une femme pour ma féminité). “*Je me suis inspiré de l’énergie que tu dégage*” il précise. Après des remerciements et une *abrazo*, je lui sers du café allégé à l’eau comme il a l’habitude de boire et nous préparons le plan de travail avec des journaux, des pinceaux et des verres d’eau et de peinture. Nous ne parlons pas beaucoup pendant l’ouvrage. Nul besoin de conversation, nous nous laissons emporter par la musique et notre inspiration. Briana arrive une petite heure plus tard et semble ravie que nous soyons déjà actifs. Michael décide de peindre à partir d’une représentation mentale un ponton menant à un grand lac bordé d’arbres. Les couleurs froides comme le vert et le bleu dominant et donnent l’impression d’assister à une scène juste avant l’aube. Pour ma part, je choisis des formes géométriques bleues et rouges rappelant la mosaïque andalouse. Les deux réalisations sont très différentes en style et dénotent agréablement, ajoutant à la pièce davantage de cet éclectisme qui la caractérisait déjà au départ.



Michael commence une sorte de jeu de questions originales. Une question s'avère particulièrement intéressante :

Michael : *Si vous aviez un superpouvoir ce serait lequel ?*

(rires) Briana: *pouvoir avoir un pouvoir de persuasion afin d'obliger les gens au changement... positif bien sûr. Pouvoir obliger au changement positif dans le monde...*

Michael : *Mais... tu ne peux pas obliger les gens à suivre tes vœux même si tu penses que c'est pour le bien ça pose problème, tu ne peux pas imposer ça aux gens.*

Briana : *je sais bien mais ça m'énerve, le monde irait tellement mieux si chacun avait conscience qu'il faut agir*

Michael : *Ce n'est pas à toi d'imposer le changement, ce serait de la dictature limite. Le changement doit venir des personnes et ils doivent comprendre pourquoi ils le font. Et toi Leila ?*

Moi : *voyager dans le temps et apprendre du passé et du futur pour pouvoir agir sur le présent*

Michael : *Ah oui c'est pas mal. Moi ce serait d'être un arbre.*

(rires)

Laissez-moi expliquer : ce serait un arbre qui donne tout ce que les êtres vivants ont besoin. Un arbre-pourvoyeur, qui donnerait l'oxygène, l'eau, la nourriture, la lumière, l'amour

Tandis que Briana est davantage axée sur le changement, Michael, lui, est centré sur le don. Michael ne peut pas comprendre le besoin de Briana de faire changer la mentalité des gens. Pour lui si changement il faut y avoir il doit venir des personnes mêmes, le changement ne peut être imposé de l'extérieur. Cependant, si une aide est apportée de manière *volontaire* par une personne à une autre personne afin d'améliorer une situation, il s'agit de don et non d'imposition. Cette scène qui pourrait apparaître comme très cliché avec deux perspectives autour de l'aide qui s'affrontent, une "imposante", l'autre "donnante" est tout de même révélatrice de l'héritage culturel des deux personnes.

6.3 L'ÉCHEC D'AQUATICA

Comme nous venons de le voir, il est nécessaire de dépasser le dualisme entre don et logiques marchandes dans le cas du volontariat tel qu'observé sur le terrain. L'un n'annule pas l'autre mais le rend possible. Cependant, ces logiques qui se superposent se distinguent par le degré avec lequel les acteurs penchent plutôt vers l'une ou l'autre selon les enjeux du moment. Le cas d'*Aquatica* illustre le décalage ressenti entre les deux logiques. Même si le mélange des deux logiques se retrouvent à *Naturatica* également, *Aquatica* n'a pas su trouver le bon équilibre entre les deux afin pouvoir user des logiques marchandes tout en servant sa cause et cela s'est fait ressentir par les participants et a créé un conflit, ce qui a mené à l'échec de l'expérience. Trop pris par le souci d'entrer dans leurs frais, de développer l'infrastructure de l'association et d'être à jour dans les tâches, Cirenas finissait par davantage ressembler à une entreprise qu'à une association.

Par contraste avec Bribripa, Cirenas possède de magnifiques structures ouvertes en bois vernis donnant sur une vue à couper le souffle. Le domaine comporte un atelier servant au cours de yoga, de danse ou d'art plastique, un coin compost, un poulailler, un local poubelle, des bureaux, une énorme cuisine à l'américaine et un grand réfectoire avec tables, bancs et hamacs. Les jardins et les plants sont bien distincts les uns des autres. Tout est bien structuré, extrêmement propre. Seul le bungalow accueillant les dortoirs des volontaires apparaît comme très rudimentaire, l'aspect général est sombre, les fourmis grouillent sur les murs, les poutres et parfois dans les lits. Trois bénévoles à temps pleins costariciens habitent une villa en hauteur à vingt minutes de marche du domaine. La villa appartient au père d'Ashley la propriétaire des lieux. Des employées femmes, une cuisinière et une femme de ménage, habitent plus loin dans le domaine, difficilement accessible à pied, elles viennent en voiture ou vélo tout terrain.

Les petits déjeuners sont composés d'un mélange de nourriture costariciennes et occidentales : pancakes, œuf, sirop d'érable, *gallo pinto*, jus d'hibiscus, ananas, papaye et toasts beurrés participent à une mise en scène alimentaire exotique agréable. Tout est présenté pour donner l'image d'un lieu exotique rêvé. Proche de la nature mais dans le confort et la propreté.

Comme déjà expliqué en introduction, l'expérience au sein du projet *Aquatica* a rencontré des problèmes de communication entre les hôtes et les volontaires. La composition des frais n'était pas claire. La somme payée supposait couvrir les frais des volontaires pour six semaines, hors weekend et comportait les petits-déjeuners et le logement. Finalement, trois semaines furent supprimées obligeant les volontaires à quitter les lieux et à assurer leurs séjours eux-mêmes en plus de ce qui fut payé. A côté du manque de transparence financière, les horaires prestés ne sont pas pensés en cohérence avec le bien-être du volontaire mais bien en fonction des tâches à

accomplir par jour. Communiquer avec les responsables s'avère compliqué, aucune discussion n'aboutit malgré les tentatives des volontaires d'attirer l'attention des responsables.

En outre, lorsqu'on interroge sur ces zones d'ombres, le poids de la responsabilité est renvoyé à d'autre à l'intérieur de Cirenas : « Je ne sais pas, ce n'est pas moi qui fais le planning », « il faut voir ça avec Ashley, c'est elle qui s'occupe de tout ça ». Voir la faute est rejetée sur une mauvaise communication avec AIESEC : « je pense qu'il y a malentendu, Valeria d'AIESEC est nouvelle elle a dû se tromper dans sa communication », « Valeria est trop occupée avec l'université, elle n'a pas le temps de bien s'occuper du projet, elle ne répond pas à mes appels,... ». Seul Limberg, un bénévole avec qui le courant passe très bien avec les volontaires, garde un silence malaisé lorsqu'on tente de l'interroger. Il est incapable de nous dire quoi que ce soit, et la seule remarque qu'il se permet est « vous ne devriez pas accepter de travailler autant » avec un sourire gêné.



Espace réfectoire de Cirenas



Cirenas, vue de l'extérieur du réfectoire

Finalement, une hypothèse émergea parmi les volontaires. La raison pour laquelle nous devions partir était qu'un autre groupe (d'une autre organisation qu'AIESEC) devait venir. Il est probable que, ne voulant pas refuser l'occasion d'avoir un groupe supplémentaire et donc des bénéficiaires supplémentaires, Cirenas aient invité les deux et ait scindé le projet *Aquatica* en deux temps incrustant l'autre groupe de volontaires entre les deux temps. Ensuite, les volontaires auraient été maintenus dans l'ignorance volontairement, en évitant la discussion ou en brouillant l'information.

Au final, les volontaires furent déçus, ne rencontrant pas ce pour quoi ils étaient venus, malgré le cadre magnifique qui se présentait à eux. Des éléments sensoriels extraordinaires étaient bien présents, en accord avec l'image occidentale d'une vie à *l'exotique*. Mais manquait la dimension relationnelle et affective à l'expérience, le vidant de tout son *sens*. On pourrait dire

que Cirenas n'a pas su maintenir l'équilibre entre les logiques de marché et de don et a fini par basculer dans un sens. Cette hypothèse devrait cependant être vérifiée par un terrain plus long au sein de l'association ainsi que le recontextualiser ses relations passées, dans son histoire propre.

Ainsi, la crainte d'une approche marketing du don international qui serait associé au calcul froid d'intérêts et menant à des comportements douteux n'est valable que lorsqu'il n'est pas contrebalancé par le maintien de logiques communautaires fortes, à l'instar de ce qui est observé à Salitre.

6.4 CONCLUSIONS : UN DON MÉLANGÉ

De tout ce qui fut dit jusqu'à présent, une première conclusion peut être formulée quant au don observé dans le système volontaire à Salitre.

Premièrement, le don est toujours réciproque, un don gratuit pur unilatéral n'existe probablement pas et n'est pas souhaitable puisqu'il couperait court à tout potentiel de relation. L'on reçoit toujours en retour, que cela soit volontaire ou non, que cela soit conscient ou non. Au sein de *Naturatica*, les volontaires donnent une première fois sous formes monétaire afin d'assurer leur participation au projet correspondant au second don, plus patent, la main d'œuvre. Leur don de main d'œuvre va à son tour donner, il va donner de la nourriture aux personnes présentent les mois suivants, lorsque les semences auront pris. Il va aussi donner le confort nécessaire au quotidien des personnes suivantes lorsqu'ils travaillent aux structures du centre, des foyers ou à la gestion des déchets en partenariat avec Kanina. Ce don de main d'œuvre est, en fait, un investissement pour le futur, pour les personnes qui restent et pour celles à venir, il participe à la constitution d'un espace élargie d'étranger. Il n'est pas destiné aux volontaires du moment. Le retour du don n'est pas celui-là. Ce que reçoivent en retour les volontaires c'est un apprentissage, sur les pratiques agricoles certes, dans une certaine mesure, mais aussi et surtout sur eux-mêmes via l'autre. C'est une *expérience totale* qu'ils vivent. Ils font l'expérience de l'altérité, qui leur sert à se resituer dans le monde, à se décentrer par rapport à leur propres références culturelles. Les plus investis cherchent ainsi à être ébranlés par l'expérience.

Pourquoi sinon choisir une destination aussi lointaine, tant en termes géographique que culturelle et environnementale ? Ils cherchent le choc culturel, la différence pour mieux connaître les similitudes et pour mieux se connaître eux. Ils font également une expérience sensible intense donnée par des éléments sensoriels extraordinaires et des liens humains profonds rendant les moments partagés hautement émotionnels.

Ensuite, le don est libre et obligatoire dans un même temps. Obligatoire d'abord dans un sens où le volontariat, système comportant de multiples formes de don, est structuré par un contrat et un règlement qui stipule certaines règles de conduite et de fonctionnement du projet en général. La structure encadre l'expérience mais lestement laissant de la marge de manœuvre aux acteurs pour créer leur propre expérience. Les dénouements relationnels et sensoriels dépendent ainsi en grande partie de la proactivité du volontaire mais aussi des personnalités et sensibilités de chacun, volontaires comme hôtes. « C'est par son désir d'immersion et sa bonne volonté à participer qu'il va pouvoir ressentir, évoluer et apprendre de cette expérience » (Bargain, Camus, 2017 : 13). De là découle la réussite ou l'échec de l'expérience. Autant dire que beaucoup d'éléments incontrôlables entrent en jeu dans la réussite dudit projet. Comment, en effet, se forcer à ressentir, à apprécier, à éprouver, à désapprouver, à endurer, à lier... selon un degré jugé normal dans ce genre d'expérience, à savoir, selon un degré extraordinaire ? Le don dépend de cette dimension libre de l'expérience. Protéiforme, il surviendra selon ce que les volontaires et les hôtes arrivent à créer ensemble.

Ensuite, on observe la superposition de plusieurs logiques à l'œuvre dans l'éco-volontariat. Les associations, pour assurer leur pérennité, se voient retrouver à adopter des logiques jugées comme marchandes et institutionnelles. Le volontariat devient par là une véritable institution locale où gravitent des personnalités, où circule biens matériels et pécuniers, valeurs et histoires. Comme on le verra dans la suite du présent mémoire, les associations offrant ce type de projets doivent construire des scénarii adaptés à la demande des volontaires et en accord avec leur propre histoire. Plus qu'une simple approche marketing, c'est une réelle co-construction expérientielle qui se laisse à observer où sens, sensorialités et émotions jouent de concert dans la création d'une expérience sensible totale.

On obtient donc un don mélangé, polymorphe, presque insaisissable, complexe et complet. La valeur heuristique de l'approche maussienne de l'éco-volontariat tient alors au caractère ambivalent, à l'ambiguïté fondamentale et au « mélange paradoxal d'intérêt et de

désintéressement intrinsèque au don, et celle de la liaison entre le don et l'identité du donneur ».
(Silber, 2008 : 4).

7 DON DANS LES ÉVÉNEMENTS

Et c'est alors, pendant tout le temps de cette concentration, qu'elles se mettent dans un état de perpétuelle effervescence. La vie sociale y devient extrêmement intense, même plus intense que dans les congrégations de tribus qui peuvent se faire à l'été. Elle consiste en une sorte d'agitation perpétuelle. Ce sont des visites constantes de tribus à tribus entières, de clans à clans et de familles à familles. Ce sont des fêtes répétées, continues, souvent chacune elle-même très longue (Mauss : 1923-1924 : 44)

On pourrait croire que la vie agricole à Salitre serait monotone mais il n'en est rien. La plupart du temps le temps se défilait comme du sable entre les doigts... encore quelque chose que je ne maîtrisais pas ! Briana et moi avons l'habitude de nous installer dehors sous le porche à l'arrière de la maison, dans les hamacs ou sur la petite table afin de faire le point sur les choses à faire dans un futur très proche. Prendre notre petit déjeuner dehors souvent composé de café, de pain que nous avons préparé la veille, d'œufs sur le plat et de fruits exotiques, est une des deux meilleures routines partagées avec Briana. L'autre routine est celle du soir, propice au debriefing avant notre série préférée. Décidément, notre manière occidentale de fonctionner par "agenda" et "debrief" persiste ! Ce moment où chacune discute de la manière dont elle va occuper sa journée donnait une impression de structure ou du moins rendait la structure manifeste par le fait de la dire, de la discuter. Discuter de la manière dont on compte structurer l'action dans le temps favorise probablement une impression de contrôle sur notre oisiveté systématique mais aussi, m'aide à prendre conscience des récurrences dans les tâches quotidiennes. Les journées se composent généralement du travail volontaire, la lessive, la cuisine et les visites aux personnes. Un quotidien qui est ponctué d'événements réguliers qui permettent de casser la routine et de rassembler du monde. Il s'agit pour la plupart d'anniversaires et de *Baby Showers* étant donné que Salitre accueille un grand nombre d'enfants et un taux de naissance assez haut :

Il y a énormément d'enfants à Salitre ! Je me rappelle qu'Alberto avait une fois compté tous les enfants de Salitre et je pense qu'il était facilement arrivé à une cinquantaine. Sans compter toutes les femmes enceintes en ce moment. (Briana)

Salitre est également le berceau, si j'ose, d'un taux de maternité dont l'âge moyen des mères en dessous de dix-huit ans est relativement haut.

Je n'ai jamais vu autant de jeunes mères adolescentes ! C'est quelque chose à Salitre. Souvent les filles ici cherchent à quitter le foyer assez vite, à se caser et commencer leur propre vie et donc elles arrêtent l'école pour certaines, rencontre un gars et tombent enceinte. Souvent ils ne finissent pas mariés ou se marient par défaut. (Briana)

Ainsi, Salitre accueille un bon nombre d'événements suivant un canevas-type : les invités se rassemblent soit au *rancho* si ce sont des invités extérieurs à Salitre, soit au réfectoire si ce sont des invités locaux. Un discours est prononcé par l'organisateur de l'événement qui remercie les invités de leur présence et qui exprime à quel point il est heureux et reconnaissant d'avoir la chance de pouvoir *partager* ce moment avec eux.

7.1 SUR L'HOSPITALITE ET LES VISITES :

“L'obligation d'inviter est tout à fait évidente quand elle s'exerce de clans à clans ou de tribus à tribus. Elle n'a même de sens que si elle s'offre à d'autres qu'aux gens de la famille, du clan, ou de la phratrie” (Mauss, 1923-1924 : 45)

A Salitre les visites ont une place toute particulière. J'observe cette importance des visites tout d'abord dans le chef des volontaires. Comme explicité ci-dessus, les volontaires les plus investis, les plus proactifs, n'hésitent pas à rendre visite aux personnes avec qui le courant passe bien. A partir de ces visites la relation se construit, évolue et d'autres formes de dons apparaissent. Les volontaires reçoivent davantage de connaissances, de vision, leur perspective sur l'expérience qu'ils sont en train de vivre se complexifie, s'approfondit. Les relations qu'ils tissent avec certains locaux leur apporte ce qu'ils sont venus chercher. Une expérience fortement émotionnelle, sociale, altruiste et sensorielle mais qui leur raconte beaucoup sur eux-mêmes, qui leur « permet de grandir », d'évoluer, tel un cheminement spirituel, une retraite. En outre, j'observe que les visites prennent une place importante à un autre niveau temporel, correspondant aux visites entre locaux. Le temps, l'horizon temporel dans lequel la relation

prend place, joue un rôle essentiel dans les mécanismes de réciprocité et du maintien du tissu social.

7.2 SYSTEME SOLIDAIRE ET SYSTEME MARCHAND

Dix-sept heures, nous nous rendons au bingo sous cette chaleur particulièrement étouffante aujourd'hui. L'événement se passe au nouveau local de santé dont les travaux ont été terminés il y a une semaine. Il donne sur la rue principale et juste en face de la maison d'Eduardo. C'est d'ailleurs ce dernier qui est en charge de l'organisation de l'événement. Il anime le jeu via un micro, les tables et les bancs sont tous occupés et les personnes sont regroupées par familles. Le jeu ayant commencé deux heures avant, les familles sont déjà entourées de prix gagnés : Tupperwares, eau de Cologne, saladiers en plastique et autres objets ménagers jonchent les tables. Briana m'explique : "Pour faire du bénéfice, la plupart des prix sont des objets donnés par les habitants de Salitre, c'est pour ça qu'ils ne sont pas très "waouw"". Elle va chercher de quoi manger et revient avec de délicieux tamales fourrés aux légumes et à la viande ainsi que du riz au lait.

(Extrait de carnet : mois d'août 2019, Salitre)

Cet extrait de carnet de terrain illustre en très peu de lignes un trait caractéristique essentiel de ce qui peut s'observer à Salitre : un système solidaire en équilibre mêlant logiques de don et logiques de gain. Il s'agit ici d'un bingo organisé par le centre médical local afin de lever des fonds pour celui-ci. Pour lever des fonds, deux stratégies mises en place par les responsables du centre dont je ne reconnais que Claudia (quatre-vingt-six ans) et Eduardo (quarante ans) avec lesquels les volontaires du groupe deux et moi-même avons travaillé au mois de juillet. Premièrement, il fallait récolter les prix sans devoir aller dans les propres fonds du centre médical. Claudia eu l'idée de faire la tournée des habitations afin de récolter assez de prix "offrables", parmi ceux-ci beaucoup de babioles ménagères, des Tupperware, des cadres, des paniers, des carafes, des verres, quelques eaux de toilette, ... D'où la remarque de Briana, son "waouw" qui faisait référence à la qualité de l'objet ou sa valeur économique. Alors que la première stratégie correspond davantage au comportement économe, la deuxième stratégie se rapporte sur la levée de fond en elle-même via la vente des tickets de bingo et de quoi sustenter

les invités. Quand bien même ces stratégies n'ont rien de complexe ou d'originale, elles ont le mérite de montrer comment des logiques de don (donner des objets personnels qui deviendront des prix à autrui) se mêlent à des logiques de gains (gains de fond pour le centre ou gains de prix) pour servir une cause solidaire (l'assurance de la pérennité du centre médical). Un même objet qui représente un don à un moment donné, va être transformé en gain à un autre moment. Indépendamment de la valeur économique de cet objet, ce qui importe ici c'est le maintien de ce système de solidarité collective. Est-ce dû à un manque d'intervention ou de soutien de l'Etat? Je l'ignore. Pour le savoir il faudrait creuser la relation entre l'Etat costaricien, Salitre et ses habitants que je n'ai malheureusement pas eu les moyens de faire par manque de temps et de compréhension de la langue espagnole.

Cependant, je pense qu'un lien peut être fait entre le besoin d'organiser un système de "caisse de compensation" suivant une mutualité dans les échanges, dans ce qui est donné et rendu (Mauss, 1923-1924 : p 90) et le système alimentaire quasi autonome de Salitre. En effet, la plupart des habitants cultivent eux-mêmes leur nourriture ici et au lieu de les vendre sur le marché ou dans les villes, ils les échangent entre eux :

Kosme : Tout ce qu'on mange ou presque est cultivé ici à Salitre par nous. On ne vend pas nos cultures à l'extérieur.

Moi : Pourquoi pas ?

Kosme : Parce qu'on a déjà eu des problèmes avec ça, parce qu'on est bribri... indigène... ils essayent de nous les racheter à bas prix. Les arnaques tout ça, on a déjà eu, alors on a arrêté. C'est plus intéressant d'échanger notre nourriture entre nous comme ça on n'a pas à faire avec les autres

Mettre en place un système autonome est donc une forme de sécurité pour les habitants locaux, On échange des produits à Salitre en un système autonome afin d'éviter les persécutions commerciales des grands producteurs et des villes. Il serait dès lors possible de penser que de tels problèmes aient déjà eu lieu au niveau des relations avec les institutions publiques costariciennes et donc qu'un système solidaire autogéré soit nécessaire. Avec l'apport économique du système de volontariat, qui est aussi un système don et le système mélangé de solidarité et de sécurité sociale que je viens d'exposer, on peut définir l'économie (dans son sens large) comme étant mixte, fondée tant sur des logiques de don que sur des logiques marchandes dans un équilibre complexe et fragile.

7.2.1 La valeur se situe ailleurs : dans le symbole et dans la pérennité

A l'inverse de la modestie exagérée dans la kula (Mauss, 1923-1924 : 30) à Salitre les choses données ont peu de valeur économique, au mieux se sont des objets pratiques pour la maison ou le jardin ou des objets de toilette. Mais comme dit plus haut, la valeur des objets donnés ou échangés ne se situe pas dans leur dimension économique. Certains objets possèdent une valeur davantage symbolique, d'autres ont une valeur de *durabilité*.

Cette importance de la durabilité de la communauté, de ciment du tissu social est joliment illustrée lors de la célébration de la fête des mères à laquelle j'ai eu la chance d'assister. Par un beau dimanche d'août, quelques jours après le jour officiel de la fête des mères au Costa Rica, ladite fête est célébrée au centre Bribripa. Toutes les mères et les enfants de Salitre sont conviés à l'événement dont l'organisation fut prise en charge par Claudia avec l'aide Eleonor voilà quelques semaines. Elles ont fait la tournée des familles afin d'inviter les mamans et leurs enfants à participer à l'événement, un prénom est ensuite tiré au sort par chaque participante pour lequel elles s'engagent à offrir un cadeau. Je m'y rends accompagnée de Briana. C'est elle qui, comme d'habitude, m'a informé de l'événement. Lorsque nous arrivons au centre, il est plein à craquer de monde, je n'avais jamais vu l'endroit aussi plein, pas même lors de notre Food Village. La division de l'espace était évidente, les femmes, maquillées et parées de bijoux, et leurs enfants étaient installées aux tables (coin "invité") tandis que les hommes occupaient les cuisines. Pendant que les femmes parlaient, riaient et s'occupaient (quand même) des enfants, les hommes préparaient et servaient le repas. Au menu : riz au poulet et salade de pâtes au thon et coriandre, qui est un plat typique lors d'événement festif. Un gâteau est également consommé mais uniquement par les mères. Ensuite vient l'heure de l'ouverture des cadeaux. Claudia débute par un discours remerciant les personnes de participer à cet événement et d'avoir joué le jeu, puis elle fait les éloges de la femme, de son rôle crucial, de ciment dans la famille. Elle termine en annonçant la personne qu'elle avait pioché et invite cette dernière à venir au-devant de l'assemblée pour recevoir son cadeau et le présenter à tout le monde. Ensuite c'est à cette dernière d'appeler celle pour qui elle a un cadeau et ainsi de suite. La distribution des cadeaux prend pas mal de temps vu le nombre de maman, anciennes, récentes et en devenir qui sont présentes. Parmi les cadeaux on retrouve pour la plupart un lot de savons et d'eau de toilette, de pyjamas et d'ustensiles pour la cuisine comme des Tupperware, des verres, des plats. L'événement est clôturé par une pinata à l'intention des enfants. Sans eux l'événement n'aurait pas lieu d'être, évidemment, et à l'honneur ils doivent être mis également.

7.3 CE QUI NE SE DONNE PAS : PATRIMOINE MEDICINAL ET PATRIMOINE LINGUISTIQUE

Selon Godelier, il existe dans chaque système de don et contre don, des choses que l'on se doit de garder. « Ces choses gardées, des objets précieux, des talismans, des savoirs, des rites, affirment en profondeur des identités et leur continuité à travers le temps. Plus encore, elles affirment l'existence des différences d'identité entre les individus, entre les groupes qui composent une société ou qui veulent se situer les uns par rapport aux autres au sein d'un ensemble de sociétés voisines connectées entre elles par divers types d'échanges » (Godelier : 49). Ces choses que l'on garde, elles agissent comme ancrage identitaire à travers le temps et l'espace

Un peu à la manière de Tsing qui s'interroge sur l'indétermination des rencontres et l'association entre les émotions, les expériences sensorielles (l'odeur mais aussi le goût des champignons) et le lien social qu'ils créent dans l'ici et maintenant de la rencontre. (Tsing, 2017) Comme ces odeurs qui agissent comme couloirs verticaux entre le passé et le présent, en espace-temps condensé, ces objets gardés précieusement pourraient agir comme saisissant des mémoires collectives « en une fois », instantanément. Comme un bagage, un patrimoine, qui ancre et permet de ne pas se diluer dans l'altérité ou se perdre dans les rapports de domination. Dans ces choses à conserver, citons les savoirs sur les plantes médicinales et la langue vernaculaire bribri.

Dans le premier cas. On nous rapporte, durant le volontariat du groupe premier, la raison pour laquelle les noms des plantes sont donnés en bribri et non en espagnol. Les plantes médicinales, leurs propriétés et techniques d'utilisation sont ainsi farouchement protégées. Ce n'est ni une affaire de vanité prétentieuse ni le fruit d'une paranoïa infondée. En effet, il y eut dans le passé quelques cas d'abus de confiance au sujet des savoirs partagés avec des étudiants étrangers venus séjourner à Bribripa. Des étudiants en biologie ou en ingénierie auraient rassemblé des informations concernant les propriétés de certaines plantes cultivées et utilisées à Salitre et les auraient partagés avec des universitaires ou entreprises afin de commercialiser des produits dérivés de ces plantes. Cette discussion a lieu lors de la visite guidée de Bribripa guidée par Alberto lorsqu'un volontaire demande à celui-ci le nom en espagnol d'une plante en particulier. La plupart ont leur carnet et gribouillent au vol les informations lâchées par Alberto. Quelques mois plus tard, j'interroge Juanita dessus. Juanita est particulièrement fière des plantes médicinales qu'elle fait pousser chez elle et lorsqu'on a un petit bobo c'est chez elle

qu'on se rend en premier. A ma question de ce qui est à montrer et ce qui est à cacher des visiteurs, Juanita me répond :

«Je ne pense pas qu'il faille cacher quoique ce soit...mais avant on disait cette plante s'appelle ainsi, cette plante porte ce nom. Mais il y a eu un problème. Par exemple on disait cette plante s'appelle « arnica » et elle sert à ça et les personnes étudiant à l'université Costa Rica l'ont noté, ils ont transporté la plante et les connaissances avec eux, ont étudié la plante, le processus, ont fabriqué un produit et ont diffusé la connaissance et le produit. Alors maintenant on dit le nom en bribri, c'est plus difficile d'investiguer avec un nom comme ça. (...) j'ai senti comme si on volait un morceau , une pièce de notre culture » (Juanita, septembre 2019, Salitre)

En donnant le nom vernaculaire des plantes, les bribris ne cachent pas mais protègent. « aucune information n'est disponible sur les plantes avec le nom en bribri ». A côté de cela, Juanita estime que les connaissances des plantes médicinales sont quelque chose à transmettre absolument aux générations suivantes, c'est quelque chose qui se perd aujourd'hui, la plupart s'en fiche et vont voir le médecin à Buenos Aires lorsqu'ils sont malades. Cette perte progressive rend Juanita triste :

« J'aime beaucoup les plantes médicinales, c'est quelque chose que j'aimerais garder et transmettre aux autres membres de ma famille mais aussi aux autres générations. J'aimerais qu'ils en prennent soin et qu'ils les utilisent. J'aimerais qu'ils assimilent ces connaissances aussi, mais je me rends compte que les nouvelles générations sont de moins en moins intéressées par la préservation de ce genre de coutume. Zacharia et les autres vieilles personnes utilisent souvent les plantes mais les jeunes non, c'est pas le premier truc vers laquelle ils vont... Il fut un moment dans l'histoire où les habitants avaient demandé qu'un docteur blanc soit accompagné d'un *awa*³, mais le centre de santé a refusé l'idée, ils n'offrent que la médecine blanche là-bas et les gens doivent habiter plus près de la montagne avec l'espace pour cultiver les plantes si ils veulent bénéficier de la médecine indigène »

³ Un *awa* est un homme occupant un poste précis, sorte de guérisseur, possédant un grand savoir et pouvoir spirituel, il est celui qui accompagne lorsque des personnes sont malades, il possède une très grande connaissance des plantes médicinales.

Le deuxième cas est la langue, très chère à Michael. Il explique la perte progressive, et à quelques moments même violente, de la langue bribri lors d'une séance d'histoire bribri chez Briana :

« En 1930, on a la première école construite à Salitre. A cette période, on a un violent processus de normalisation et d'universalisation de la langue espagnole avec comme conséquence une grande perte de la langue bribri. L'espagnol est forcé dans les écoles et puis dans les familles. Les enfants étaient punis, à genoux sur un bâton, lorsqu'ils utilisaient le bribri à la maison. Pour éviter le même sort à leurs propres enfants plus tard, les gens ont abandonné l'idée d'enseigner le bribri à leurs enfants et ainsi, la langue se perd petit à petit, jusqu'à récemment. A partir de 1990, l'enseignement devenait plus libre et certains ont repris le bribri. Aujourd'hui le bribri est enseigné à l'école en même temps que l'espagnol » (Michael, septembre 2019, Salitre)

En 1990, un programme nommé « departamento educación indígena », un programme d'éducation en accord avec les cultures indigènes du pays tentent de réparer ce qui fut brisé dans un processus inversé où la langue bribri est réclamée, revendiquée. *« Mais c'est un processus long car il est difficile de réclamer quelque chose qui fut enlevé aux gens si soudainement il y a des années (...) s'il y a avait une chose à sauver de la culture bribri, pour moi, c'est sa langue »* (Michael)

Cependant, ni Michael ni Juanita ne semble vouloir adopter une attitude revendicatrice. Dans une approche un peu fataliste et très réaliste, ils estiment que cela ne sert à rien d'aller contre le changement, l'évolution est inévitable :

« je pense que l'évolution de la culture n'est pas si importante, elle arrivera de toute manière, je pense que ce qui importe c'est de maintenir un foyer sain, chaleureux. La manière dont les personnes vivent, avant les personnes vivaient dans des ranchos et maintenant dans des maisons, avant ils s'asseyaient sur des bancs en bois et mnt des fauteuils avec télévisions. Ça ne change pas la manière dont ils doivent se comporter entre eux » (Juanita, septembre 2019, Salitre)

C'est au-delà d'une approche matérielle que Juanita considère le changement. Ce qui importe, ce sont les relations maintenues. La culture change, le monde change. Mais la famille, c'est ce qui reste, ce qui est palpable au quotidien.

A l'instar de Juanita, Michael considère inutile de se battre pour la préservation de ces éléments culturels :

« Je ne pense pas qu'il faille aller contre le changement, c'est quelque chose de sain, et puis... qu'est-ce qu'on peut faire ? C'est pas comme si on avait le pouvoir d'arrêter le processus ou de revenir en arrière. A mon échelle, oui, j'apprends la culture bribri et j'essaye de la diffuser du mieux que je peux à ceux qui veulent, mais c'est tout » (Michael, septembre 2019, Salitre)

8 ECO-VOLONTARIAT : CONSOMMATION DE L'EXPERIENCE DU DON

« (...) le consommateur est constamment en train de produire, et qu'on ne peut donc plus le considérer comme « le consommateur final ». En tant qu'il prend part au processus de production, le consommateur participe de très près à l'élaboration de ce qui est consommé, de ses symboles de présentation et de re-présentation. En sorte que le consommateur ne cherche plus seulement à satisfaire une fin (des besoins), mais s'efforce aussi d'élaborer, de produire, des symboles. Afin de bien comprendre ce qui est consommé, nous devons étudier les images consommées. La dimension symbolique importe davantage que la dimension matérielle. Il ne suffit donc pas d'explorer cette dimension matérielle, les objets en tant qu'unités de production créées dans un espace-temps spécifique. Nous devons enquêter sur l'image de ces objets, sa reproduction et sa réinterprétation. » (McLean, 1997 : 31)

8.1 CONSOMMER LE VECU, CONSOMMER LE RESENTI

On a déjà vu que les projets *Naturatica* et *Aquatica* étaient en partie approchés en termes marketing par les institutions en charge. Cette approche repose sur une vision expérientielle de la consommation comme leviers stratégiques et opérationnels pour ces institutions (Bargain, Camus, 2017 : 2). Dans ce chapitre, je reprends les éléments faisant du projet écovolontaire *Naturatica* une co-construction expérientielle où le volontaire est lui-même acteur-producteur de son expérience (Pine, Gilmore, 1998 *in* Bargain, Camus, 2017).

La consommation de l'expérience (et l'expérience de consommation) peut être appréhendé comme étant « un état subjectif de conscience, accompagné d'une variété de significations symboliques, de réponses hédonistes et de critères esthétiques » (Holbrook et Hirschman, 1982, p. 132 *in* Bargain et Camus : 7) où « différentes chaînes sensorielles opèrent simultanément » (*Ibidem*). En outre, cette notion d'expérience n'est pas sans rappeler le genre romantique dans la littérature où le héros part en quête, à la recherche de lui-même et d'aventure (Bargain, Camus, 2017 : 1) Son périple est ponctué d'état émotionnels intenses, de questionnements, de doutes, d'émerveillement qui vont plus volontiers être narrés que les aspects pragmatiques du voyage. L'emphase est donc sur les ressentis, les émotions, le grandiose, l'émerveillement, les

émois et exaltations intérieures. Etant échappée et quête, l'éco-volontariat tel que vécu à Salitre est donc aussi un voyage, un voyage *initiatique*, certes, pour beaucoup de volontaires interrogés, mais un voyage quand même. Chaque voyage comporte une composante touristique et donc marchande. Partant, je me suis demandé qu'est-ce qui est vendu au juste ? Comment ? Et pourquoi ?

8.2 UN APPRENTISSAGE INITIATIQUE

S'engager dans un projet éco-volontaire tel que *Naturatica* peut être appréhendé comme « le fait d'effectuer une action, motivé en cela par des objectifs pratiques et émotionnels. Retirer une forme d'apprentissage réexploitable tout en vibrant pendant cette acquisition de compétences » (Bargain, Camus, 2017 : 1)

C'est bien dans cette direction que mes observations et les témoignages récoltés tendent. Les volontaires expérimentent un apprentissage fondé sur un « contact direct avec des réalités et des phénomènes » (Lochard 2007 *in* Bargain et Camus, 2017), comme Dalia qui estime que l'immersion dans un contexte différent est le meilleur moyen d'apprendre, de trouver les connaissances recherchées :

Je pense que par le fait de vivre le projet tu as une chance de changer ta perspective de bien des façons (Dalia, 19, Mexique)

Cet « apprentissage expérientiel » nécessite l'immersion dans un contexte nouveau, inconnu, permettant l'introspection, la réflexion sur soi et sa situation dans le monde via un recul de son contexte original, quotidien (Ibid.), un hors-quotidien créateur permettant aux « travailleurs de se re-crée[r] [...] prêts à réintégrer leur place dans le système principal » (Jafari, 1988 *in* Bargain, Camus 2017). Le voyage serait simultanément une échappée *et* une quête (Turner, 1969, 1982 *in* Bargain, Camus, 2017), le volontaire fuit quelque chose d'où il vient et cherche quelque chose là où il se rend. Quête et échappée participant tous deux d'un même apprentissage « *ego* » et « *alter* ». On apprend sur soi via l'autre, les motivations à partir sont autant fondées sur les bénéfices personnels qu'altruistes.

Cet apprentissage passe, comme on l'a vu, par des mécanismes de don requérant un engagement « à un niveau émotionnel, physique, intellectuel, voire spirituel » des individus en interaction (Carù, Cova (2002) *in* Bargain, Camus, 2017). Les variations en intensité de cet engagement

sensible fait varier l'expérience du don et donc le potentiel d'apprentissage des participants. A préciser que l'apprentissage n'est pas unidirectionnel. Les hôtes retirent autant un apprentissage que les volontaires. Cet apprentissage est moins évident car ne fait pas clairement partie de l'offre proposée dans le projet. Dans l'offre officielle, le volontaire fournit de la main d'œuvre gratuite en échange d'un apprentissage et d'une expérience extraordinaire. L'offre est davantage proposée comme une opportunité pour le volontaire qui assimile cette idée et adopte une attitude de gratitude et d'humilité. La plupart sont effectivement reconnaissants du temps et de l'énergie que les hôtes investissent dans leur apprentissage en plus de se sentir humble et impressionnés face à la quantité et la qualité des connaissances détenues par leurs hôtes.

Je n'ai observé aucun comportement de supériorité venant des volontaires pensant arriver en super-héros là où on avait besoin de lui. Ni à *Naturatica* ni à *Aquatica*. C'est d'ailleurs ce manque rapports de domination visibles qui m'a conduit à approcher le terrain en termes de don et de réciprocités en premier lieu. Non pas qu'il n'y en pas, une relation n'est jamais à cent pour cent égale. Un rapport de pouvoir s'instaure dans toute relation, même les plus intimes. Seulement, à l'inverse d'attitude de supériorité qu'on retrouve le plus souvent dans l'aide humanitaire (Kowalski, 2011), ici, un soin particulier fut apporté à ne pas froisser les relations, à ne pas les réduire à des rapports économiques, froids, calculés, même si un solide fondement économique se trouve à la base de l'institution du projet. La préservation de la relation est possible d'abord en inversant le rapport à l'offre éco-volontaire (présentée comme une opportunité en faveur du volontaire plutôt que charité au profit des associations). Ensuite, à *Naturatica*, en mettant constamment l'accent sur l'échange, le partage et la réciprocité on gomme les rapports économique-centrés. L'utilité dans ces rapports est brouillée, cachée.

Un apprentissage mutuel a donc bien lieu entre les deux groupes. J'ai déjà montré quelles connaissances les volontaires étaient susceptibles de tirer de l'expérience et des relations tissées. J'ai moins mis l'accent sur les apprentissages que les locaux pouvaient tirer de la relation aux volontaires. Et pourtant, c'est quelque chose de significatif pour eux. Il n'y a qu'à voir l'interminable curiosité dont font preuve Kosme, Alberto, les jumeaux Keyvin et Keilor, Juanita, Jimmy, Jezùs... Ils profitent du caractère international du projet pour s'ouvrir au monde, considérant chaque volontaire comme une source inestimable de connaissances d'un ailleurs. Ce qui vaut pour les volontaires vaut pour les locaux, chacun apprend à travers l'altérité, se situant par rapport à l'autre, comparant, méditant sur leur propre identité à travers celle des autres. Lors d'une soirée très musicale où Jésus est invité à jouer chez Briana, Jésus me pose tout un tas de questions, il veut savoir quelles étaient mes attentes en venant ici et si

elles avaient été satisfaites. Cette question ressort plusieurs fois durant le terrain. Je comprends qu'il soit crucial pour le projet d'être attrayant et concordant aux attentes des participants, pour des raisons très pratiques mais aussi parce que ce projet semble être source de fierté et d'épanouissement pour nos hôtes.

La dimension linguistique est également très importante pour les locaux, la plupart tiennent des discours longs, en réels enseignements de la vie. Ils prennent le temps de formuler leurs pensées, leurs avis ainsi que récolter ceux des autres. Plusieurs fois on me rapporte le fait que ce soit dommage que je ne parle pas espagnol puis avec le temps on m'exprime à quel point c'est formidable que j'ai appris la langue « parce que maintenant on peut communiquer »

A travers les histoires des volontaires les hôtes peuvent voyager vers cet ailleurs que représentent la plupart des volontaires. Ils peuvent se situer dans le monde et mieux comprendre leurs spécificités et similitudes. Par ailleurs, cette connaissance de l'autre permet de mieux ajuster le projet éco-volontaire selon ce qui est recherché par le volontaire. Ensemble, ils créent de la valeur au travers des expériences vécues (Pine, Gilmore, 1998 in Bargain, Camus, 2017)

Pine et Gilmore (1998) identifie cinq composantes de l'expérience toutes retrouvées sur le terrain étudié : « la thématization, une impression unifiée positive, l'élimination des éléments négatifs, la production de souvenirs que les consommateurs pourront emmener avec eux et la sollicitation des cinq sens » (Bargain, Camus, 2017 : 7).

8.2.1 Le thème : Indigénisme et Nature

La thématization du projet est clairement défini sur le site web d'AIÉSEC comme « action pour le climat », « développement durable », « conservation de la biodiversité », et le rapprochement de la nature à la « culture indigène ».

Plus précisément, le projet éco-volontaire *Naturatica* se trouve au croisement entre l'écotourisme et le tourisme dit « indigène » (Colton, 2005). Selon Larousse l'éco-tourisme se définit de la manière suivante : « un tourisme privilégiant la découverte de la nature dans le respect des ressources environnementales et du bien-être des populations locales »

Le tourisme indigène quant à lui se définit selon Hinch et Butler (1996), comme « l'activité touristique dans laquelle un peuple indigène est directement impliqué soit à via le contrôle soit

en ayant leur culture servant comme l'essence de l'attraction » (Hinch, Butler, 1996, in Colton, 2005 : 201).

La culture indigène bribri est donc en même temps que l'expérience de la nature, une motivation à participer au projet, comme Sarah dont la motivation première est bien d'apprendre « la culture indigène » :

« De manière générale, je suis très intéressée par toutes les cultures latino et surtout indigènes. Avec Naturatica ce que je cherchais c'était d'en apprendre plus sur la richesse et l'organisation de la communauté bribri. Je voulais en savoir plus sur leur fonctionnement économique et agricole, la manière dont ils vivent, et comment ils protègent leur territoire et ressources naturelles, comment ils les gèrent collectivement (...) mais j'ai été surprise de voir toutes les difficultés auxquelles ils sont confrontés ! j'ai été très secouée et j'ai tout remis en question quand je suis rentrée, plus rien n'avait de sens » (Sarah, 19, Mexique, aout 2020)

Sur le terrain cependant, ce qui s'est vérifié c'est plutôt ce souci du maintien du tissu social qui réside dans le cœur des interlocuteurs. Aucun volontaire ne sait à quoi s'attendre lorsqu'il arrive à Salitre (à moins d'avoir déjà fait le projet auparavant). Même les responsables AIESEC devant mener les volontaires à bon port ne le savent pas. Aucun des trois responsables du projet n'avaient en fait participé à ce projet. Valeria qui mena le groupe premier resta quelques jours par curiosité. Sa grande sœur étant universitaire et militante pour les droits indigènes du pays, elle avait été elle-même sensibilisée à la « question indigène » au Costa Rica et avait envie d'avoir un court aperçu du projet *Naturatica*. Toujours est-il que la plupart des volontaires interrogés expliquent que c'est d'abord pour une raison environnementale qu'ils se sont engagés dans le projet.

Bien sûr, du fait que ce projet se déroule au sein d'une communauté indigène, beaucoup de volontaires mentionnent également cette dimension sociale, humaine dans leurs motivations à participer. Cependant, c'est à partir d'idées préconçues, de *l'image* de l'indigène, proche de la nature, en harmonie avec l'univers et possédant une sagesse et vision profonde, que les volontaires sont attirés par le produit.

Chacun vient avec une envie à assouvir, une idée en tête, un objectif. Que ce soit l'envie d'accéder à de plus amples connaissances agricoles, à grandir par une retraite du quotidien, à se situer dans le monde, à vivre quelque chose de fabuleux via un trop-plein d'émotions et de

sensations, ... Seulement, ils ne sont pas les seuls avec des envies et des objectifs que le projet pourrait aider à atteindre. C'est seulement pendant le projet qu'ils prennent connaissance de ce qui importe réellement aux locaux. Ils vont devoir composer avec eux et leurs désirs pour autant qu'ils soient ouverts, réceptifs à l'autre. Alors seulement ils seront capables d'intégrer pleinement les désirs et besoins de leurs hôtes, élaborant ainsi un espace commun de symboles, d'affects, d'aspirations. L'ouverture des participants à cette altérité permet la cocreation d'une plateforme (Bargain, Camus : 2017) où va se jouer le jeu des réciprocités, des expériences sensibles. Où vont se rencontrer les aspirations de tous avec toute la complexité des personnalités de chacun. C'est par l'ouverture des uns aux autres sur cette plateforme ou « espace élargie aux étrangers » tel un marché de l'expérience sensible que vont se jouer les négociations. Ceux qui ne s'ouvre pas seront laissés pour compte. Ils n'auront qu'une expérience et une connaissance limitée de leur projet, le potentiel de celui-ci consommé par peur ou par inconscience de leur fermeture à l'autre.

8.2.2 Le caractère positif de l'expérience :

« Naturatica était super intéressant, travailler dans la nature, dans des endroits indigènes inconnus, avec des volontaires venus du monde entiers qui ont une attitude positive vis-à-vis de ce projet... (...) Manger, travailler et vivre là-bas était incroyable ! En dehors du travail fatiguant sous des températures élevées et l'humidité forte, les hôtes créaient une ambiance chaleureuse en racontant leur histoires ou en montrant des fruits particuliers... » (Florian, 19 ans, Allemagne)

Comme Florian ou comme Dalia plus haut qui regrette les douches chaudes mais dont l'importance est toute relative au vue de l'immense positivité qui ressort de l'expérience. Peu importe les éléments négatifs, le résultat global est si positif, sa submersion si satisfaisante qu'on gomme les moments difficiles, les déceptions, l'inconfort. Le caractère nouveau de l'expérience perceptive et sensorielle prime sur le négatif et crée la sensation de magique, d'extraordinaire (Arnould, Price, 1993).

8.2.3 Parce le vivre une fois n'est pas suffisant :

L'avant-dernière composante, « production de souvenir » s'est retrouvée tout d'abord par les très nombreuses photos prises par les volontaires et par les interlocuteurs. Aussi, pour les locaux je remarque une importance toute particulière pour les souvenirs matériels dont les photos.

Rappelons Kosme qui collectionne précieusement les photos des volontaires avec qui il a eu des liens véritables. Mais aussi leurs numéros et adresses mail dans un livre de cuir soigneusement gardé.

Ensuite, les volontaires prennent une multitude de photos avec leurs smartphones dont ils partagent certaines sur les groupes WhatsApp mentionnés plus haut. Ces groupes WhatsApp participent également au processus souvenir ou en tout cas permettent de ne pas oublier. Cette plateforme facilite le maintien des liens entre ceux ayant développé des amitiés profondes. L'expérience fut tellement riche d'un point de vue relationnel et émotionnel pour certains que de quitter le projet ne suffit pas à rompre ces liens. Tout comme l'ethnographe ne quitte jamais le terrain (Mazzocchetti, 2015). WhatsApp permet ainsi de maintenir le contact au quotidien, parfois pour ne rien dire en particulier, souvent des blagues, parfois la discussion s'endort, se met en veille mais jamais longtemps, il y a toujours quelqu'un pour maintenir le groupe en vie. Les photos et les groupes de réseaux sociaux ne sont pas les seuls activateurs de souvenir. Comme déjà dit plus haut, beaucoup des volontaires du groupe premier et du groupe deux ont amené des carnets. Dedans, des notes comportant des connaissances acquises, des moments vécus, des émotions éprouvées. Luis écrit tout ce qu'il vit pour sa petite amie restée au Mexique. En plus de son quotidien, il lui écrit des poèmes selon l'inspiration que lui inspire son expérience à Salitre ou dans le reste du pays. Merari, elle, dessine toutes les plantes dont elle croise le chemin, parfois ces dessins sont annotés par des descriptions plus élaborées lorsqu'elle arrive à les glaner. Sarah pour sa part noirci son cahier de dessins. C'est une artiste dans l'âme et elle m'avoue qu'avant de venir au projet elle avait perdu son inspiration. Elle espérait la retrouver au Costa Rica. Comme si le projet et l'acte de voyager pouvait curer beaucoup de maux.

La capture du vécu via des photos, des vidéos, des carnets intimes ou des échanges de mots dans ces carnets participe à l'expérience du souvenir pour revivre celle qui a été vécue (Arnould et al. 2002 *in* Bargain, Camus, 2017) et demande un état spécifique de pleine conscience de ce qu'on est en train de vivre.

8.2.4 Polysensorialité et création d'un « trop » sensible :

La dernière composante, « la sollicitation des cinq sens », est une composante majeure dans l'éco-volontariat. Pour cause, l'offre éco-volontaire attire une majorité de volontaires dont l'environnement diffère grandement de celui du projet proposé. C'est cette différence qui est attirante, un certain appel de l'exotisme si on veut, la promesse d'une expérience haute en couleurs et en sensations. L'offre va alors se focaliser sur des aspects comme le logement, la nourriture offerte, le cadre visuel proposé, l'effort physique requis,.... Chaque élément va être pensé pour que se forme une *scène* cohérente avec l'expérience recherchée. (Anaba, Bodet, Bouchet, 2014)

Sur ce point, Carù et Cova (2002), distinguent deux dimensions dans l'élaboration et la consommation par le participant de l'expérience : une première, « résultante d'une interaction entre un évènement scénique (à l'instar d'une pièce de théâtre) et l'état d'esprit de l'individu », une deuxième en tant que « connexion, ou relation, dite d'environnement, qui relie le client à l'évènement ou à la performance au point de s'immerger » (Bargain, Camus, 2017 :8). Il faut ainsi qu'il y ait correspondance entre les attentes du participant, son « état d'esprit », avant qu'il ne signe pour le projet mais aussi sur place, et ce qui se présente devant, le décor, l'attitude des personnes l'entourant. Il ne peut y avoir de dissonances entre *l'image* du projet et ce qui vient se présenter devant lui. De plus, et en lien avec la deuxième dimension de Carù et Cova, dans la mesure du possible tout le monde doit jouer le jeu au risque de gâcher l'immersion des autres en plus de son immersion propre.

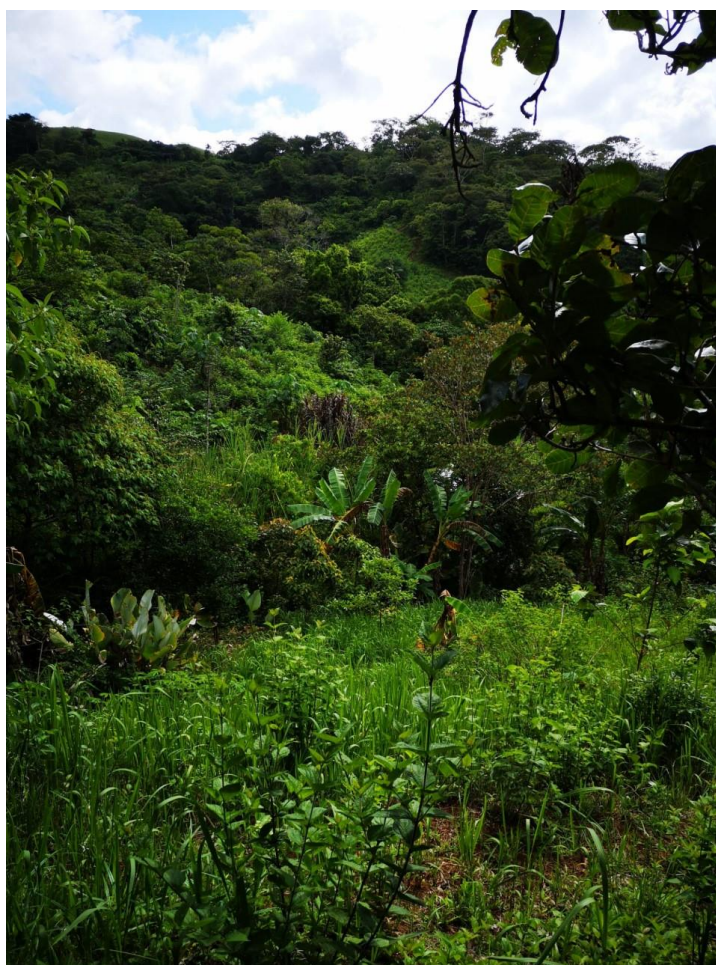
Aussi, cette ne se construit pas unilatéralement. Pour que se mette en place une réelle expérience sensible intense, un partenariat doit être formé. Entre Bribripa et AIESEC, et entre Bribripa et les participants au projet. Le premier partenariat, celui entre les deux organisations, permet d'avoir accès à l'institution du volontariat et à ces avantages économiques, sociaux et symboliques. Le deuxième type de partenariat est plus intimiste, moins explicite et joue davantage sur le ressenti, les intuitions, les relations tissées et les connaissances en découlant.

Comme déclaré par Bargain et Camus, la « mise en place d'une démarche expérientielle passe par la prise en compte de différents outils et processus. La participation de l'individu et la mise en scène sont sans doute ceux dont le rôle est le plus fondamental (Bargain, Camus, 2017 : 12). L'offre expérientielle du volontariat est donc construite selon les attentes présumées des volontaires et ajustées et fur et à mesure de la rencontre avec ces derniers. Par la découverte de

l'autre, par tâtonnement avec l'autre, on observe progressivement la mise en forme d'une plateforme participative donnant lieu à une mise en scène collaborative entre les volontaires et les hôtes. « Il s'agit de susciter des points de congruence entre, d'une part, ses attentes fonctionnelles et émotionnelles, vecteurs de sens, d'identification et suscitant l'imagination en vue du réenchâtement de son quotidien (Ritzer, 2010) et, d'autre part, les schémas marketing proposés » (Bargain, Camus, 2017 : 12). Alors, on apprend ce qui est susceptible de faire vibrer le volontaire. On fait attention à créer un décor adéquat pour faciliter l'expérience immersive et à ne pas créer d'incohérences sensorielles.

Dès lors, pour construire une expérience inoubliable il convient selon Carù et Cova (2006) de « surstimuler les sens et l'imaginaire du consommateur par une mise en scène spectaculaire » (Bargain, Camus, 2017, Arnould, Price, 1993). On va provoquer les sens via une (co)-construction polysensorielle. Par exemple, on n'essaye pas de neutraliser les bruits de l'extérieur, on les laisse envahir les espaces tant extérieurs qu'intérieurs au participant. Le chant des cigales, si on peut appeler cela un chant, vous transperce les tympanes, mélangé à celui des criquets, oiseaux, geckos, moustiques, c'est toute une symphonie infernale qui se joue et qui atteint son apothéose la nuit. Le vacarme nocturne n'est pas spécialement agréable mais il fait partie du jeu, de l'expérience sensible.

Les sons ne sont pas les seuls à comporter un amalgame d'éléments. Le visuel des lieux présente une confusion pour les yeux, donnée par un panel monochrome de verts et par le peu de profondeur de champ que permet le fouillis végétal. Le regard n'étant pas habitué à autant de végétation, notre sens de l'orientation s'en trouve affecté. Peu d'effort sont faits pour mettre de l'ordre dans ce fatras verduré. Lorsqu'on ne connaît pas, tout semble chaos, désordre, des chemins dédaliques menant nulle part en particulier, à l'inverse du domaine de Cirenas où les lieux étaient bien délimités entre eux avec des allées propres, débroussaillées, à la limite du clinique. Ici, lorsqu'on parle de nettoyer les chemins (*limpiar el caminos*), cela signifie avec une machette débroussailler le gros des hautes herbes et des buissons pour y voir plus clair, rendre les chemins préexistants plus visibles afin de pouvoir écarter le risque de tomber sur des serpents et autres indésirables mais ça s'arrête là. Le besoin d'atteindre un degré d'ordre plus grand dans toute cette nature envahissante ne se fait pas ressentir puisque le temps et l'habitation aux lieux s'en charge en agissant sur notre perception. Ce qu'on nommait « chaos » sera progressivement « maison ». Ce qu'on jugeait autrefois comme incohérent sera avec le temps perçu comme logique.



Salitre, alentours

Cette « incohérence » présumée participe en fait à la construction d'un cadre ou d'un décor concordant avec l'objectif recherché. Pour atteindre une « cohérence visuelle de l'environnement physique » (Fux, 2014, p. 19 *in* Bargain, Camus, 2017), on fait loger les volontaires dans les *cabana* au lieu d'investir dans des lodges ou même ces écolodges à la mode dans l'offre écotouristique. Non pas que les hôtes ont forcément les moyens d'investir dans ce genre de logement écologique confortables en premier lieu, mais aussi, parce que la simplicité et l'ascétisme voire l'âpreté des lieux participent à l'image d'une retraite au plus proche de la nature et loin de son confort quotidien. L'initiative racontée plus haut de Juanita et Heriberto de faire loger le groupe deux dans leur *cabana* dans l'espace boisé en bas de la maison pourrait résulter de cette même idée d'immersion « à l'indigène » au cœur de la nuit. Cette offre cependant n'a pas été proposée à tous les groupes. Le groupe deux s'est vu offrir cette *opportunité* suite aux relations plus fortes entretenues avec Juanita et sa famille. Pour les

« récompenser » si je puis dire, de leur amitié et de l'intérêt porté à la famille. Ils se sont vu offrir l'opportunité d'une expérience inoubliable, estimée comme authentique après qu'Heriberto leur explique qu'«*avant on dormait là lorsqu'ils faisait trop chaud ou pour se reposer pendant le travail* » (extrait de carnet, Juillet 2019). le « avant » de Heriberto témoignant d'un passé, d'une nostalgie qu'on aimerait revivre, comme ce projet souhaité par Heriberto et Juanita : « *Mon projet est d'installer des hamacs en dessous de la cabana et à l'intérieur comme ça la famille et les volontaires peuvent venir se reposer ici* » (Heriberto, juillet 2019)

A côté de cela, les volontaires ont également dû s'habituer à la nourriture des lieux. Matin, midi et soir du riz, des haricots et un mélange de légumes huileux sont servis. Cette base est régulièrement agrémentée d'autres ingrédients qui changent en fonction du repas. Des œufs le matin pour donner des protéines avant le dur labeur physique qui attend, des *arepas* ou galettes de maïs frits pour donner de l'énergie et récupérer après le travail, de la viande pour ceux qui le désirent le soir pour mieux caler avant une nuit de sommeil. Certains, voir la plupart, ne sont pas habitués à un tel régime alimentaire.

Au début c'est même assez dur d'avaler du riz et des haricots le matin. Certains estomacs moins résistants que d'autres ne supportent pas comme Dileyca qui a eu plus de mal que les autres avec la nourriture servie dès le deuxième jour: « *Mon estomac a plus pu, il n'est pas habitué à manger ça surtout le matin et donc j'ai vomi.. Je ne m'y attendais pas parce que hier ça a été au soir mais bon... j'ai honte j'ai pas envie qu'ils pensent que c'était pas bon, c'est irrespectueux.* » (Dileyca, Puerto Rico, juin 2019)

Progressivement, manger salé le matin devient tout aussi normal que les céréales qu'on avait l'habitude de manger avant le projet. Il nous faut des forces pour le travail agricole et croyez-moi qu'il n'y y a rien de tel qu'une bonne assiette de *gallo pinto* pour faire le plein avant le travail ou récupérer après.

L'expérience physique et douloureuse du corps est également très vite expérimentée. Dès les premières minutes de travail on se rend compte de la malhabilité de notre corps. On cherche l'équilibre dans les descentes, on cherche à s'appuyer sur notre musculature pour nous maintenir en position et avancer. Je me souviens plus particulièrement de la toute première semaine de travail. Cette première est la plus difficile pour la plupart des volontaires. Tout d'abord, le corps n'est pas habitué à se déplacer en montagne. Nonobstant le fait que l'on soit assez bas et qu'on ne soit pas considéré comme étant *dans* la montagne à proprement parlé, les

dénivelés sont relativement importants à certains endroits, du moins pour nous pauvres novices. Le tout premier jour de travail fut caractérisé par une intense chaleur, un soleil brûlant, une respiration difficile causée par le manque d'air et l'effort physique. Pourtant, je ne débute pas avec une condition physique pauvre, étant habituée à faire du sport en salle. Mais peu importe les conditions climatiques et topographiques, aucune plainte ne franchit les lèvres des volontaires trop contents de pouvoir montrer leur bonne volonté. Les douleurs physiques faisant, eux aussi, partie de l'expérience, on les accepte et avec le sourire.

Pour illustrer ce point, deux extraits de carnet qui montre bien la difficulté avec laquelle notre corps doit s'adapter à son nouvel environnement et aux nouveaux mouvements à effectuer :

« Le lendemain, après notre pinto habituel, nous avons rendez-vous à la ferme de Kosme. Son fils Keyvin est présent pour nous y emmener. Aller « chez Kosme » est un vrai parcours du combattant et on ne peut pas dire que la plupart d'entre nous sommes chaussés adéquatement. On se rend vite compte qu'investir dans des bottes de fermier ne sera pas vain. Nous cheminons tantôt sur des routes terreuses sous un soleil de plomb alors même qu'il n'était que neuf heures, tantôt sur des chemins très escarpés descendant et montant dans la forêt. Après une trentaine de minute de progression lente et douloureuse (du moins pour moi) nous arrivons à un terrain cultivé et relativement dénivelé » (Extrait de carnet, juin 2019, Salitre)

Contrairement à ce qu'a pu nous laisser entendre certains membres d'AIIESEC Costa Rica, les bribris ne sont pas "insensibles et distants". Clairement les personnes qui ont véhiculé cette idée n'ont jamais vécu avec eux. Au contraire les personnes nous supervisant ne cessent de répéter d'y aller doucement, de ne pas hésiter à faire des pauses, à s'hydrater. Les filles sont invitées à rester se reposer au centre lors de leurs menstruations si elles le souhaitent mais le repos n'est pas obligatoire. Les volontaires sont ménagés contrairement à ce que j'ai pu *expérimenter* à *Aquatica* où sous un soleil de plomb ou sous une pluie diluvienne, le répit n'était pas accordé pendant que nous fertilisions les minuscules pousses de riz avec du compost :

« Notre premier jour en tant que volontaire pour le centre culturel Bribripa commencera par la dégustation d'un café pour le moins bienvenu et d'un gallo pinto traditionnel préparé par Blanca l'épouse d'Alberto et Claudia, une dame plus âgée. Des personnes que nous n'avons pas encore rencontrées sont présentes et attendent sur les bancs en bois à côté de nous pendant que nous terminons de manger. Parmi ces personnes un jeune adolescent, un homme au visage très rond et un fort embonpoint et une dame devant avoir dans la quarantaine. Nous sommes vingt et un volontaires, Guillermo et Alberto décident de nous diviser en trois groupes de sept.

Je me retrouve dans le groupe trois dans lequel je n'ai encore aucune affinité avec personne. Notre groupe est invité à suivre l'homme au visage rond qui se présente comme étant Jesús, cousin de Guillermo et d'Alberto. Nous nous munissons de pelles et de trois brouettes stockées derrière le Rancho contre les murs des toilettes communes et nous sortons de la zone du centre culturel. Après une dizaine de minutes de marche sur la route principale nous bifurquons vers la droite et empruntons un chemin de terre argileuse à découvert sous le soleil brûlant. Ce chemin s'enfonce ensuite dans l'air plus frais de la forêt. L'effort de la montée et la chaleur nous fait tous suer en un temps record et nos habits collent très vite au corps. La progression est difficile, du moins pour ceux n'ayant pas l'habitude d'emprunter des chemins escarpés et cabossés dans la forêt munis d'outils encombrants. Jesús, malgré son embonpoint, paraissait progresser sans difficulté, clairement habitué à se déplacer en montagnes comme le peuvent d'ailleurs en témoigner les mollets bien développés de celui-ci. Nous arrivons, après une descente particulièrement âpre, à un endroit où sont entreposés des pousses de cacao dans des petits sacs plastiques noirs remplis de terre et d'engrais et abrités par une bâche tenue par des piquets de bois. Ces pousses, qu'on installe délicatement dans les brouettes sont prêtes à être plantées. Nous remontons la pente et Jesús nous guide vers un endroit dégagé absolument magnifique. L'aire sur laquelle nous venions de déboucher est en fait être un vieux terrain de basket aux limites terreuses abruptes sur lesquelles poussaient déjà quelques plantes et arbustes. La terre orangée se découpe sur le grand ciel d'un bleu éclatant donnant un contraste des plus éblouissant. Mon champ de vision à 360 degrés semblait constitué de deux grosses bandes de bleu et d'orange parsemé de vert partout où je posais les yeux. Les pousses de cacao sont destinées à être plantées sur une ligne approximative tout le long d'une bordure du terrain de basket. Le processus est très simple : nous faisons des trous peu profonds avec la pelle, nous sortons les pousses de leur sac de plastique et nous les plantons dans le trou précédemment formé en suivant la ligne vaguement tracée par Jesús. Le travail est facile et nous travaillons par petits groupes en prêtant main forte à ceux en ayant besoin. Personne ne parle beaucoup mais tous sont pleins d'initiative et de bonne volonté. Vers onze heures nous avons fini, Jesús nous invite à nous reposer sous un abri de fortune qui nous protège un peu du soleil tapant »
(Extrait de carnet, juin 2019, Salitre)



Terrain vague, Salitre, juin 2019

Se sentir changer, sentir sa perception se modifier,, sa résilience grandir s’habituer à un nouvel environnement fait partie de cet apprentissage. Cet apprentissage s’étend également au maniement d’outils. On apprend à effectuer des mouvements et à utiliser certains outils comme la machette ou la hache. Ici encore, deux extraits de carnet de terrain pour illustrer mes propos :

« Il (Kosme) nous explique que des rongeurs et rats laveurs viennent manger le maïs et qu’il faut construire un grillage tout autour des plants pour les en empêcher. Père et fils nous montrent comment faire avec un grand rouleau de grillage assez fin et des pics que nous formons nous-mêmes à coups de machette. Manier la machette n’est vraiment pas facile quand on n’en a pas l’habitude, la lame est tellement fine et légère que la plupart du temps nous fendons de l’air plus qu’autre chose. Keilor n’a pas ce souci, lui et son frère Keyvin travaillent avec leur père depuis qu’ils ont environs sept ans. Lorsqu’on les observe manier la hache ou la machette, l’outil paraît réellement être le prolongement de leur bras. Parfois la machette s’émousse à force d’utilisation, Keilor plante alors un couteau dans un arbre et fait passer la machette par-dessus pour l’aiguiser » (Extrait de carnet, juillet, 2019)

On s’essaye tous à la machette avec énormément de difficulté et cela faisait bien rire Kosme et Keilor de nous voir galérer. On n’a aucun contrôle sur l’outil qui nous paraît absolument étranger comme trop encombrant et pas du tout pratique. Cependant, Kosme et Keilor nous

prouve le contraire. Plus tard, je pu me réessayer à la machette et déjà, la mémoire motrice fait son œuvre :

« Un autre jour j'apprends également à manier la machette. Nous devons enlever les mauvaises herbes d'une parcelle de terre devant la maison. Parcelle qui sera utilisée pour faire pousser de nouvelles plantes médicinales. Certaines plantes médicinales sont déjà présentes sur la parcelle, elles sont mélangées aux mauvaises herbes et il faut faire attention à ne pas les fauchées. Je travaille à l'écart du groupe, avec Jimmy. Le maniement de la machette me paraît déjà plus facile que la première fois. Je « comprends l'outil », je comprends comment il est sensé fonctionner, là où il faut tenir pour que le poids penche davantage dans un sens que l'autre, la lame étant plus légère que le manche. Nous faisons une pause lorsque ses enfants, une petite fille de sept ans et un petit garçon de quatre ans, viennent nous tenir compagnie et demande des oranges à leur père. Un oranger se trouve effectivement tout près de nous. Jimmy va les cueillir à l'aide d'un très grand bâton avec lequel il fait tomber quelques oranges. Il fait une grande entaille à chacune d'elle avec son couteau et nous les tend. En me voyant galérer pour la manger, ses enfants rigolent et il me demande si nous ne mangeons pas d'oranges en Belgique. Embarrassée je lui réponds que si mais nous ne la mangeons pas de la même manière. Dans l'absolu, cette matinée de travail fut très différente des autres, je n'avais jamais travaillé en dehors du groupe de volontaires, j'apprécie beaucoup la confiance qu'ils m'accordent et la possibilité d'effectuer des tâches différentes, pouvoir manier des outils divers, expérimenter autre chose. » (Extrait de carnet, aout 2019, Salitre)

Clairement, je fais un pas en avant et deux pas en arrière avec cette orange. On se sent très vite impressionné par les compétences et les connaissances dont font preuves nos hôtes. Notre apprentissage finit par payer et les compétences techniques sont transportées ailleurs.

La « technique des escaliers » apprise la première fois chez Juanita est réutilisé pour construire des escaliers chez Briana dont la maison se trouve au bout d'un chemin abrupte ce qui rend le chemin risqué lorsqu'il est humide de pluie. Ce travail chez Juanita fut l'un des plus difficile à réaliser :

« Mon groupe fut affecté à l'un des travaux les plus difficile à réaliser. Juanita possède ce lopin de terre pentu en dessous de chez elle tout près de la rivière. Ce lopin il fallait le transformer en « escaliers » afin qu'il devienne cultivable. Il n'est pas protégé par l'ombre des arbres, ce qui rendait le travail d'autant plus dur. Greybin, le petit-fils de Juanita nous montre comment procéder : nous cassons la terre avec le pic, nous réalisons une première marche d'environ

vingt centimètres de large, nous déblayons le reste de terre vers le bas et passons à la deuxième marche. Au plus nous avançons dans les marches au plus le travail est difficile puisque la terre déblayée de la marche précédente s'accumule sur la suivante. En trois heures de travail nous auront réalisé quatre marches. Nous sommes très fiers de notre accomplissement bien que nous ayons souffert sous la chaleur » (Extrait de carnet, juin, 2019)

Ces escaliers étaient destinés à accueillir des plants mais les escaliers de Briana sont utilisés pour sa fonction première commune, monter et descendre les marches. Florian et moi avons effectué ces marches à deux avec des mouvements déjà plus assurés, plus habitués à la pelle et à la terre friable s'infiltrant partout. Le résultat final paraissait correct... sauf lorsqu'il a commencé à pleuvoir et qu'on s'apercevait que les marches formaient de profondes flaques d'eau (de boue). Après une meilleure observation des marches dans d'autres logements, on remarque que les habitants consolident leurs marches avec des petites pierres qui, mêlées à la terre, tiennent celle-ci dans un ensemble serré empêchant la terre de bouger et empêchant la formation de flaques.

Cette technique des escaliers fut également reprise par Merari et Sarah lorsque cette dernière rendit visite à Merari chez elle au Puerto Rico au mois de juin 2020 (soit un an après *Naturatica*) : « *Merari vit au milieu de toute cette nature tu devrais voir c'est incroyable ! Et on a aussi utilisé la technique des marches comme chez Juanita tu te souviens ? On a réutilisé la même technique pour planter ses trucs c'était trop cool !* » (Sarah, conversation téléphonique, juin 2020)

L'environnement entier est sollicité pour l'expérience et agit sur le corps, ses perceptions, ses ressentis. Certes, beaucoup de ces ressentis passent par l'inconfort, mais cet inconfort est efficace, il imprime ses effets sur le corps et la mémoire. De plus, il n'est que temporaire, du moins en partie, certains éléments inconfortables ne disparaissent jamais... comme les cigales. Tout participe à un résultat final hyperesthésique (Howes, 2005 *in* Corrio, Marcoux, 2006). Tout se mêle, les sens sont saturés d'informations et l'impression générale est celle d'une submersion de tout. Cela fonctionne bien sûr pour les personnes n'ayant pas l'habitude d'un tel environnement. Cependant, les sens ne sont pas les seuls à jouer dans la production d'une expérience sensible totale (Lacroix, 2006). Pour que cela fonctionne, les ressentis doivent également être émotionnels. Le projet génère une multitude d'émotions différentes, les plus observées sont sans doute, l'émerveillement, la joie, l'anxiété et la colère. L'émerveillement de la découverte, la joie dans les relations tissées, l'anxiété de l'adaptation, la colère générée par

certaines de nos co-volontaires. Parfois ces émotions surviennent toutes en même temps créant le fameux « *overwhelming* », le submergeant.

Une discussion intéressante sur les émotions et leurs expressions fut partagée entre Jezùs, Briana et moi lors de cette fameuse soirée musicale offerte par Jezùs et sa guitare. A chaque chanson (qui parlait d'amour) prend le temps d'explicitier son contenu, il en parle comme si ce que la chanson racontait avait été vécue et écrite par lui. Il est intéressant de voir comment la musique s'écoute de manière proactive chez certaines personnes, ici Jezùs a l'air de se connecter réellement au compositeur de la chanson, en une empathie élargie.

« les latinos aiment être proches des autres, écrire des musiques sur l'amour, tristes ou heureuses. Moi j'aime beaucoup m'exprimer à travers la musique mais jamais devant un grand public. Ici, les latinos expriment beaucoup par la musique, toutes leurs émotions » (Jezùs, septembre 2019, Salitre)

A ma remarque sur certaines personnes considérant les émotions comme une faiblesse, Jezùs paraît choqué :

« Je ne peux pas considérer les émotions comme une faiblesse, pour moi ils sont au contraire une force ! Parfois, quand je rencontre des gens de pays occidentaux, j'ai l'impression que chez eux il n'y a pas beaucoup de douceur, d'amour, de chaleur. Mais les gens semblent heureux malgré tout donc ce sont des cultures à respecter aussi. » (Jezùs, Septembre 2019, Salitre)

Les sentiments, et en particuliers les bons sentiments comme l'amour, le bonheur, la joie, la bienveillance, sont particulièrement important pour nos hôtes. Tout passe par le prisme des sentiments, de la valeur de ceux-ci. D'autres valeurs de vie important comme Juanita et son souhait de transmettre les bonnes valeurs familiales, Kosme et son éthique du travail, Alberto et Michael pour qui l'environnement naturel social est primordial.

Ainsi sens, sensorialités et sensibilité participent à la construction collective d'une expérience sensible totale via la constitution d'une plateforme collaborative ou communauté élargie d'étrangers. Les hôtes apprennent par le contact des volontaires internationaux leurs sensibilités au monde (Mignolo, 2013 : 18 in Mazzocchetti, 2015) et, si l'on prête attention et qu'on s'ouvre au sensible, nous avons accès également aux sensibilités de nos hôtes

9 CONSOMMATION CULTURELLE ET CONSOMMATION SENSORIELLE : LA METAPHORE DU THEATRE

« La réalité s'est effondrée, et désormais elle n'est plus qu'image, illusion, simulacre. Le modèle est plus réel que la réalité qu'il est censé représenter. »

(Rosenau, 1992, xii in McLean 1997)

Selon Graburn (1989), le tourisme serait défini comme « une sorte de processus de rituels qui reflètent les valeurs profondes de la société, comme la santé, la liberté, la nature, l'amélioration de soi » (Bargain, Camus, 2017 : 5). Cette définition suit celle de l'expérience telle que je viens de développer pour *Naturatica*. Tourisme et expérience participent donc d'un même processus du vécu par le voyageur : « *Les touristes, à travers leurs déplacements touristiques, sont à la recherche de pratiques capables de transcender leur rapport à l'acte de voyager afin de dé-routiniser le quotidien, d'une part, et de se former à de nouvelles manières de percevoir l'environnement spatial et humain qui les entoure, d'autre part. Les touristes sont désireux de ressentir des expériences authentiques afin de bénéficier d'un apprentissage favorable à la récréation de l'être au travers d'un moment de récréation* » (équipe MIT, 2008 in Bargain, Camus, 2017 : 11).

Expérience et voyage touristique sont également reliés entre eux par la notion d'authenticité « (authenticité de l'objet consommé ou vécu), les touristes étant à la recherche d'une expérience transcendante, porteuse de ressentis émotionnels et source d'apprentissages » (Bargain, Camus, 2017 : 4). Cette notion d'authenticité pose évidemment question. Tout d'abord, sur quoi se base-t-on pour juger de l'authenticité d'une chose ? Qui plus est, d'une chose impalpable et insaisissable comme le ressenti, la sensation ou l'évaluation d'une expérience jugée réussie ? Ensuite, baser la réussite d'une expérience de voyage sur l'authenticité induit des effets pervers envers les personnes visitées. En effet, un risque d'essentialisation, de paralysie historique pourrait survenir. Ces risques seront brièvement discutés en fin de chapitre.

Je ne peux me prononcer sur le caractère authentique d'une chose, je n'ai ni les moyens ni la légitimité de le faire. Cependant, la notion « d'authenticité mise en scène » (MacCannell, 1973)

est intéressante en ce qu'elle rejoint mon interrogation sur le caractère acté de la culture et des affects, du jeu et de l'exagération manifesté par certains de mes co-volontaires.

Tout au long de cette monographie, et comme annoncé dans l'introduction, j'ai choisi délibérément d'user de termes empruntés au monde du spectacle, du théâtre, car c'est la métaphore qui correspond le mieux au *sentiment* général émanant de mes observations. Tout en rappelant que ce sentiment général de mise en scène résulte également de ma propre manière de ressentir et de la casquette d'ethnographe portée sur le terrain, induisant une distance inévitable lorsqu'elle est portée avec pleine conscience.

Cependant, la littérature portant sur le tourisme ainsi que sur la consommation expérientielle, sensorielle et culturelle font également ce rapprochement entre univers théâtrale et expérience touristique (Lacroix, 2006 ;McLean, 1997; MacCannell, 1986 ;Anaba, Bodet, Bouchet, 2014 ; Bargain, Camus, 2017).

Comme énoncé par Bargain et Camus, « la métaphore du spectacle est largement mobilisée en vue de promouvoir l'idée qu'une expérience s'apparente à une mise en scène d'un temps extraordinaire » (Bargain, Camus, 2017 : 9) Par « temps extraordinaire » on pense à « extraordinaire » dans son double sens, comme quelque chose sortant de l'ordinaire et comme quelque chose de merveilleux, de magique (Arnould, Price, 1993)

Néanmoins, qu'il s'agisse de jeu, d'acte ou de scénario coconstruits par les interlocuteurs de terrain, cela ne veut pas dire que ce qui est vécu, tissé et ressenti est nécessairement faux, factice, et menteur. Il n'y pas de « devant de la scène » présentant une « fausse réalité » et de coulisses accueillant la « réalité réelle » (Goffman, 1959, MacCannell, 1973 in Garbain, Camus, 2017).

Je ne m'attarderai pas sur la notion de réalité pour des raisons pratiques, ce concept étant en lui-même très complexe et pourrait faire l'objet d'une recherche à part entière. Sans compter que, d'un point de vue ethnographique, cette notion n'est pas tellement pertinente. Ce qui importe ici c'est bien la signification que les interlocuteurs donnent à ce qui est vécu.

Cependant, cette notion de réalité renvoi à une autre, celle d'hyperréalité (Baudrillard, 1983) plus intéressante pour comprendre les implications politiques d'une expérience touristique survenant à travers le projet éco-volontaire. McLean explique ainsi :

Baudrillard est le premier à avoir décrit ce concept comme étant « ce qui est déjà reproduit » (1983, P- 146). C'est le modèle « d'un réel sans réalité ni origine » (Baudrillard, 1983, p. 2), un modèle plus vrai que la réalité qu'il est supposé représenter. L'hyperréalité, « c'est l'idée

selon laquelle la réalité est une construction, et qu'il est donc possible de construire des choses plus réelles que la réalité même (McLean, 1997 : 23).

Ce concept fait écho à l'idée de mise en scène, de construction d'un cadre cohérent accueillant le projet éco-volontaire. En lien avec l'expérience comme bien de consommation, la culture, ou l'image qu'on se fait d'elle est également mise sur le marché via une approche expérientielle de celle-ci. On la met en spectacle, on la rend attirante, mystérieuse, profonde. (Amselle, 2010)

Selon Lipovetski (2006), le marketing expérientiel agit comme réponse à des besoins émergents : « *de plus en plus de produits ou de services sont explicitement conçus pour créer de l'expérience vécue [...] on théâtralise les lieux de vente dans le but de créer une ambiance festive [...] dans ce contexte émotionnaliste, la création culturelle présente un immense avantage : celui d'offrir un spectacle renouvelé, de l'étonnement, du dépaysement.* » (Bargain, Camus, 2017 : 10)

Ayant vécu à l'intérieur et en dehors du projet *Naturatica*, j'ai pu observer la vie en dehors du projet et donc la manière dont se comportaient les locaux lorsqu'ils n'étaient pas occupés avec le projet. Sans dire qu'il y a nette séparation entre la vie dans le projet et en dehors du projet, il y a malgré tout des zones (temporels, spatiaux mais aussi mentaux) où l'individu existe en dehors de Bribri. Même si Bribri existe en tant que communauté et imprègne en effet la vie de ses membres à presque tous les niveaux (quotidien, privé, public, économique, affectif,...). C'est par cette « double vie » (Mazzocchetti, 2015) que j'ai mené sur le terrain, en tant que volontaire libre, qui déborde du projet, que l'idée de « construction de la réalité » et de mise en scène du projet à l'intention des volontaires s'est imposée à moi.

9.1 LE CAS DE LA VISITE GUIDÉE : « JOUER A L'INDIGÈNE »

Plus particulièrement, c'est lors de ma participation par deux fois à la visite guidée du centre culturel par Alberto que cette impression dérangeante de « jouer au bribri » me collait à la peau. Ma première participation a lieu le lendemain de notre arrivée avec le groupe premier. La deuxième fois elle se passe avec un groupe d'universitaires de Perez, une ville non loin de Buenos Aires. La visite suit un même processus les deux fois, le tour est divisé en quatre paliers correspondant à quatre dimensions de la culture Bribri. La première halte se fait au coin « plantes médicinales », la deuxième correspond à la démonstration de la technique traditionnelle de mouture du maïs, le *Yulal Wok*, technique utilisant une sorte de metate, ensuite vient le lieu de purification, et enfin *L'Usulë*, la maison de Sibó¹. Le tour traverse ainsi tout le

centre et est agrémenté d'un panel d'information sur la culture Bribri. Nous empruntons un chemin vaguement tracé au travers de la végétation dense et humide mais fraîche en raison d'un soleil ayant du mal à faire pénétrer ses rayons. Alberto nous donne les noms en bribri de certaines plantes et leurs propriétés au fur et à mesure de notre progression. Certains des volontaires d'efforce de dessiner ces plantes et de tout noter de ce qui est dit mais il est très difficile de suivre le rythme. Un traducteur parmi les volontaires se porte volontaire de traduire les explications données. Juan, un portoricain sera souvent celui qui se dévouera pour traduire puisqu'il est lui-même bilingue anglais-espagnol ayant vécu une partie de sa scolarité aux Etats-Unis. Là Alberto nous raconte l'histoire de Cacao et Pataste telle que rapportée en début de chapitre sur le don. La suite de la visite se poursuit à travers les arbres jusqu'à un endroit dégagé. Au centre se tient une vieille dame assise sur une grosse pierre basse, elle fait aller une lourde pierre en forme de croissant sur une large pierre légèrement concave accueillant à la perfection le croissant de pierre. Cette vieille dame c'est Abuelita⁴, la mère d'Alberto. Ce dernier explique que la technique du *Yulal Wok* est utilisée depuis très longtemps pour moudre le maïs. Abuelita paraissait être là depuis un certain temps au vu de la quantité de maïs déjà moulu qui s'accumulait sur la grosse pierre concave. Alberto explique que par le passé, une jeune fille était prête à être mariée lorsqu'elle maîtrisait suffisamment le *Yulal Wok*. C'est seulement à ce moment qu'on la jugeait prête à endosser la responsabilité d'un foyer. Nous sommes alors toutes (et tous) invitées à tester la technique qui est plus compliquée que ce qu'elle laisse à voir. La pierre est lourde et glissante et la technique demande pas mal de dextérité, d'équilibre et de force au niveau des bras. Le moment partagé et joyeux, il n'est jamais hâté, des photos de volontaires s'essayant à la technique sont prises, des rires fusent. Alberto fait preuve d'une grande patience et il affiche toujours un sourire discret, son attitude montre qu'il a l'habitude de gérer des groupes et de discourir. Il s'attends à nos réactions et il sait quand s'arrêter pour nous laisser le temps et quand continuer. Nous sommes ensuite menés à un autre endroit se trouvant davantage en profondeur. Nous descendons le chemin en tentant de ne pas trébucher sur des racines et des pierres et nous débouchons sur un endroit frais, sombre, circulaire. Des parois de roches humides effectuent un demi-cercle et de vieux bancs rudimentaires en bois sont disposés le long de ces dernières. Cet endroit est un lieu de purification d'une grande importance explique Alberto :

⁴ « Abuelita » signifie « grand-mère » en espagnol. C'est ainsi qu'elle se faisait généralement appelée par tous

« Les femmes venaient accoucher ici et avant ça elles suivaient un rituel de purification ici-même. Ce lieu est également utilisé lors d'autres moments importants de la vie. Il peut s'agir par exemple lorsqu'une personne est très malade, lorsqu'une personne décède, lors de réunions importantes. Tout moment nécessitant une purification se réalise ici, c'est un endroit sacré, très important. Je suis moi-même né ici. Aujourd'hui les femmes préfèrent accoucher à l'hôpital ou chez elles mais beaucoup tiennent d'abord à effectuer un rituel de purification ici »

Il y règne en effet une atmosphère forte, lourde d'énergie. Nous ne nous attardons pas dans l'endroit contrairement aux deux premiers, nous remontons vers la surface, là où le soleil éclaire et réchauffe. Nous sortons totalement de l'espace couvert et montons jusqu'à un endroit relativement dégagé. Une grande bâtisse conique s'érige devant nous, il s'agit de la maison de Sibò, l'Usulë. Son toit part du sol vers le ciel sur à peu près quinze mètres. La structure entière est en fait constituée de ce toit énorme lui-même construit à partir d'un squelette complexe que huit piliers de bois supportent. Ces huit piliers en soutiennent d'autres, disposés de sorte de reproduire la forme biconique de l'Usulë. En plus de reproduire cette forme, ils symbolisent l'équilibre, lui-même représenté par l'équilibre et la complémentarité des deux sexes. L'ensemble est couvert de *zacatón*, un feuillage séché d'hautes herbes. Seule une ouverture moyenne constituant l'entrée et quelques trous dans les parois due au temps et intempéries permettent à la lumière d'entrer.

Alberto entre à l'intérieur et en ressort muni d'une version schématisée de l'univers cosmique Bribri. La maquette, biconique montre huit niveaux cosmiques répartis comme suit : Le premier groupe de niveaux, *Ka Dioshet* est composé des quatre niveaux suivants, du plus bas au plus haut : *Sulà Kàsta*, *Aknama Kàska*, *Aknama Kàska* et *Dawe Kàska*. Ils constituent les niveaux inférieurs de l'univers bribri. Ensuite viennent les niveaux supérieurs : La Terre (et tout ce qu'elle porte sur elle jusqu'au ciel), *Stuina*, *Sibò Kàska* et *Sibokama Kàska*. Ces quatre mondes forment le *Ka Aishet*. Une division supplémentaire a lieu dans l'univers : *Diwo Inikewa*, là où le soleil se couche et *Diwo Doka*, là où il se lève. L'Usulë ne représente en fait que la partie émergée de l'univers, les quatre supramondes, en dessous de celui-ci il ne faut pas oublier qu'il y a les quatre inframondes, même si on ne les voit pas.

La visite se termine avec des explications sur certaines plantes cultivées non loin de la maison de Sibò, utilisées pour leurs propriétés pigmentaires. Leurs feuilles procurent en effet des colorants naturels utilisés à des fins décoratives.

L'usage du Yulal Wok n'est plus actuel. Plus aucune femme ne va accoucher dans le lieux sacré décrit par Alberto, très peu font encore appel à un *awa* pour se soigner et les seules fois où les gens se rendent à l'Usulë (hormis les visites touristique), c'est pour essayer de capter un peu de réseau.



Dalia s'essayant au Yulal Wok



l'Usulë

Comme pour Cohen (1979 ; 1988) « pour qui les visités, lorsqu'ils se comportent autrement qu'avec leurs semblables, sont censés faire « usage d'une authenticité mise en scène » » (Bargain, Camus, 2017 : 4) Cet extrait de terrain pose la question de la mise en scène d'une culture perçue comme authentique. Le fait que le tour se déroule de la même manière les deux fois à quelques détails près montre que cette visite guidée à travers le centre a été pensée et construite en vue de montrer certains éléments saillant de la « culture bribri ». Plus qu'une simple visite des lieux, c'est un voyage au travers une vision condensée et figée de la culture bribri qui est proposée ici. Le fait qu'elle prenne place au travers une végétation dense ajoute au caractère proche de la nature de l'image qu'on se fait d'une culture indigène. Le fait aussi que cette visite soit donnée en tout début de séjour permet de laisser une plus grande impression aux visiteurs. Ils ne sont pas encore habitués (pour la plupart) à un tel environnement et permet donc un plongeon complet dans l'image créée de l'endroit et de ses gens. L'expression « plus vrai que nature prend tout son sens » ici et rejoint la citation de Baudrillard plus haut.

En plus d'une approche fort limitée du concept de culture, cette construction pose la problématique d'authenticité versus historicité (Amselle, 2010, Babadzan, 2013). Selon

McLean, on aurait une « soif de nostalgie qui s'assouvit par le biais de l'authentique. Cependant, il est également facile de créer ou de reproduire de la nostalgie et de l'authenticité » (McLean 1997 : 23). Cette recherche absolue d'authenticité marque l'arrêt du temps pour une population donnée. Leur historicité est déniée. C'est un des risques du voyage touristique. « Le tourisme promeut la restauration, la préservation et la re-création fictive des attributs ethniques » (MacCannell 1986 : 170).

MacCannell parle à ce sujet « d'ethnicité reconstruite » : *j'appelle « ethnicité reconstruite » ces formes ethniques maintenues et préservées pour le divertissement d'un groupe ethniquement différent* (MacCannell, 181). On reconstruit et reproduit des formes et identités ethniques afin de répondre à la demande touristique (*Ibid.* : 170). Les hôtes étant tout à fait conscients de ce qui est recherché par les visiteurs, qu'ils soient touristes ou volontaires, la plupart cherchant à expérimenter une culture indigène « traditionnelle » (Colton, 2005)

9.2 CONSOMMER SENSIBLEMENT LA CULTURE : UN POISON QUI FAIT DU BIEN ?

Le développement touristique de groupes ethniques pourrait-il réellement améliorer leur sort (McCannell, 184) ? Selon MacCannell, on pourrait croire que « la transformation de groupes ethniques en objets touristiques est un progrès ; des gens qui autrefois étaient méprisés pour leur particularités sont aujourd'hui considérés comme des égaux sur un plan moral, sinon économique » (*Ibid.*).

Cependant, l'auteur exprime sa crainte quant au bienfondé de cette idée, ce qu'on penserait comme une amélioration de la situation des peuples indigènes serait peut-être qu'un « pseudo-changement » où se perpétueraient d'anciennes formes d'exploitation. Selon lui, « un groupe ethnique qui se vend, ou se trouve contraint à se vendre, cesse d'évoluer de manière naturelle » (*ibid.*). Vendre la culture suppose de faire appel au concept d'authenticité et risque la reproduction de clichés culturels figeant les individus d'une communauté dans une boucle temporelle. La notion d'intentionnalité de (MacCannell, 1972 :172) est ici intéressante. L'intention d'être, ou de paraître (*Ibid* : 170) indigène me paraît à l'œuvre dans les moments comme la visite guidée décrite plus haut.

On « joue au bribri », on endosse le rôle attendu, on colle au cadre et à l'image achetée par les voyageurs, on remplit notre part de marché. L'histoire, le passé est à vendre⁵ au même titre qu'un autre bien de consommation (McLean 1997 : 16). C'est l'image d'une chose ou d'une culture extirpée de son contexte qui est mise sur le marché. Cette idée renvoi au « signifié flottant » de Baudrillard, « où le phénomène de fragmentation est produit par décontextualisation des instants ou entités, séparés de leur contexte d'origine » (Firat, Venkatesh 1993 in McLean 1997 : 29). Au nom d'un tourisme « indigène », on maintient une image clichée, figée, d'un groupe censé représenter une culture et une ethnie entière. Produire une image figée, intemporelle, demande à extraire ce groupe de son histoire. Or, « un groupe encore vivant est un système de pratiques, de valeurs et d'idées qui peuvent changer et s'accorder de manières diverses aux autres groupes de la société » (McCannell 184)

Lui déniée son historicité c'est également lui dénier son évolution dans le temps. Le groupe arrête d'évoluer de manière naturelle (MacCannell...). Pour garder une image conforme qui fait vendre, le groupe est coincé dans le passé ou plutôt une image limitée du passé, d'un « avant authentique » mais quel « avant » ? à partir de quand la culture d'un peuple a cessé d'évoluer pour mériter le qualificatif d « authentique » ? Ainsi, « la condition nécessaire du tourisme est qu'un groupe intériorise une identité ethnique « authentique », mais l'image qui en résulte, si elle est considérée comme positive, n'en reste pas moins une contrainte de même nature que les anciens stéréotypes négatifs » (MacCannell, 1986 :184) Car « lorsque la définition touristique du groupe prévaut, la communauté est figée en une image d'elle-même, un objet de musée » (Ibid.), il lui devient difficile de changer ou de légitimer son changement, surtout si son image figée est son gagne-pain. De ce fait, « les reconstructions ethniques, notamment celles produites à l'intention des touristes, introduisent une nouvelle complexité dans les relations vis-à-vis des valeurs économiques et sociales » (Ibid. : 182)

Cependant, cette idée d'authenticité pétrificatrice, sous-entend l'incapacité d'une population de contrôler sa propre image ou du moins en tirer profit. Si une communauté a du mal à contrôler totalement l'image qu'elle renvoi et que les autres perçoivent, elle en possède néanmoins un contrôle partiel de sorte qu'elle peut tirer profit de cette image. Son image devient ainsi un instrument avec lequel ruser (Laurent, 2008). L'image d'un peuple ainsi mise sur le marché est

⁵ En référence à l'article de Fiona McLean (1997) sur le marketing des musées : Le passé est à vendre : réflexion sur le marketing des musées »

en réalité une co-construction, une image créée par l'intersection des perceptions des groupes en interaction. Elle n'est jamais le fait d'un seul parti. Si effectivement jouer sur l'authenticité de sa culture présente des risques, elle présente aussi une ressource pour cette population. Crier à l'essentialisation d'une marchandisation de la culture c'est également dépouiller cette population d'un moyen de survivre, d'un moyen de ruser. En voulant bien faire, on fait parfois pire. La question se pose aussi, qui a son mot à dire dans cette histoire ? Certes la légitimité revient à la population même mais des rapports de pouvoir existent à l'intérieur même de cette population. La relation est complexe, et ces questions font l'objets de vives débats actuels (Cfr. Kuper, 2003)

A côté de ces questions complexes, la dimension économique de cette mise en vente de la culture et de l'expérience sensible est non négligeable. Elle permet à ces groupes souvent marginalisés et exclus de survivre. C'est quelque chose de palpable, de réel, de tangible sur le court terme pour ces personnes.

9.3 L'ARGENT, L'AME ET L'IDENTITE : ASPECTS ECONOMIQUES DE L'ETABLISSEMENT DU SYSTEME ECOVOLONTAIRE

« L'argent est présent au cœur de tout ce qui est « aliénable ». Il entre et sort du marché en permanence et, quand il y circule, il fait circuler avec lui des milliers de réalités matérielles et immatérielles contre lesquelles on l'échange et en lesquelles il se change – pour un temps. Il fait ce que lui font faire les rapports marchands qui se nouent entre les individus et entre les groupes. L'argent n'est ni moral ni immoral. Il est neutre. Disons qu'il est utile. Il s'étend à tout ce vers quoi s'étend le marché. Et celui-ci s'étend, poussé par la nécessité pour la production et le commerce capitaliste de s'étendre toujours davantage. L'argent et le profit sont donc au cœur même du système. Ils en sont inséparables, et ne devraient donc pas servir de boucs émissaires quand on critique les conséquences négatives du fonctionnement de ce système. Car celui-ci, que l'on présente comme le moins mauvais possible, exclut régulièrement et nécessairement de la production – et donc du « marché du travail » – des centaines de milliers d'individus dont la survie dépend alors de l'aide de l'Etat ou de la générosité des particuliers, donc d'une économie de redistribution gérée par l'Etat, ou d'une économie du don gérée par les particuliers. » (Godelier : 287)

Encore une fois, les risques d'essentialisation discutés plus haut ne doivent pas occulter les avantages économiques (et politiques) apporté par le tourisme ou le volontariat (qui reste une forme de voyage touristique malgré son caractère social). Le développement touristique est susceptible d'apporter une plus grande indépendance économique (Hinch&Butler, 1996 ; de Burlo, 1996 in...188), en particulier dans un contexte où le racisme sévit :

« Ca m'a étonné de voir une communauté indigène dont la culture se meurt, parce qu'au Costa Rica il n'y pas de préservation des races indigènes et à travers l'histoire ils ont souffert de marginalisation et de discrimination (sociale et territoriale) ce qui a conduit à la langue, les rituels, les légendes ancestrales de n'être connus que par les plus vieux et qui ne sont plus transmis aux jeunes » (Sarah, 19 ans, Mexique)

A la définition du tourisme indigène citée en début de chapitre, Colton ajoute que celle-ci peut être complétée en mentionnant que le développement touristique devrait faciliter le mouvement vers une plus grande autonomie locale (Colton, 2005 : 201). Cela devrait être possible via le développement d'un tourisme basé sur la communauté (community-based tourism) où la communauté contrôle la dynamique des interactions entre hôtes et invités (Colton, 2005 : 185). Le terme « contrôle » est ici primordial. Selon Colton (2005) et Zeppell (1998), pour qu'un tourisme indigène durable puisse se mettre en place la communauté doit être en mesure de pouvoir déterminer ses forces, en avoir le contrôle, avoir le contrôle sur ses ressources traditionnelles (Colton, 2005 : 187). « il s'agit pour les acteurs du tourisme d'aborder la problématique de la prestation touristique à travers un prisme nouveau, conciliant deux approches : comprendre l'émotion humaine, développer un vrai sens de l'hospitalité, de la créativité et du spectacle tout en conservant un raisonnement économique et réaliste » (Fux, 2014 in Bargain, Camus, 2017 : 11). Pour qu'un réel projet touristique puisse être favorable, la communauté en charge de ce projet doit donc définir où se trouve sa plus-value. Si elle décide que celle-ci se trouve dans la culture, les fragments les plus saillants de cette culture sera mise en scène, quitte à les essentialiser. Il y a bien interrelation complexe entre les avantages économiques qu'apporte le développement touristique, ce qu'il faut faire pour se vendre, les implications identitaires lorsque ce qui se vend c'est sa culture ou des éléments de celle-ci.

Ce que j'ai tenté de montrer, c'est qu'à Salitre, les logiques de don et de marché ne s'opposent pas, il n'y a pas non plus d'une part la modernité et d'autre part la culture traditionnelle indigène. Faire partie d'une communauté indigène ne signifie pas nécessairement s'opposer à la mondialisation ou au capitalisme. Elle peut très bien s'en saisir, se saisir du global et en nourrir le local. Avec Babadzan on peut dire que « l'intégration dans le marché mondial n'introduit pas nécessairement de discontinuité culturelle. Elle représente même l'occasion de voir se manifester des formes créatives de reproduction et de résistance culturelles » (Babadzan, 112). En dépassant le dualisme entre modernité et tradition, entre local et global, entre don et marché, on se rend compte du système complexe et pluriel que représente l'institution d'un programme tel que *Naturatica*.

Au vu des risques et des bénéfices exposés ci-dessus le tourisme est donc à double tranchant. Le cas du volontariat est quelque peu différent puisqu'il mélange logiques de don et logiques marchande à un niveau plus intriqué encore. Sortir gagnant d'un tel système suppose de jouer finement sur chaque composante de celui-ci, marcher constamment sur les rebords d'une falaise, en un équilibre précaire.

Mon hypothèse est la suivante : le centre Bribripa qui se constitue en communauté comme explicité en début de monographie, a su définir ses forces afin de mettre en place un projet attirant et durable qui lui permet de maintenir une certaine continuité culturelle et un contrôle sur les ressources naturelles traditionnelles (Colton, 2005). Pour cela il a fallu d'abord apprendre ce qui attirait les participants, quelle était sa plus-value ? Bribripa a pour cela dû définir ses propres particularités (se définir en indigène), introduire des éléments essentialisés dans cette continuité culturelle. Ensuite, le projet s'est progressivement précisé et a atteint un certain équilibre au fur et à mesure des rencontres avec les volontaires, chaque volontaire étant une mine d'or d'information. Cependant il ne faut pas limiter le fonctionnement de Bribripa à de l'utilitarisme puisque ce qui fait son succès c'est la réalité de l'intensité sensible avec laquelle les choses sont vécues par les individus. Bien sûr, tout ceci ne reste qu'hypothèses à vérifier par de plus longs séjours sur le terrain ainsi qu'une plus grande investigation de l'histoire du centre Bribripa et des relations maintenues avec les différents acteurs, le corps volontaire mais aussi les institutions publiques, les organismes de volontariat,... Sachant qu'une complexité supplémentaire est ajoutée par l'énorme *turn-over* international au sein des volontaires.

Dans tous les cas, cela rejoint le constat d'une économie (dans son sens large) mixte, fondé sur des logiques de don et des logiques marchandes dans un équilibre complexe et fragile comme

avancé à la fin du chapitre sur le don. « Plutôt que l'antithèse de la communauté, l'argent en est donc le moyen » (Sahlins (1992 : 26 in Babadzan : 112). La communauté bribri telle que constituée autour du centre de Bribripa a su développer une approche unique afin d'assurer sa survie sur le long terme de sorte d'être en cohérence avec ces traditions communautaires tout en intégrant un marché économique global via des alliances avec des partenaires non-natifs (Colton, 2005 : 201). Ces alliances leur permettent *in fine* un plus grand accès et un plus grand contrôle de leur ressources traditionnelles, de la terre (ibid.). Pour se faire, en effet, Bribripa a décidé de jouer en partie la carte de la culture indigène, proche de la nature. S'aligner sur une image singulière de leur culture leur ouvre l'accès à des partenariats globaux, institutionnels, et à des revenus. Il s'agit de stratégie, non pas d'affliction. Les interlocuteurs locaux ne sont pas les victimes passives du tourisme ou de la modernité ou du marketing ici. Ils récupèrent de manière proactive ce que l'économie globale actuelle a à leur offrir. Pour terminer ce chapitre, une citation de Victor Li résumant remarquablement l'idée que j'ai tenté d'exposer jusqu'à présent :

« La thèse de l'“invention” ne s'intéresse pas à l'authenticité ou l'inauthenticité d'une culture, parce qu'elle ne pose pas un modèle d'authenticité permettant de juger l'inauthenticité. (...) Les tenants de la thèse de l'“invention” n'ont pas l'usage de l'opposition authenticité/inauthenticité parce que pour eux la culture n'a rien à voir avec la survie ou la suppression d'une identité originelle ou primordiale : au contraire, la culture est un processus continu, qui s'“invente” ou se construit en réponse aux circonstances du moment et au champ de forces toujours en mouvement présent dans chaque communauté » (Li 2001 : 245-246 in Babadzan, : 118)

9.4 UN DON ACTE ?

« Les formes ethniques reconstruites sont produites alors que tous les groupes dans le monde sont situés dans un réseau global d'interactions. Les groupes utilisent alors leurs caractéristiques comme autant de marchandises que l'on peut acheter et vendre, et comme une arme rhétorique dans leurs tractations avec d'autres groupes. Il ne s'agit donc plus d'ethnicité, mais d'une expression symbolique orientée vers un but et d'une valeur d'usage dans un système

englobant. C'est là le fondement d'une forme originale de l'aliénation moderne, cette perte d'âme que décrit Goffman dans ses études sur les relations de face à-face (1959, 25) :

En tant qu'acteurs [ici nous dirions : acteurs de notre ethnicité] nous sommes des marchands de moralité. Notre journée est consacrée au contact intime avec les biens que nous exhibons, et notre esprit est occupé par la compréhension intime de ces objets. Mais il se pourrait que, plus nous prêtons d'attention à ces objets, et plus nous nous en sentons distants, comme nous sommes distants des gens crédules qui les achètent. Pour utiliser une autre image, disons que l'obligation d'apparaître toujours sous un certain éclairage moral, d'être un personnage socialisé, et le profit qu'on en tire, font de nous des comédiens » (MacCannell 181)

Après, avoir mis en évidence le caractère construit de l'expérience sensible du projet, et après avoir insisté sur le jeu et l'acte via la métaphore du théâtre, je ne peux m'empêcher de me demander à quel point les réciprocités dont j'ai été témoin (et que j'ai expérimentées), ne faisaient pas partie, eux aussi, de la mise en scène. A quel point les démonstrations affectives, les franches curiosités exprimées, les actes altruistes réalisés signifiaient réellement quelque chose pour les interlocuteurs ? Comme l'exprime Laurent (2008), « si la valeur « hospitalité » est un des éléments, la ruse déployée face au Blanc de passage, potentiellement « développeur », fait également partie du jeu (Laurent, 2008 in Mazzocchetti, 2015 : 95). Cependant, tout n'est pas qu'acte et jeu, certes, chacun joue un ou plusieurs rôles et poursuit une stratégie en vue d'atteindre des objectifs. Mais ce serait réducteur et malhonnête envers les interlocuteurs du terrain. Ce serait également oublier que les dimensions économique et politique ne sont pas les seules à entrer dans l'équation du don. Ce serait enlever toute la complexité et la profondeur de ce qui fut observé et vécu. La métaphore du théâtre a donc ses limites. Il y a du jeu, comme dans toute interaction, mais pas que. Il y a des choses qu'on ne maîtrise pas ou que l'on n'a pas envie de maîtriser, qui ne demandent pas à être contrôlées.

10 AU FINAL: UN DON CONDITIONNE, COMPLEXE, POLYMORPHE ET SENSIBLE

Pour ne pas conclure, pour reprendre l'expression de Mazzocchetti (2015), nous avons donc un projet éco-volontaire constructeur d'expériences sensibles passant tant par le prisme des sentiments que par celui des sensorialités et de la création de sens. Partant, sens, émotions et sensorialités participent d'un processus d'expérience sensible totale, expérience coconstruites par les individus et les groupes en présence via la constitution d'une plateforme collaborative ou communauté élargie. L'approche sensible est potentiellement révélatrice des rapports entretenus entre les hôtes et les volontaires, les « sensibilités au monde » (Mignolo, 2013 in Mazzocchetti, 2015), des uns renseignant en miroir ceux des autres.

Le volontariat comme forme singulière de don à Salitre donne à voir un système d'équilibre unique, de moins, de ce que j'ai pu apercevoir durant mes quatre mois de terrain, mélangeant don et marketing, liberté et obligation, contrôle et relâchement.

On observe donc du don, à l'intérieur et en dehors du projet, mais sous conditions qui le rendent possible et pérenne. Le don tel qu'observé et vécu à Salitre y est mélangé, polymorphe, presque insaisissable, complexe et complet. Il est ambivalent, libre et obligatoire et surtout il est dépendant de ce qui se vivra entre les protagonistes, dans les interstices de ce qui sera dicté. Protéiforme, il surviendra selon ce que les volontaires et les hôtes arriveront à créer ensemble.

Ainsi le don est alimenté et alimente à son tour d'autres logiques dont celles marchandes et institutionnelles. Le marketing, loin d'être réservé au domaine marchand, s'infiltré partout « s'appliquant aux services, aux gens, aux organismes non lucratifs autant qu'aux produits manufacturés » (Kotler, Levy, 1969 in...). Par le caractère international du fonctionnement volontaire, AIESEC et Bribripa adoptent des techniques présumées étrangères au domaine de l'associatif. On ne peut blâmer le transfert des techniques institutionnelles et marchandes à ce type d'organismes professionnels non tournés vers les affaires, puisqu'il s'agit par-là de la survie de ces organismes à long terme (McLean 1997 : 19). Par conséquent, « l'alternative à laquelle sont confrontés les dirigeants d'organismes à but non lucratif n'est pas de se vendre ou pas, car aucun organisme ne peut éviter le marketing. L'alternative est de le faire bien ou mal » (Kotler & Levy, 1969, p. 15)

Le sujet peut être creusé de bien des manières. Parmi mes questionnements, celle du concept d'indigénisation de la modernité de Babadzan. En stratégie, en ruse, l'institution volontaire serait-il un moyen pour les bribris de s'approprier la modernité, un détournement de celle-ci ? (Babadzan....) La « rhétorique de l'identité et de la culture, véritable résistance culturelle à la mondialisation ou effet de celle-ci ? » (Babadzan 153) Qu'en est-il de la relation entre Etat et Salitre ? Et des relations entre le centre Bribripa et le reste de Salitre ? Entre les institutions locales et internationales ? Comment l'histoire de Salitre peut-elle expliquer ce qui est observé aujourd'hui, et comment les subjectivités des interlocuteurs peuvent-elles expliquer le changement social à Salitre ? (Babadzan : 115) Quelle est la relation entre les politiques institutionnelles internationales (par exemple onusiennes) et le système éco-volontaire ? Quelles influences les théories post-coloniales et postmodernes ont sur la manière dont la culture est représentée et vendue dans l'éco-tourisme et le tourisme dit indigène ? Comment une approche sensible serait susceptible d'apporter d'autres angles de compréhension aux questions soulevées ci-dessus ?

Autant de questions qui nécessitent un travail de terrain plus conséquent, une approche plus systémique et une réflexion et attention plus profonde, plus fine et plus sensible.

I

11 ETHNOGRAPHE ET VOLONTAIRE : LE RETOUR

En lien avec les culpabilités ressenties pendant le terrain et post celui-ci, la lecture des textes de Jacinthe Mazzocchetti (2015) et d'Hélène Carmon (2015) furent particulièrement éclairantes. Analyser la culpabilité, sentiment prégnant et dérangeant, voire torturant, me permit de comprendre comment et pourquoi j'ai vécu les relations comme je les ai vécues durant mon terrain, mais aussi comment et pourquoi je pris une certaine orientation, un certain chemin et pas un autre dans l'analyse de celui-ci. La réflexivité sur notre identité et personnalité, l'image qu'on a de nous-mêmes et l'image que les autres ont de nous, comment nous ressentons, notre histoire intime, nous renseigne sur « les rencontres, les relations tissées, et, donc sur les données et leur interprétation, mais aussi sur nos choix de terrains et d'écriture. » (Mazzocchetti, 2015 : 92). Parler de son intimité en tant que chercheur et en tant que personne ne va pas de soi. Cet exercice, assez récent dans la discipline et ne rencontrant pas d'échos en tout d'endroit ou en toute personne, demande une certaine prudence. Comme le préconise Hélène Carmon, cette richesse de la discipline peut également être sa faiblesse si l'on n'y fait pas attention, certains garde-fous doivent donc être posés (Carmon, 2015 : 57). Le risque de tomber dans le récit égocentrique où nous serions le héros de notre propre monographie est grand et la limite entre égocentrisme et réflexivité ethnographique est ténue. Pour cela, pour éviter la construction d'un récit lissé de toute erreur de la part du chercheur, j'ai décidé d'écrire avec le plus d'honnêteté possible, pour autant que l'honnêteté de mes propos puisse servir le discours ethnographique et la contextualisation du processus de la recherche (Ibid. : 61)

Parler des culpabilités ressenties lors du terrain et post-celui-ci lors du processus d'écriture me permit de mettre à jour les rouages à l'œuvre dans ma manière de percevoir et d'analyser certains faits observés et vécus. Ma décision d'orienter ma recherche bibliographique vers le marketing sensoriel lorsque je parle d'un projet éco-volontaire n'est pas anodin. Elle découle, des faits observés et vécus bien sûr, mais aussi de ma manière de ressentir, de voir, de penser, d'aimer ou de ne pas aimer. Comme Carmon le précise, « il s'agirait donc de tout ce qui est imputable au chercheur (ses expériences, son parcours académique, sa biographie, voire les éléments qu'il connaît de sa psychologie) et qui, d'une manière ou d'une autre, fait écho à l'objet de sa recherche et/ou est susceptible de l'avoir influencée de manière considérable » (Ibid)

L'analyse des interactions et des possibilités de relations entre les volontaires et les hôtes, ainsi que leurs implications vaut absolument pour la relation entre l'ethnologue et les interlocuteurs de terrain. Toute mon analyse vaut pour moi également. Il n'y pas de raison que je m'extirpe de cette analyse, qui plus est, j'ai été volontaire moi aussi. Avec Mazzocchetti (2015), on peut dire qu'il est impératif, tant pour la relation entre le volontaire et l'hôte, que pour l'ethnographe et l'interlocuteur, d'appréhender sensiblement la multiplicité des êtres au monde d'analyser la transformation réciproque progressive au travers de l'expérience ethnographique ((Mazzocchetti, 2015 : 104) « L'intimité dans le sens de connaissances acquises par l'intermédiaire des relations nouées fait partie intégrante de l'expérience ethnographique » (Mazzocchetti, 2015 : 113). Mazzocchetti résume par cette phrase l'essence même de ce qui s'est vécu entre chaque individu du terrain, volontaires, hôtes, ethnographe.

BIBLIOGRAPHIE

Amselle, J-L., « Le retour de l'indigène », *L'Homme* [En ligne], 194 | 2010, mis en ligne le 05 mai 2012, consulté le 19 avril 2019

Anaba, V., Bodet, G., Bouchet, P., « L'écotourisme à l'épreuve du divertissement sensoriel : Le cas des hébergements atypiques », *RIMHE : Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise*, 2014/1 (n° 10), p. 58-83.

Arnould, E., Price, L., « River Magic: Extraordinary Experience and the Extended Service Encounter », 1993, *Journal of Consumer Research*. 20. 24-45

Babadzan, A., « Les ressources de la culture », *Hermès, La Revue*, 2013/1 (n° 65), p. 153-159

Babadzan, A., « L'«indigénisation de la modernité» », *L'Homme* [En ligne], 190 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 19 avril 2019

Baillet, C., Berge, O., Comprendre l'expérience de l'éco-volontariat: une approche par la valeur de consommation. Deuxième Colloque International sur les Tendances du Tourisme, Apr 2009, Sidi Dhrif, Tunisie. hal-00463062

Bargain, S., Camus, S. « L'expérience : une approche conceptuelle au service du tourisme », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 13 | 2017, mis en ligne le 30 décembre 2017, consulté le 20 mars 2020

Carmon, H., 2015, « Écrire l'intimité du chercheur » in Defreyne E., Hagdad Mofrad G., Mesturini S., Vuilleminot A.-M. (eds.), *Intimité et réflexivité, Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia, Coll. Investigations d'Anthropologie Prospective, n°11

Cattacin, S., « Réciprocité et échange » in: *Revue internationale de l'économie sociale*, 2001, vol. 80, n° 279, p. 71-82

Colton, John. (2005), « Indigenous tourism development in Northern Canada: beyond economic incentives » *Seeing Beyond the Trees. The Social Dimensions of Aboriginal Forest Management*. 25.

Corrion, N., Marcoux, J.-S. (2006). « Le sensorium à la carte » *Anthropologie et Sociétés*, 30 (3), 109–123

Godbout, J. T., « Une « nouvelle frontière » pour le don », *Revue du MAUSS*, 2010/1 (n° 35), p. 497-501

Godbout, J. T. « L'actualité de l'« Essai sur le don » », 2004, *Sociologie et sociétés*, 36 (2), 177–188

Godelier, M., « L'Énigme du don », Flammarion, 2002 (1^{re} éd. 1996)μ

Kowalski, R., « The Gift – Marcel Mauss and international aid », 2011, *Journal of Comparative Social Welfare*. 27. 189-205. 10.1080/17486831.2011.595069.

Kuper, A., Asch, M., Samson, C., Dahre, U., « More on the Return of the Native », *Current Anthropology*, 2006, *CURR ANTHROPOL*. 47. 145-149

Lacroix, L., « L'atelier-musée, paradoxe de l'expérience totale de l'oeuvre d'art », 2006, *Anthropologie et Sociétés*, 30 (3), 29–44

MacCannell D., « Tourisme et identité culturelle », In: *Communications*, 43, 1986. Le croisement des cultures. pp. 169-186

Mauss, M., « Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », In *Sociologie et Anthropologie*, [PUF](#), Collection Quadrige, 1973, 149-279 p

Mazzocchetti J., « Basculements sensibles, implications et écritures », 2015, in Defreyne E., Hagdad Mofrad G., Mesturini S., Vuillemenot A.-M. (eds.), *Intimité et réflexivité, Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia, Coll. *Investigations d'Anthropologie Prospective*, n°11, pp. 83-114.

McLean F., *Publics et musées. « Le passé est à vendre » : réflexions sur le marketing des musées.* In: *Publics et Musées*, n°11-12, 1997. *Marketing et musées* (sous la direction de Jean-Michel Tobelem) pp. 15-37

Rigaux, N., « Le sens politique du volontariat », *Pensée plurielle*, 2004/1 (n° 7), p. 7-10. DOI : 10.3917/pp.007.0007

Silber, I., « 23. La philanthropie moderne à la lumière de Marcel Mauss », dans : Philippe Chanial éd., *La société vue du don. Manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*. Paris, La Découverte, « TAP/Bibliothèque du MAUSS », 2008, p. 364-380

Tsing, A. L., « Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme », trad. de l'anglais par Philippe Pignarre, préf. par Isabelle Stengers, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2017, 415 p

Vuillemenot, A-M., « De l'intuition. L'empreinte intimiste du carnet de terrain », 2015, in Defreyne E., Hagdad Mofrad G., Mesturini S., Vuillemenot A.-M. (eds.), *Intimité et réflexivité, Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia, Coll. *Investigations d'Anthropologie Prospective*, n°11, pp. 83-114

Wallez, P., « L'associatif : richesse et désordre », *Pensée plurielle*, 2004/1 (n° 7), p. 139-145. DOI : 10.3917/pp.007.0139

RESUME :

L'approche ethnographique de l'éco-volontariat tel que mis en place par le partenariat entre organisations locales et internationales sera exercée à partir de la participation à un projet situé sur un territoire indigène (bribri) du Costa Rica. D'abord, l'approche en termes de don et de réciprocités éclairera la manière dont le projet se vit et reste viable sur le long terme, par le mélange de logiques hors don créant un équilibre singulier. La deuxième partie de ce mémoire creusera les façons dont le projet éco-volontaire se crée de manière collaborative entre les hôtes et les participants, où émotions, sensations et sens donnent naissance à une expérience sensible totale. Finalement, les implications qu'un tel type de projet peut avoir sur les populations qui l'accueillent seront esquissées dans la dernière partie.

Mots clefs : éco-volontariat – expérience – sensible – don – tourisme